



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

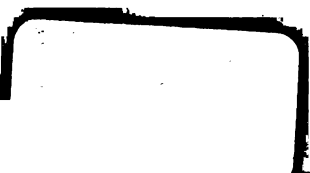
### About Google Book Search

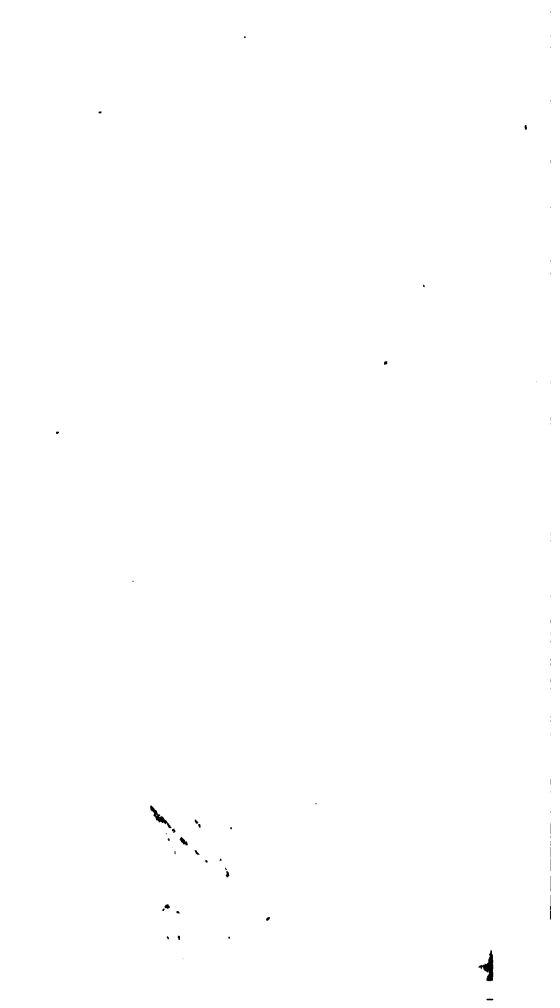
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07584459 1

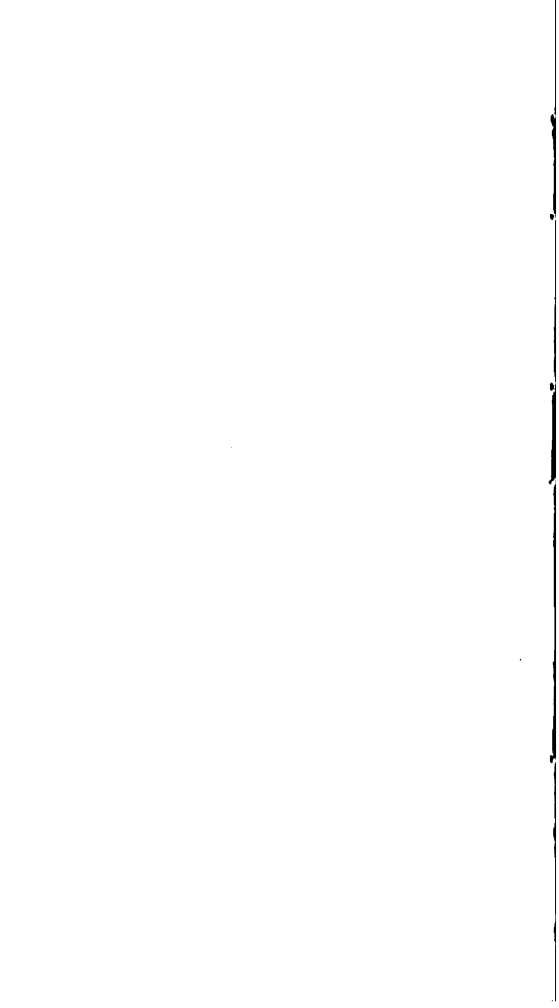






THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS  
1207 EAST 58TH STREET  
CHICAGO, ILLINOIS 60637  
U.S.A.  
AND  
100 Brook Hill Drive  
West Nyack, New York 10994  
U.S.A.  
AND  
27 Bedford Row  
London WC1R 3EU  
ENGLAND  
AND  
25 Abchurch Lane  
London EC4N 3DF  
ENGLAND





**LETTRES**  
***CABALISTIQUES,***  
**TOME TROISIEME.**

254  
M

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1950

# LETTRES CABALISTIQUES,

OU  
CORRESPONDANCE  
PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes , divers Esprits  
élémentaires, & le Seigneur Astaroth.*

NOUVELLE EDITION, *Augmentée*

Augmentée de nouvelles Lettres & de  
quantité de Remarques.

TOME TROISIEME



A LA HAYE,  
Chez PIERRE PAUPIE.

---

M. DCC. LIV.

50

50

CHAS. I. HENNE L. L. HENNE

~~CHAS. I. HENNE L. L. HENNE~~

W. D. L. L. L.



A U

**G N O M E**  
**SALMAN KAR.**

**J' dû naturellement, riche & puissant Gnome, vous dédier  
un Volume de **LETTRES CABALIS-**  
**Tome III.****

\* 2



TIQUES , avant d'en offrir un autre au Seigneur *ASTAROTH*. Je sais que vous tenez un rang parmi les *Intelligences terrestres* , plus distingué que celui d'un *Diable assez subalterne*. D'ailleurs , vous possédez de grandes richesses , & dans ce monde-ci , ainsi que dans le séjour souterrain que vous habitez , dès qu'on est riche , on a toutes les qualités les plus essentielles pour mériter les louanges , & sur-tout les louanges des *Auteurs*. Ces *Messieurs* sont fort accoutumés à ne prodiguer leurs éloges qu'à des gens qui les peuvent bien payer , & rarement s'en trouve-t'il quelques-uns qui aient assez de générosité pour vouloir louer uni-

*quement le merite. Mais je vous avouerai que je condamne fortement une conduite aussi lâche ; ainsi , croyant avoir plus d'obligation au Seigneur ASTAROTH qu'à Votre Grandeur , je n'ai pas balancé à lui donner le pas sur vous , quoiqu'il ne soit qu'un pauvre Diable , & que vous soyiez un très-considérable Gnome.*

*Pardonnez - moi donc , puissant SALMANKAR , & faites voir qu'il n'est pas impossible que chez les Maltotiers , Gens d'Affaires , Fermiers-généraux , &c. il puisse s'y rencontrer encore quelques sentimens de générosité & de grandeur d'ame. Le caractère des gens auxquels vous présidez , est furieusement*

décrié ; si vous pouviez venir à bout d'en rétablir tant soit peu la réputation dans le Public , vous feriez un miracle , plus grand que tous ceux que les Jansénistes ont voulu faire opérer à Monsieur S. Paris. Je suis assuré qu'il ne faut pas moins de puissance pour donner quelque couleur de probité aux actions criminelles de ses Partisans , que pour faire tous les beaux & magnifiques prodiges dont le sage & sensé M. de Montgeron a écrit l'Histoire avec tant d'impartialité. Le Livre de ce Magistrat sera une preuve éternelle des vastes connoissances , de la pénétration , & du jugement exquis des personnes , entre les mains de qui le

*Sort des biens & de la vie des hommes est remis. Heureuse nation , chez laquelle les Juges sont inspirés , & qui au nombre immense de Livres qu'ont produits les gens de Robe pour obscurcir les Loix les plus claires , & pour fournir des armes à la chicane , en joignent d'autres pour autoriser les plus visibles folies , & pour rendre fanatiques les trois quarts du Royaume !*

*Je sens , puissant Gnome , que l'estime que j'ai pour M. de Montgeron , m'emporte trop loin , & me fait oublier que je dois vous assurer que je suis avec autant de vérité , qu'il y a de folie chez les Jansénis-*

*tes , ou d'imposture & de mauvaise  
foi chez les Jésuites ,*

**PUISSANT SALMANKAR ,**

*Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur ,*

**Le Traducteur des LETTRES  
CABALISTIQUES.**

**PREFACE.**

---

# PRÉFACE

D U

## TRADUCTEUR.

**D**EPUIS long-tems j'ai tâché de répondre par mes soins & par mon application, à l'accueil favorable que mes Ouvrages ont trouvé auprès du Public. Je n'ai rien oublié de tout ce que j'ai cru capable de me procurer son approbation, & j'ose presque me flatter que les peines que j'ai prises, n'ont point été inutiles. Si le prompt débit d'un Livre est une marque qu'il est digne de quelque estime, les *Lettres Cabalistiques* doivent avoir trouvé grace chez bien des Lecteurs. Dès que les volumes ont été achevés, ils ont été vendus; & plus leur nombre a augmenté, plus le

débit s'en est accru. C'est cet heureux succès qui m'a engagé à pousser ces *Lettres* beaucoup plus loin que je n'eusse crû. Lorsque je les commençai, mon intention étoit de les finir au deuxieme volume.

Peut-être eût-il été à souhaiter pour ma tranquillité qu'elles eussent eu moins de cours ; une foule de Barbouilleurs de papier, un tas d'Hypocrites & de Moines ne m'auroient point importuné par leurs impertinens murmures, ou par leurs injures grossieres. Quelque grand que soit le mépris dont le Public accable ces *Avortons Litteraires*, ils ne se lassent point de l'ennuyer de leurs réflexions & de leurs grossieres impostures. Il n'en est aucune à laquelle ils n'aient recours pour parvenir à leur but ; je me contenterai d'en citer un seul exemple.

Les *Journalistes de Trévoux*, ne trouvant point apparemment assez d'occasions pour m'injurier en par-

lant de mes Ouvrages , m'en attribuent de tems en tems quelques-uns , auxquels je n'ai non plus de part qu'au crime qui fit prendre le Jésuite Guignard. Pour avoir la satisfaction de dire que je n'avois *ni Mœurs ni Religion* , ils ont prétendu que j'étois l'Auteur de *l'Histoire des Révolutions de l'Isle de Corse*. Or , il n'y a pas , j'ose dire , une seule pèrsonne en Hollande qui ignore que je ne suis point l'Auteur de ce Livre. On fera peut-être curieux de savoir comment ces Réverends Peres , à propos d'un Ouvrage purement historique , & dont l'Auteur ne m'est pas inconnu , ont pris occasion en me l'attribuant , de me reprocher de n'avoir *ni Mœurs ni Religion*. Je n'ai qu'un mot à dire à cela ; ils m'ont apostrophé aussi à propos , comme ils louent ordinairement les Ecrivains de leur Société. S'ils font mention de Mahomet , ils feront l'éloge de San-



ches ; & s'ils parlent de Virgile , ils trouveront le moyen de dire un mot à la louange d'Escobar. C'est un des plus rares talens de ces Réverends Peres.

Au reste, après qu'ils m'ont dit les invectives les plus violentes , ils assurent que *l'amour propre bien entendu les force de ne pas paroître sensibles à mes reproches*. En vérité je ne doute pas qu'ils ne connoissent beaucoup plus les effets, les mouvemens & les suites de l'amour propre , que de l'amour de Dieu. L'Univers entier en est convaincu , & les personnes les plus simples savent que jamais ces bons Peres ne se sont piqués d'établir l'opinion qui rend l'amour de Dieu nécessaire au Salut. Ils n'étudient pas davantage les matieres qui peuvent y avoir quelque rapport , qu'ils s'appliquent à devenir humbles & honnêtes gens. Qu'ils me permettent cependant de leur dire , dussai-je mortifier cet *amour*

*propre* qui leur est si cher, qu'ils m'ont une grande obligation. En critiquant quelquefois leur maussade *Journal*, je fais ressouvenir bien des gens qu'il existe encore. Sans moi, peut-être ignoreroit-on dans les trois quarts de l'Europe qu'il est trois Jésuites qui déchirent tous les mois les personnes les plus respectables & les plus estimées dans la République de Lettres.

Ce que je dis paroîtra sans doute outré à ces Réverends Peres ; *l'amour propre* leur persuadera que je cherche malignement à diminuer leur réputation. Il m'est aisé de leur donner des preuves évidentes du contraire. Quand je les assure que leur *Journal* est non-seulement méprisé, mais encore inconnu à toute l'Europe, j'atteste cette Europe, & je l'appelle à témoin pour certifier la vérité du fait que j'avance. Dans l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre & la Hollande je

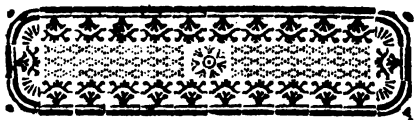
## xij P R E F A C E.

ne crois pas que les Libraires vendent vingt exemplaires de cet infortuné *Journal*. On réimprime à Amsterdam la plûpart des Romans, Aventures, & autres sottises qui paroissent à Paris, à Londres, à Geneve, &c. & aucun Libraire n'oseroit se charger de six *Journaux de Trévoux*.

Voilà des choses qui mortifieroient d'autres Ecrivains que des Journalistes Jésuites ; mais *l'amour propre bien entendu les force* d'éloigner ces idées disgracieuses, & les fait juger de la bonté de leurs Ouvrages & de l'estime qu'on leur accorde en Europe, par le débit qui s'en fait chez les très-humbles esclaves de la Société, imbécilles adorateurs des impertinences Loïolistiques.



LETTRES



LETTRES  
CABALISTIQUES,  
OU  
CORRESPONDANCE  
PHILOSOPHIQUE,  
HISTORIQUE ET CRITIQUE,  
*Entre deux Cabalistes, divers Esprits  
élémentaires, & le Seigneur  
Astaroth.*

---

LETTRE QUARANTE-NEUVIEME.  
*Astaroth, au sage Cabiliste Abukibak.*

✱✱✱✱✱ JUSQUE les Dialogues que  
P je t'envoie quelquefois, sage  
✱✱✱✱✱ & savant Abukibak, servent  
✱✱✱✱✱ à te délasser de tes occupa-  
tions sérieuses, j'espère que tu me sauras  
quelque gré de celui-ci.

## 2 LETTRES CABALISTIQUES ,

### *Dialogue entre un LIBRAIRE PARISIEN , & un LIBRAIRE HOLLANDOIS.*

#### *LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.*

Avouez de bonne foi, mon cher Monsieur Sastre-Bec, que les Libraires de Paris, vos confreres, abusent bien de la bonté de mes compatriotes. Il est peu de mois qu'ils n'en dupent quelques-uns, & cependant ils ont affaire à des gens assez bons & assez patients, pour ne point se rebuter. Veulent-ils des Livres, ils n'ont qu'à parler, ils sont assurés d'en avoir autant qu'ils le souhaitent. Vû donc que par un arrêt irrévocable il est ordonné que de deux mille Libraires, il n'y en aura qu'un seul qui ne soit pas condamné à passer dans cet affreux séjour, on auroit dû y pratiquer deux différentes habitations; l'une, tout-à-fait fâcheuse pour les Libraires de Paris, & l'autre, beaucoup moins incommode pour les Libraires Hollandois.

#### *LE LIBRAIRE PARISIEN.*

En vérité, Monsieur Superfin, vous me faites rire; quelque désolé que je

## L E T T R E   X I . I X .   3

fois d'avoir été si honteusement chassé de ma place de Syndic ; & il n'est ici aucun damné qui n'éclatât aussi immodérément que Démocrite , s'il entendoit les discours que vous tenez. A vous ouïr , on croiroit que tous les Libraires Hollandois sont des saints personnages , tout-à-fait dignes d'être canonisés , & qui n'ont aucune des mauvaises qualités que vous reprochez aux Parisiens. Mais par ma foi tout est bien égal entr'eux , & l'on peut à très-juste titre leur appliquer le refrain trivial , *Jean danse mieux que Pierre , Pierre danse mieux que Jean*. En matiere de tours subtils & de crocs-en-jambe , il seroit bien difficile de décider de leurs différens mérites.

En effet , si le Parisien est adroit , le Hollandois est fort raffiné , & c'est le seul bonheur qui peut décider de la victoire. N'êtes-vous pas vous-mêmes un exemple décisif de l'égalité d'adresse entre les deux Nations ? Jamais aucun Libraire fit-il rien de plus subtil , que ce que vous imaginâtes pour vous approprier le bien de votre beau-pere ? Vous prétendîtes que ce bon-homme étoit tombé en enfance ; & quoiqu'il eût encore tout son bon sens , peu s'en fallut que vous ne vous fissiez adjuger par la Justice l'héritage dont vous vou-

4 LETTRES CABALISTIQUES ,  
liez vous emparer. Ce n'est pas-là la  
manœuvre d'un sot , Mr Superfin , &  
le plus rusé Libraire de Paris n'auroit  
pû mieux penser. Mais pour nous en  
tenir à ce qui regarde notre Librairie ,  
n'avez-vous pas trouvé le secret de  
réimprimer publiquement un Livre, mal-  
gré les défenses expresse de vos Sou-  
verains ; & ne vous êtes-vous pas im-  
punément joué d'eux , en leur extor-  
quant subtilement un privilège pour un  
Libelle diffamatoire des plus odieux  
contre leur gouvernement ? Ce sont-là  
des coups de maître , auxquels nous  
n'oserions seulement penser à Paris ,  
Monsieur Superfin , & quiconque s'avi-  
seroit de les y tenter , en seroit bien-tôt  
très-sévérement puni.

Au reste , vos confreres sont incom-  
parablement plus dignes de châtimement  
que les miens , parce qu'ils ont mille  
facilités & mille moyens légitimes pour  
acquérir du bien , dont les Parisiens sont  
absolument privés. Les Hollandois sont  
les maîtres de contrefaire tous les Li-  
vres , ils peuvent s'approprier les plus  
beaux Ouvrages qu'on imprime dans  
l'Europe. Après cela , n'est-il pas sur-  
prenant qu'ils veuillent encore s'enri-  
chir par des voies illicites ? Mais les Li-  
braires de Paris ne sauroient mettre sous  
presse la moindre petite brochure , le  
plus

## LETTRE XLIX. 5

plus misérable petit Almanach, s'ils n'en ont obtenu la permission, ou le privilège. Dès qu'ils veulent donner un Livre au Public, un rigide Examineur en pèse toutes les phrases, & en considère toutes les expressions. Un seul mot fait quelquefois refuser l'impression d'un Ouvrage. Si le Réverend Pere Recteur n'en est pas content, si la Sorbonne le trouve trop hardi, si le cocher, ou le portier d'un homme en place s'imagine avoir sujet de se plaindre d'un Livre, il sera rejeté. Il n'est permis d'imprimer à Paris que des Livres qui ont autant de bonheur que les plus jolies femmes, & qui plaisent généralement à tout le monde. J'excepte cependant les Jansénistes, qu'on peut injurier tant qu'on veut, grace au crédit & à l'autorité des Molinistes.

### *LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.*

Vous faites sonner fort haut l'avantage qu'on a de contrefaire les Livres en Hollande; mais prenez garde que les seuls Jansénistes dont vous venez de parler, rapportent dix fois plus aux Libraires Parisiens, que toutes les contrefaçons ne produisent aux Hollandois. On imprime à Amsterdam tous les Ouvrages anti-Constitutionnaires; de-là on



**6 LETTRES CABALISTIQUES,**  
les envoie en France , où souvent vous  
revendez deux louis ce qui ne vous a  
couté que trente sols dans notre pays.  
Vous me direz peut-être que les Librai-  
res de Paris courent grand risque de  
voir confisquer les ballots de Livres  
qu'ils font venir en contrebande ; mais  
nous savons à quoi nous en tenir là-  
dessus , & les moyens certains que vous  
employez pour les recevoir impuné-  
ment , ne nous sont point inconnus. Un  
Syndic , aussi intelligent , & aussi heu-  
reusement disposé que vous l'étiez ,  
Mr Saffre-Bec , a de grandes ressources  
à cet égard , & nous savons assez que la  
Chambre Syndicale étoit un petit Perou  
pour vous , & pour vos Adjoints.

### *LE LIBRAIRE PARISIEN.*

Hélas ! ce n'est plus le tems , mon  
cher Mr Superfin ! Sous la précédente  
administration de la Librairie nous fai-  
sions assez ce que nous voulions. Lors-  
que nous recevions des ballots de Li-  
vres suspects & dangereux , s'ils étoient  
pour quelques-uns de nos vrais Confre-  
res , nous les leurs livrions sans hésiter ;  
mais s'ils étoient pour d'autres , nous  
en renvoyons une partie d'où ils ve-  
noient , & nous vendions les autres nous-  
mêmes à prix excessif. Nous imprimions

## LETTRE XLIX. 7

même tout ce qu'il nous plaisoit , témoin le *Dictionnaire de Bayle* , autrefois si défendu ; & à l'aide de quelques présens faits au Secrétaire de notre généreux Protecteur , les *Permissions tacites* nous étoient très-facilement accordées. Mais encore une fois , Monsieur Superfin , ce n'est plus le tems , & l'administration présente n'a pour nous aucune indulgence. Pour nous empêcher de malverser à l'avenir , elle nous a soumis à un maudit Inspecteur , qui nous traite aussi impitoyablement que le Héros d'Esopé traitoit les Grenouilles de son marais ; & si nous voulons avoir quelques Livres scabreux , nous sommes tristement réduits à les faire passer en contrebande.

### LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Cette ressource a bien son mérite , & n'est point aussi triste que vous la faites ; car si de dix ballots vos Confreres peuvent en faire entrer un seul dans la ville , ils sont bien récompensés de la perte des neuf autres. Mais tant de Jansénistes s'intriguent pour faire parvenir en sûreté dans le Royaume les Livres de leur parti , qu'il arrive rarement qu'ils soient confisqués. En dépit de toutes les précautions des Réverends Peres Jé-

## 8 LETTRES CABALISTIQUES ;

suites & de leurs espions , on trouve le secret de fournir toutes les ames pieuses & dévouées au bon Saint Paris , de tous les secours nécessaires , & les Ouvrages Polémiques ne leur manquent point. Sous le spécieux prétexte de faire venir des Livres Jansénistes , vos bons Confreres font aussi entrer une grande quantité d'autres Ouvrages défendus , & très souvent dans un même ballot il y a trente Exemplaires de la *Morale Pratique des Jésuites* , vingt de *Spinoza* , & quinze de la *Bibliothèque d'Arétin* , ou de l'*Académie des Dames*. Ainsi , sans le savoir , les Jansénistes sont les pourvoyeurs des débauchés & des impies. Après tout , il est bien juste que les Libraires se servent pour leur avantage des occasions que leur offre la fortune , & je ne vous reproche l'entrée de ces Livres défendus , que pour vous faire sentir que vos Confreres ont autant de moyens que les miens de s'enrichir , sans être obligés de recourir aux tours de passe-passe qu'ils ne mettent que trop souvent en pratique.

### LE LIBRAIRE PARISIEN.

Le prix excessif que les Libraires de Paris donnent des Manuscrits , leur emporte presque tout le profit qu'ils peu-

## LETTRE XLIX. 6

vent faire. En Hollande , les Auteurs s'estiment fort heureux lorsqu'on les paye à tant par feuille , comme les chevaux de poste à tant par course. Il est vrai que les plumes de la plupart des premiers sont aussi mauvaises que les jambes des derniers ; mais enfin leurs Ouvrages se vendent toujours , & ç'en est assez pour faire gagner les Libraires. A Paris les Auteurs veulent être bien payés , ils vendent leurs Ouvrages au poids de l'or , ils nous mettent le couteau à la gorge , sur-tout lorsqu'ils ont acquis quelque réputation. Encore leur passeroit-on de penser à leurs intérêts , & de tirer avantage de leur fortune , s'ils se contentoient de cela ; mais la plupart ont très-peu de bonne foi. L'un vend le même Manuscrit à deux ou trois Libraires ; l'autre , après avoir retourné & radoubé de dix ou douze manieres différentes le même Ouvrage , le donne autant de fois sous différens noms , & un troisieme enfin , travestit en style précieux la Vie d'un grand Capitaine , & nous la fait payer aussi chere que si elle étoit toute de son crû. Il y a un nombre infini de ces Ecrivains , qu'on peut comparer à nos Tailleurs-Fripiers , qui ne vendent jamais que des hardes salies , & des habits retournés. Cependant les Libraires , qui se char-

20 **LETTRES CABALISTIQUES,**  
gent de pareilles guenilles , sont aussi  
trompés qu'un homme qui payeroit  
pour neuf un manteau qui auroit servi  
six ou sept hyvers. Il arrive quelque-  
fois que lorsqu'un de nous expose un  
Livre en vente, il est tout étonné qu'un  
acheteur , après en avoir parcouru les  
deux premières pages , se rappelle qu'au  
titre près & à trois lignes changées dans  
la Préface , il a depuis trois ans le même  
Ouvrage dans sa Bibliothèque. D'au-  
tres Auteurs portent encore un plus  
grand préjudice aux Libraires. Ils com-  
mencent des Livres , en font les pre-  
miers volumes , reçoivent d'avance l'ar-  
gent pour les suivans , & ne les finis-  
sent jamais , ou les vendent à d'autres.  
Combien d'Ouvrages imparfaits n'y a-il  
pas dans toutes nos boutiques ? Hélas !  
Lorsque j'y pense , je ne puis m'em-  
pêcher de plaindre un de mes Confre-  
res , qui a presque été ruiné par la mau-  
vaise foi d'un Auteur , & qui pis est ,  
d'un Auteur Jésuite.

### *LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.*

Les Libraires ont été dupés bien plus  
cruellement en Hollande , il en est peu  
qui n'ait été friponné par quelque Aven-  
turier. L'un a été obligé de payer ar-  
gent comptant un Ouvrage qu'on lui

## LETTRE XLIX. 11

avoit entierement gâté , au lieu de l'améliorer (1). Quelques autres ont été forcés d'avoir recours à un Ecrivain plus froid & plus dur que le marbre , pour leur achever un Livre en plusieurs Volumes *in-fol.* Le premier Auteur , ayant mangé d'avance tout le salaire qu'il esperoit retirer de son travail , & ne voulant plus rien faire , les pauvres Libraires auroient été ruinés , s'ils n'avoient pas heureusement trouvé quelque regrattier pour remédier tant bien que mal au dommage que leur eût causé la friponnerie d'un hableur , auquel ils s'étoient confiés.

### LE LIBRAIRE PARISIEN.

Mais vos Confreres sont-ils bien en droit de se plaindre des filouteries des Auteurs? On m'a assuré qu'ils leur jouent souvent de très-mauvais tours. On m'a parlé entr'autres d'un bon & zélé Serviteur des Jésuites , qui est aussi alerte qu'on le puisse être , & avec lequel il est presque impossible d'avoir affaire , sans être trompé. On dit que l'on feroit facilement un gros Volume de toutes ses espiégleries & tours d'adresse.

( 1 ) Voyez la Lettre LXI. des Lettres Juives.

## 22. LETTRES CABALISTIQUES ,

Croyez-vous que les Auteurs aient tort d'agir avec les autres comme on agit avec eux ? Par ma foi ! *A Fripon , Fripon & demi.* La maxime est fort bonne , il est juste qu'on nous rende le réciproque. Pourquoi les Libraires Hollandois ne font-ils pas comme ceux de Paris ? Ils agissent rondement avec les Auteurs.

### LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Qu'entendez-vous par *rondement* ? Si vous voulez dire qu'ils les dupent sans façon & sans scrupule , vous avez raison ; mais si vous prétendez qu'ils agissent de bonne foi , il faut que vous ayez oublié , depuis que vous êtes mort , ce que vous faisiez pendant votre vie , ou que vous pensiez que je n'en sois point instruit. Hé quoi ! Ne vous souvenez-vous donc plus de ce Manuscrit que vous fîtes copier dans une nuit ? Vous aviez demandé qu'on vous le remît pendant vingt-quatre heures pour le faire examiner ; mais vous vous gardâtes bien d'en faire cet usage. Vous prîtes chez vous trois Copistes , & dans douze heures de tems vous vous appropriâtes cet Ouvrage. Ce qu'il y eut de fâcheux pour l'Auteur , c'est que vous le fîtes imprimer & paroître avant qu'il

qu'il eût pû s'en accommoder avec quelque Libraire. Ce pauvre Diable d'Écrivain eut beau publier que vous lui aviez volé son Manuscrit, vous soutintes toujours effrontément que vous l'aviez acheté d'un inconnu, qui vous l'avoit vendu. Appelez-vous cela *agir rondement* ?

LE LIBRAIRE PARISIEN.

L'Auteur, à qui je jouai ce petit tour, le méritoit bien. Il avoit friponné peu auparavant deux Libraires, à qui il avoit vendu le même Ouvrage ; il étoit bien juste que je vengasse mes confreres. En me saisissant de ce Manuscrit, je ne faisois que m'approprier un bien qui étoit naturellement dévolu à la Librairie. Au lieu de me reprocher ce trait, vous devriez m'en louer ; quiconque punit le vice ne sauroit être assez estimé. C'est une excellente leçon que je donnai aux Auteurs, je leur appris à être moins intéressés, & de meilleure foi. Vous savez assez que cette vertu n'est guères pratiquée parmi les enfans d'Apollon : il semble que le même arrêt qui exila les richesses du Parnasse, y ait établi au lieu d'elles, l'avarice & l'infidélité. S'il est de l'essence des Sa-

*Tome III.* C



14 LETTRES CABALISTIQUES,  
vans d'être pauvres, il semble qu'il l'est  
aussi qu'ils soient avides d'argent. Un  
Poëte, au haut de l'Hélicon, me pa-  
roît un second Prométhée sur le mont  
Caucaſe. Le cœur de ce dernier étoit  
rongé par un vautour, & celui du pre-  
mier l'est par ſa paſſion pour l'argent.  
Ah ! qu'il eſt beau M. Superfin, d'être  
utile aux hommes, en les corrigeant de  
leurs défauts.

### LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

En admettant l'admirable maxime que  
vous débitez avec tant d'emphaſe, M.  
Saffre-Bec, il ſ'enſuit que les Auteurs  
qui friponnent des Libraires, ne font  
que travailler à les guérir de leur paſ-  
ſion favorite. En effet, ſi les Savans  
aiment l'argent, l'or eſt la principale  
Divinité des Libraires. Comme vous  
le ſavez, au lieu que les Catholiques  
repetent ſans ceſſe dans leurs Litanies,  
*Sainte Vierge, ſecourez-nous ! Saint Jean,*  
*priez pour nous ! Sainte Genevieve, in-*  
*tercedez pour nous ! nous diſons perpe-*  
*tuellement dans les nôtres, Sainte Piſ-*  
*tole, venez dans ma poche ! Saint Du-*  
*cat, entrez dans ma bourse ! Sainte Gui-*  
*née, nichez-vous dans mon gouſſet ! Et*  
il ſeroit à ſouhaiter que les Moines fuſ-

## L E T T R E L. 15

sont aussi exactes à dire leur Breviaire , que les Libraires à repeter assidument cette oraison.

Je te salue , sage & savant Abukibak , en *Belzébut* , & par *Belzébut* ; & je souhaite que tu sois content de ce Dialogue.

---

## L E T T R E L.

*Ben Kiber , au sage Cabaliste Abukibak.*

**D**EPUIS que je réfléchis , sage & savant Abukibak , aux foiblesses , & j'ose dire à certaines folies des plus grands hommes , je suis beaucoup moins étonné de voir que tant de gens qui ne manquent pas d'esprit & de sens , donnent dans des travers très considérables , & commettent plusieurs fautes qu'évitent des personnes d'un génie médiocre.

Il semble que pour mortifier l'orgueil & la présomption des Philosophes , le Ciel permette que les plus renommés fournissent les exemples les plus frappans des foiblesses humaines. Si le génie sert dans bien des occasions , il nuit aussi dans beaucoup d'autres , &

## 16 LETTRES CABALISTIQUES,

l'on s'égare en approfondissant trop les choses , comme en ne les considérant point assez. Un sage Ecrivain François a eu raison de dire que *la plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse, & qu'il n'y a qu'un demi-tour de cheville, qui conduit de l'une à l'autre* (1).

Démocrite étoit fondé de se réjouir & de rire du ridicule de la plus grande partie des hommes ; mais dans les suites il devint lui-même plus ridicule , plus fou & plus comique que ceux dont il se moquoit. Que les partisans outrés de ce Philosophe disent tout ce qu'ils voudront , ils ne viendront jamais à bout de prouver qu'il soit fort sensé de rire immodérément des choses les plus tristes. Un fils perd un pere qu'il aime , un pere voit mourir un enfant qu'il chérit , une femme un époux qu'elle estime ; doit-on trouver extraordinaire que ces personnes s'affligent ? Un homme qui rit de leur douleur , est un véritable insensé , aussi extravagant que celui qui nieroit qu'il existe quelque chose , & qui prétendrait qu'il n'y a que le néant. Car la douleur dans certaines occasions est quelque chose d'aussi naturel à l'essence de l'ame , que l'étendue à la matiere.

(1) Essais de Michel de Montagne , Livr. II. pag. 154.

Héraclite n'étoit gueres plus sage que Démocrite. Ses pleurs avoient eu dans les commencemens un fondement raisonnable, il s'affligeoit des malheurs des hommes, & il avoit raison; mais dans la suite il devint visionnaire, en s'imaginant que tout n'étoit qu'infortune. Chez lui, le bien se présenta sous la figure du mal : un enfant venoit-il au Monde, il pleuroit de sa naissance; un homme se marioit-il, il larmoyoit de ce mariage. Notre être faisoit horreur à ce Philosophe, c'est avoir perdu la raison, que de penser ainsi.

*Notre existence, dit sensément un ingénieux Auteur, n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'Univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un Fanatique. Croire que le Monde est un lieu de délices, où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que la terre, les hommes & les animaux, sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la providence, est, je crois, d'un homme sage (1).*

Diogene alla encore plus loin que Démocrite & Héraclite. Sans parler

(1) Voltaire, Remarques sur les Pensées de Pascal

## 18 LETTRES CABALISTIQUES ,

ici des infamies qu'il ne rougissoit point de commettre publiquement , que n'est-on point en droit de dire de toutes les autres extravagances qu'il faisoit ? Les gens sages se sont moqués dans ces derniers tems des pieuses folies de François d'Assise , qui s'étoit construit une femme & des enfans de neige. Que doivent-ils donc penser de Diogene , qui pendant la plus ardente chaleur de l'été , se vautroit & se rouloit sur le sable ardent , & embrassoit , lorsqu'il geloit , de grands morceaux de glace , après s'être deshabillé tout nud ?

Je trouve , sage & savant Abukibak , une grande conformité entre ce Philosophe Cynique & François d'Assise. Ils ont fait à peu près les mêmes folies , ils ont été également crasseux , ils ont eu pour disciples tous les deux une foule de fainéans. Où peut-on trouver deux caracteres plus ressemblans ? il est vrai que l'histoire ne dit point que François d'Assise fut amoureux , & elle nous apprend que Diogene fut touché des charmes de Laïs , & qu'il l'emporta même sur Aristippe , son rival , quelque aimable & quelque riche qu'il fût. Il faut avouer que Laïs devoit avoir le goût aussi peu délicat que l'odorat , pour pouvoir s'accommoder d'un galant aussi sale & aussi

dégoûtant que ce Philosophe Cynique. Il falloit que le seul caprice la fit agir , c'est-là un bel exemple de la bizarrerie du beau sexe.

Je ne crois pas , sage & savant Abukibak , qu'on puisse rien lire d'aussi plaisant & d'aussi spirituel que la description que fait le Tassoni des galanteries de Diogene & de son rival. N'étoit-ce pas quelque chose de beau & de curieux , dit cet Italien , que de considérer Diogene le Cynique , couvert d'un manteau de ramoneur de cheminée , tout déchiré & rapiécé , ayant la barbe épaisse & crasseuse , à demi-nud , sans chemise & sans souliers , se promenant d'un air galant sous les fenêtres de la belle Laïs ; & d'appercevoir d'un autre côté son rival Aristippe , parfumé , musqué , sentant l'iris & l'ambre , faisant le même manège , tandis que Laïs , au travers de sa jalousie , goûtoit le plaisir de voir au clair de Lune ses deux galans passer & repasser sous sa fenêtre (1) ?

( 1 ) Ma che bel vedete Diogene Cinico col mantello di Romagnuolo ; squarciato e rappezzato , la barba squalida , senza camicia , e lordo e pidocchioso , far del innamorato , passeggiando lungo la porta della famosa Laide ; e dall'altra parte , comparire il suo Rivale Aristippo , tutto profumato , e attilato , sputando zibetto , & mirarlo di torto , e levargli il muro ; e la Signora starsi alla gelosia ,

## 20 LETTRES CABALISTIQUES ,

Il seroit injuste , après que Diogene a fait le personnage d'un Petit-maitre , de trouver étrange qu'un jeune homme n'eût pas le même privilège. Quoi ! l'on taxera d'étourdi un Officier , parce qu'il passera la nuit sous le balcon d'une belle , & l'on ne dira rien d'un Cynique , qui dans l'équipage de Diogene fait la même chose ? Si le Petit-maitre est ridicule , le Philosophe qui l'imite , est un insensé ; cependant combien n'y a-t'il pas encore aujourd'hui de gens aussi fous que ce Grec ? Bien des Savans jouent à Paris le même rôle qu'il jouoit à Athenes. Il y a même des Docteurs & des Bacheliers de Sorbonne , qui se promènent sous les fenêtres des Laïs modernes. Il est vrai que ceux qui sont riches , ne se morfondent gueres à la porte de ces Princesses ; mais ceux qui n'ont qu'un bien médiocre , sont dans le cas de Diogene. Il faut qu'ils se contentent de *passègiare al Sereno*. Triste ressource , & qui ne peut gueres satisfaire qu'un Espagnol languoureux !

*pigliandosi gusto di vederli passègiare al Sereno. Tassoni , Pensieri Diversi Libr. VII. Cap. XI. Je ne crois pas avoir jamais rien lu d'aussi original & d'aussi plaisant que ce passage. Ceux qui entendront l'Italien , en jugeront de même ; car je ne me flatte point d'en avoir pu rendre toutes les graces dans la Traduction que j'en ai faite.*

Je reviens , sage & savant Abukibak , aux folies des grands hommes. Zénon , ce grave Philosophe , ce Stoïcien sévère , dont les Anciens & les Modernes ont si fort vanté le mérite , auroit été regardé , s'il avoit vécu de nos jours , non-seulement comme un insensé , mais comme un homme indigne de la sépulture par le mauvais exemple qu'il a donné. Est-il rien de si contraire au bien & à la tranquillité de la Société , que la mort de ce Philosophe ? Il se pendit , parce qu'il avoit fait une chute. Il se figura que les Parques l'avertissoient qu'il étoit tems de songer à sortir de ce Monde. Voilà une conduite bien folle & bien extravagante ! Si tous ceux qui font une chute s'étrangloient , que deviendroient les Etats les plus florissans ? Il est peu d'hommes qui ne soient tombés par terre une fois dans leur vie. Si l'exemple de Zénon avoit des imitateurs , les lanternes dont on se sert aujourd'hui pour éclairer les rues pendant la nuit , seroient plus nécessaires à la conservation de la vie des hommes , que tous les remèdes des Médecins. En vérité il falloit que la folie de Zénon tint du fanatisme & de la phrénésie. Il n'y a qu'un Anglois qui se coupe le cou parce qu'on augmente le prix des liqueurs , ou parce qu'il est



**11 LETTRES CABALISTIQUES,**  
ennuyé de se chauffer & déchauffer  
tous les jours , qui puisse approuver  
une aussi grande extravagance.

Plusieurs Philosophes de ces derniers  
tems ont donné dans des excès aussi  
grands que quelques-uns des anciens.  
Les hommes dans tous les siècles ont  
toujours eu parmi eux un certain nom-  
bre de personnages extraordinaires ,  
qu'on peut regarder comme des assem-  
blages monstrueux de qualités bonnes  
& mauvaises , & dont les vices fer-  
voient de leçons aux autres Savans ,  
pour les empêcher de s'enorgueillir de  
leurs talens , puisqu'ils étoient accom-  
pagnés quelquefois de tant d'imperfec-  
tions. Cardan peut être regardé parmi  
les Modernes comme un de ces Philo-  
sophes formés par la Nature , pour  
contenir les confreres dans l'humilité.  
Jamais homme n'eut une plus vaste éru-  
dition, & jamais homme ne fut plus fou,  
plus extravagant , plus menteur , &  
qui pis est , ne fut plus charmé de pa-  
roître avoir tous ces défauts. Ce Savant  
a écrit sa Vie , & elle est remplie des  
plus grandes folies. Il prétend qu'il  
n'avoit jamais appris la Grammaire ( 1 ) ,  
que la connoissance de cette science lui

( 1 ) Grammaticam nunquam dedici... sed usum  
solum mihi nescio quomodo tributum , Cardanus  
de propria Vita , Cap. XII.

fut donnée à peu près de la même manière que la science infuse à Adam. Il a l'impudence, ou plutôt la folie, d'affurer gravement qu'un homme inconnu lui ayant vendu les Ouvrages d'Apulée, deux jours après qu'il eut acheté ce Livre, il entendit les Langues Latine, Grecque, Espagnole & Française (1). Voilà un miracle aussi surprenant que celui du tremblement de la chambre & du lit de Cardan. Dès qu'il devoit arriver quelque chose de particulier à ce Philosophe, l'endroit où il couchoit se remuoit, & par ce mouvement avoit soin de l'en avertir (2). Il faut être bien fanatique

(1) Quis fuit ille, qui mihi vendidit Apuleium, jam agenti, ni fallor, annum XX. latinum & statim discessit. Ego vero, qui eo usque, neque fueram in Ludo Literario nisi semel, qui nullam habere Linguæ Latinæ cognitionem, cum imprudens emissem, quod esset auratus, postridie evasi qualis tunc sum in Lingua Latina, necnon & Græcam quasi simul, & Hispanicam, & Gallicam accepi. Cardani Vita, Cap. XII.

(2) Erat dies. XX. Decembris Anni M. D. LVII. cum mihi . . . visus est . . . lectus tremere, & cum eo cubiculum, terræ motum existimabam. Post tandem somnus abrepi. Ubi mane dies illuxisset, rogo Symonem Sofiam . . . in curriculi lectulo jacentem, an aliquid senserit? Respondet, tremorem cubiculi & lecti. Qua hora? Inquit sexta aut septima, &c. . . Non multis post diebus, sentiorursus tremere cubiculum. Exterior manu, cor

**24 LETTRES CABALISTIQUES ,**  
pour se figurer de pareils événemens ;  
ou bien fourbe & bien imposteur ,  
pour vouloir les persuader aux autres.  
Je veux croire cependant que Cardan  
fut plus extravagant que menteur : ce  
que l'on dit de sa mort semble autori-  
ser mon opinion. On assure qu'ayant  
prédit l'heure de sa fin, & s'étant trompé  
dans son calcul , pour garantir la  
vérité de ses prédictions & sauver l'hon-  
neur de son art , il se laissa mourir de  
d'inanition. On a vû plusieurs Martyrs  
de l'amour , de la haine , de l'ambition ,  
de la vanité , de la superstition ; mais  
il n'y en a jamais eu qu'un seul de l'A-  
strologie judiciaire. Il falloit être aussi  
fou que Cardan , pour se sacrifier à la  
gloire d'une science aussi vaine & aussi  
fausse que celle-là.

Urceus Codrus étoit moins vision-  
naire que Cardan ; mais il étoit encore  
plus superstitieux. Un miroir cassé ,  
une salière renversée , une lampe étein-  
te présagoient , selon lui , les plus  
grands malheurs , & il faisoit cinquante  
grimaces différentes pour éloigner  
ces présages funestes , & pour en

*sentio palpitare , in latus sinistrum enim decum-  
bebam. Elevo me , cessat tumultus ille & palpita-  
tio. Iterum decumbo: itaque cum utrumque rediis-  
set , cognovi unum ex alio pendere. Cardani Vita,  
Cap. XII.*

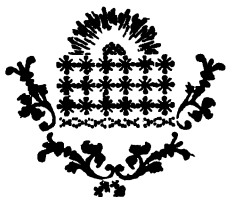
diffiper la malignité. Il n'est rien qui montre plus la foiblesse & la bizarrerie de l'esprit humain , qu'une singularité aussi rare & aussi extraordinaire. Un Philosophe , un Savant , un bel esprit croyoit des impertinences , qu'on ne pardonne point aux vieilles *Dugenes* & aux nourrices. S'il n'eût pas eu ce foible , & qu'il l'eût apperçu dans un autre , que n'auroit-il pas dit ? Mais tel est le sort des hommes : de quelque génie qu'ils soient doués , il faut toujours qu'ils payent un tribut par quelqueendroit à l'humanité.

Hobbes , cet Anglois si fameux parmi ses compatriotes & chez les étrangers , avoit une si grande peur des diables & des morts , qu'il n'osoit coucher seul dans une chambre. La nuit il croyoit l'existence d'un nombre infini d'Esprits , & le jour il écrivoit contre celle de Dieu. Peut-on rien voir d'aussi ridicule ? La Lune & le Soleil régloient les sentimens & les articles de foi de la Religion de ce Philosophe. Depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir , il étoit Athée , & les ténébres ramenoient chez lui , non-seulement la croyance de Dieu , mais encore celle de Belzébut & de toute sa sequelle.

## 26 LETTRES CABALISTIQUES,

N'ai-je pas raison de dire, sage & savant Abukibak ; que lorsqu'on considère les foiblesses des grands génies , on n'est plus étonné de voir que des gens qui ont de l'esprit & du bon sens, tombent dans des fautes qu'éviteront des personnes très-simples & très-bornées ? Puisque la science sert même quelquefois à égarer du bon chemin , quel est l'homme qui puisse se flatter de ne jamais s'en écarter , quelque génie qu'il ait ? La simplicité & le naturel valent souvent mieux que l'étude la plus profonde.

Je te salue , savant Abukibak.



## L E T T R E L I.

*Le Cabaliste Abukibak, à son ancien  
Disciple Ben Kiber.*

J'AI lu avec plaisir, mon cher ben Kiber, les Lettres que tu m'as écrites. Une légère indisposition m'a empêché d'y répondre plutôt. La trop grande application à l'étude des Sciences Philosophiques & Cabalistiques, m'avoit causé une espèce d'épuisement, que la mélancolie augmentoit. Pour dissiper cette langueur, j'ai cru devoir pour quelque tems abandonner mon cabinet, & me répandre dans le monde beaucoup plus que je ne fais ordinairement.

Il m'a semblé, dans le commencement de ma nouvelle manière de vivre, que j'étois transporté tout-à-coup dans un pays inconnu, des mœurs duquel je n'avois presque aucune connoissance. Que j'ai vu des choses plaisantes, extraordinaires, ridicules & bizarres depuis trois semaines ! Juste Dieu ! mon cher ben Kiber, que les hommes sont fous, & qu'ils me paroissent tels ! Il est vrai que ceux que je trouve parmi eux les plus

**28 LETTRES CABALISTIQUES,**  
extravagans, sont les Nouvellistes. Je ne crois pas en vérité que l'on puisse pousser plus loin la folie, que ces gens-là. Cela n'est pas surprenant; car leur esprit est dans une agitation perpétuelle. Ils prennent part à toutes les affaires de l'Europe, ils se passionnent en faveur d'un nombre de Princes, ils s'agitent, ils se tourmentent pour des événemens auxquels ils n'ont aucun intérêt. Ils sont tristes, ou gais, selon qu'ils sont mécontents ou satisfaits des gazettes. Tous les Lundis & tous les Mardis ils ressemblent à des criminels, qui attendent l'arrêt de leur grace ou de leur condamnation. Le Turc a-t'il été battu, l'armée Ottomane s'est-elle reculée, ils sont au désespoir. Ils se plaignent autant des pertes de la Porte, que s'ils étoient Bachas, ou Visirs, & qu'ils fussent obligés de les payer par leurs têtes, ou de les réparer aux dépens de leurs bourses. Pendant qu'ils se livrent à la tristesse, d'autres se félicitent de leur bonheur. Ils sont aussi satisfaits & aussi gais au milieu de Paris, que l'étoit le Prince Eugene au milieu de Belgrade, lorsqu'il se fut rendu maître de cette ville.

Ces gens, qui se réjouissent ou qui s'affligent, sont-ils Turcs ou Allemands? Il s'en faut bien, ils sont Gascons, Normands, Parisiens, &c. Ils ne connoissent point,

point , & ne connoîtront jamais aucun de ces hommes en faveur desquels ils s'intéressent si fort. Ils n'ont d'autre liaison avec eux , que celle qu'ils ont formée en lisant la gazette : les nœuds en sont cependant si étroits, qu'ils sont prêts à tout leur sacrifier.

Il y a quelques jours, mon cher ben Kiber, que je me trouvai dans une assemblée , à laquelle présidoient deux Nouvellistes , dont les sentimens étoient entièrement opposés. *Je vais parier , dit le plus âgé , que le Baron de Neuhoff ne restera pas encore trois mois en Corse. Il est bien juste enfin que les Gènois soient délivrés des peines & des soins que leur cause cet Aventurier. La France ne pouvoit rien faire de plus équitable que de réduire ces rebelles dans le devoir.*

» Ce que vous dites-là , répondit le  
 » jeune Nouvelliste , n'est point aussi  
 » certain que vous le pensez , & je crois  
 » qu'il y a beaucoup d'apparence que les  
 » affaires des Corfès ne changeront de fa-  
 » ce que pendant peu de tems. Les se-  
 » cours que les François ont accordés  
 » aux Gènois , pourroient bien ne leur  
 » pas être d'une plus grande utilité , que  
 » celui que leur ont donné il y a quel-  
 » ques années les Allemands. Je me sou-  
 » viens à ce sujet qu'un Auteur , en par-  
 » lant de ce secours , compare les Gènois



30 LETTRES CABALISTIQUES ,

» au paysan qui pria son Seigneur de  
» vouloir tuer un lièvre qui mangeoit  
» les choux de son jardin , & chez qui  
» le Gentilhomme & sa meute firent  
» plus de dégât dans un quart d'heure ,  
» que le lièvre n'en eût fait en cent  
» ans. «

*L'Auteur dont vous parlez , répliqua  
le vieux Nouvelliste , est un plaisant  
Ecrivain. Son autorité est fort-peu res-  
pectable , sur-tout dans les matieres qui  
regardent la Politique. Je connois ce Bar-  
bouilleur de papier , & la plupart des  
rapsodies qu'il a publiées. Encore , si vous  
appuyez voire sentiment de celui de l'Au-  
teur des Mémoires Historiques , ou que  
vous eussiez pour vous le vénérable Sei-  
gneur Rodriguez , Gazettier de Cologne ,  
je vous passerois la prévention où vous  
êtes.*

» L'Ecrivain que je cite , répartit le  
» jeune Nouvelliste , a parlé beaucoup  
» plus sensément que tous ceux que vous  
» vantez si fort. Dès que le Baron de Neu-  
» hoff eut descendu dans l'Isle de Corse ,  
» & que vous & vos chers amis publyez  
» que cet Allemand agissoit par ordre des  
» Cours d'Espagne & de Naples , aux-  
» quelles ce Royaume resteroit , l'Au-  
» teur que vous méprisez tant , annon-  
» ça ce dont on voit aujourd'hui l'exé-  
» cution. Il assura que la France ne con-

» sentiroit jamais qu'une Puissance con-  
 » sidérable s'emparât de l'Isle de Corse,  
 » sous quelque prétexte que ce fût.  
 » *L'intérêt*, disoit-il (1), *des François*  
 » *s'oppose fortement à souffrir que l'Es-*  
 » *pagne ait un Etat, des villes, plu-*  
 » *sieurs ports qui bloquent entierement*  
 » *ceux de Marseille, de Toulon & d'An-*  
 » *tibes. Avec deux frégates de vingt*  
 » *pieces de canon, dès que les Espagnols*  
 » *auroient la guerre avec la France, ils*  
 » *romproient absolument le Commerce du*  
 » *Levant.* A ces premieres réflexions  
 » l'Auteur en ajoutoit plusieurs autres,  
 » & les choses sont arrivées ainsi qu'il  
 » les avoit prédites. Les Espagnols ont  
 » regardé l'Isle de Corse comme le Re-  
 » nard considéroit les raisins, qu'il dé-  
 » voroit des yeux, mais qu'il ne pou-  
 » voit atteindre. Ils ont dit, ainsi que  
 » lui : *Ces fruits ne sont pas mûrs, & ne*  
 » *me tentent point.* La France a trouvé  
 » cependant à propos d'éviter qu'il ne  
 » leur prît la fantaisie, ou à quelque  
 » autre Puissance, de les goûter, tout  
 » verds qu'ils étoient, & a cru devoir  
 » mettre la vigne en sûreté contre les  
 » attaques & les insultes de tout le  
 » monde. Il est vrai que bien des gens  
 » prétendent aujourd'hui qu'il pour-

(1.) Lettres Juives, Tom. II. Lettre LXXI.

## §2 LETTRES CABALISTIQUES,

» roit arriver que la France feroit ce  
» que l'Espagne auroit souhaité de fai-  
» re. A cela je répons que ces conjec-  
» tures sont fort incertaines. Le seul in-  
» térêt qu'aucune Puissance redoutable  
» ne faifisse l'occasion de ces troubles  
» pour s'emparer de la Corse , fuffit  
» pour que la France veuille les paci-  
» fier. D'ailleurs , le Roi fera largement  
» dédommagé , & les troupes François-  
» ses auront fans doute autant de lieu  
» de se louer des Genoïs , que les Al-  
» lemands. Si l'on protege la Républi-  
» que , elle fait fans doute ce qui lui en  
» coûte. La France ne la croit pas assez  
» pauvre, pour vouloir la fecourir pour  
» l'amour de Dieu , elle n'étend sa cha-  
» rité jusqu'à ce point , que lorsqu'il  
» s'agit de défendre le Patrimoine de S.  
» Pierre , ou le Prétendant.

» Il ne reste donc aucune difficulté à  
» mon avis , que de savoir si après  
» que les François auront débarqué  
» dans l'Isle de Corse , & qu'ils auront  
» battu les rebelles , ( car je veux le  
» supposer ainsi , ) les Genoïs goûte-  
» ront long-tems les fruits de cette  
» victoire. Je pense qu'il pourroit leur  
» arriver le même sort qu'ils ont déjà  
» effuyé. Tant que les François seront  
» dans l'Isle , ils auront le dessus sur  
» les rebelles : dès qu'ils en seront par-

## L E T T R E   L I.   31

» tis , ces derniers , qui n'auront cédé  
 » qu'à la force , & qui retrouveront  
 » une occasion favorable de reprendre  
 » les armes , tiendront la même con-  
 » duite qu'ils ont tenue il a sept à  
 » huit ans , lorsque les Allemands les  
 » obligerent à se soumettre.

» La haine qui regne entre les Cor-  
 » ses & les Genoïs , est trop grande ,  
 » pour que rien puisse en suspendre les  
 » mouvemens. Ou il faut que les Cor-  
 » ses soient entierement détruits , ou  
 » qu'ils se délivrent du joug & de  
 » l'esclavage de leurs Tyrans. Les  
 » choses ont été poussées trop avant ,  
 » pour qu'on puisse esperer que les  
 » deux partis oublient jamais les of-  
 » fenses qu'ils se sont faites mutuelle-  
 » ment. «

*S'il n'y a que cette difficulté , repartit le vieux Nouvelliste , qui puisse empêcher les Genoïs d'assurer leur autorité , elle me paroît bien aisée à surmonter. Ils n'ont qu'à profiter de l'occasion , & à se servir utilement des troupes qu'on doit leur fournir , pour ruiner , saccager , & détruire entierement toutes les Provinces & les Villes de Corse qui se sont soulevées. Ils établiront sur leurs ruines un pouvoir despotique , & je ne doute pas que ce ne soit-là leur destin.*

» Il ne reste plus qu'à savoir , repli-

### 34 LETTRES CABALISTIQUES.

» qua le jeune Nouvelliste , ti c'est ce-  
» lui de la France. Je croirois volon-  
» tiers qu'elle a des sentimens bien  
» éloignés de ceux que vous prêtez  
» aux Genoïs. Je suis assuré que le  
» Cardinal-Ministre embrassera diffici-  
» lement un parti aussi violent ; sa can-  
» deur , sa probité , l'honneur même du  
» Roi son Maître qu'il chérit si fort, ne  
» permettent point qu'on accable des  
» gens qui consentent de mettre bas les  
» armes & de subir les loix qu'on leur  
» donne. Or , je vous ai déjà dit que je  
» ne doute pas que dès que les François  
» auront débarqué , les rebelles ne  
» parlent d'accommodement. Ils chas-  
» seront leur Roi Théodore ; ils fe-  
» ront encore plus , ils s'avoueront  
» heureux que la Cour veuille bien ne  
» leur imposer que certaines conditions.  
» Mais j'en reviens à mes premiers prin-  
» cipes. Les troupes Françoises rem-  
» barquées , quelque matin , Sa Ma-  
» jesté Corfiennne le Seigneur Théodo-  
» re reparoîtra , & la comédie re-  
» commencera de nouveau , ou je suis  
» bien trompé.

*Ce que vous dites-là , repartit le vieux  
Nouvelliste , est absurde. Voilà une  
plaisante délicatesse de conscience , que  
ne point vouloir entièrement dévaster  
toute l'Isle de Corse ! Je fais de bonne part*

*qu'on doit entierement ruiner ce pays ,  
 & je parie deux cens louis , que les Ge-  
 nois en seront désormais paisibles posses-  
 seurs.*

» Mon Dieu ! répondit en riant le  
 » jeune Nouvelliste. Vous êtes mal-  
 » heureux en paris. Vous avez perdu ,  
 » il y a quelque tems , une somme  
 » assez considerable pour avoir gagé  
 » que les Espagnols ne céderoient ja-  
 » mais la Toscane. Vous êtes sujet à  
 » faire des erreurs couteuses , & qui  
 » pourroient bien vous ruiner.

*Que je me ruine ou non , dit le vieux  
 Nouvelliste , ce ne sont pas-là vos af-  
 faires. Du moins j'aurai l'agrément de  
 ne point m'appauvrir en protégeant des  
 voleurs & des larrons , tels que votre  
 Baron de Neuhoff. Fi , cela est affreux ,  
 Vous devriez rougir de honte , & je ne  
 comprends pas comment il se peut trou-  
 ver des gens qui puissent ne pas plaindre  
 » les Genoïs. Et moi , repartit le jeune  
 » Nouvelliste , je ne saurois revenir de  
 » mon étonnement , quand je vois des  
 » gens qui ne s'intéressent pas pour les  
 » Corfès. Car enfin , le sort des mal-  
 » heureux doit exciter la pitié , & ces  
 » pauvres peuples ne sont-ils pas réel-  
 » lement infortunés ? On veut les ré-  
 » duire dans l'esclavage le plus dur ,  
 » & les assujettir à un joug insupportable.*

### 36 LETTRES CABALISTIQUES ,

» table. On les regarde comme des bêt  
» tes de charge , faites uniquement  
» pour le service de la République ,  
» plutôt que comme des hommes li-  
» bres. Ont-ils tort de se révolter &  
» de défendre leurs privilèges & les  
» droits de l'humanité ? «

Le vieux Nouvelliste , mon cher ben Kiber , ne goûta point les raisons de son adversaire. Ils s'échauffèrent tous les deux , & peu s'en fallut que des paroles ils n'en vinssent aux mains. J'admirois ces deux hommes , qui se faisoient une affaire sérieuse d'une chose , à l'événement de laquelle l'un & l'autre ne pouvoient contribuer en rien. Je voulus tenter en vain de les apaiser , je ne pus en venir à bout , & je les laissai tous les deux disputant toujours avec beaucoup d'aigreur.

Si tu me demandes qu'elle est mon opinion , mon cher ben Kiber , sur les sentimens opposés de ces deux Nouvellistes , je te dirai que celui du plus jeune me paroît le plus probable. Outre qu'il a pour lui l'exemple du passé , il semble que la raison sur laquelle il se fonde , est assez solide. Lorsque l'esprit de révolte , de haine , de jalousie & de sédition a régné pendant plusieurs années dans un pays , il est impossible de pouvoir l'en arracher que par quel-  
que

que bouleversement général du Gouvernement. Consideres combien de peines, de soins , de travaux & d'infortunes n'ont point essuyé les Hollandois , avant de parvenir à pouvoir former leur République. Il a été pendant un tems où leurs affaires se trouvoient plus délabrées & plus désespérées que ne le sont celles des Corfes. La constance , la valeur , l'intrépidité leur a fait vaincre des obstacles qui paroissoient insurmontables. Si les Corfes ne secouent pas dans dix ans le joug des Genoïs , qui fait ce qu'ils pourront faire dans quinze & dans vingt ? L'Empire & la France ne seront pas toujours disposés à donner du secours à ces derniers , & les premiers ne seront jamais abandonnés de l'envie de reprendre leurs privilèges.

Je te salue , mon cher ben Kiber.





L E T T R E LII.

*Le Silphe Oromafis , au Cabaliste  
Abukibak.*

**J**E fus curieux , sage & savant Abukibak , de connoître certaines manœuvre des Jésuites , desquelles j'avois souvent entendu parler. Pour m'en instruire parfaitement , je volai il y a quelques jours dans la chambre du Général de la Société ; je le trouvai seul avec un de ses secrétaires , ou plutôt de ses confidens. » Je suis étonné , lui disoit-  
 » il , de ne recevoir aucune nouvelle  
 » du Pere d'Aflon. Je crains qu'il ne  
 » se soit pas bien acquitté de l'ordre  
 » dont je l'avois chargé. Peut-être  
 » n'aura-t'il pû venir à bout de faire  
 » nommer le Pere Tolota , Confesseur  
 » du Prince de \* \* \* , & il aura fallu  
 » qu'il consentît de donner cette place  
 » à un autre Jésuite. J'en serois très-  
 » fâché ; car personne n'est plus propre  
 » à l'occuper , que celui que j'avois  
 » destiné à la remplir. Il a toutes les  
 » qualités qu'il faut pour plaire dans  
 » cette Cour ; il est souple , com-

» plaissant , fin , adroit ; il fait s'accom-  
 » moder aux tems & aux situations.  
 » Je suis assuré que personne ne saura  
 » aussi bien que lui ménager l'esprit de  
 » la maîtresse du Prince : il fera avec  
 » elle une ligue offensive & défensive ,  
 » du moins lui-ai-je bien recommandé  
 » d'agir de même. Cette femme a un  
 » grand crédit sur l'esprit de son amant ,  
 » & ce seroit tenter l'impossible que  
 » de prétendre la déplacer. Il vaut cent  
 » fois mieux s'en servir utilement , &  
 » se la rendre favorable par des com-  
 » plaisances & des soumissions. Elle  
 » peut être fort nécessaire à la Société.  
 » J'ai recommandé au Pere Tolota de  
 » lui faire entendre qu'il ne tiendrait  
 » pas à lui que le Prince ne contractât  
 » avec elle un mariage de conscience ,  
 » & qu'il auroit soin d'employer pour  
 » cela tout ce qui dépendroit de lui.

» C'est un grand moyen , continua  
 » le Général , pour se rendre favorable  
 » à la maîtresse d'un Prince , que de  
 » lui faire envisager qu'on peut lui être  
 » utile pour obtenir la main de son  
 » amant. C'est-là le point que les Con-  
 » fesseurs doivent ménager le plus dé-  
 » licatement , & c'est celui que je re-  
 » commande toujours à nos Peres.  
 » Je ne cesse de leur écrire : *Flattez*  
 » *les maîtresses , gagnez leur confiance ,*

40 LETTRES CABALISTIQUES,

» *& vous viendrez alors à bout de tout*  
» *ce que vous entreprendrez.* Je doute  
» qu'il y ait d'expédient plus sûr pour  
» conduire les hommes, que de se ser-  
» vir adroitement de leurs passions ;  
» or, il n'en est aucune qui ait autant  
» de pouvoir sur leur cœur, que l'a-  
» mour.

» J'éprouve tous les jours combien  
» les femmes sont utiles à la Société.  
» Dans toutes les Cours où elles n'ont  
» pas beaucoup de crédit, les Jésuites  
» ont très-peu d'autorité. Voyez, je  
» vous prie, la différence qu'il y a du  
» pouvoir qu'ils avoient en France  
» sous Louis XIV. à celui qui leur  
» reste aujourd'hui, & quelle différen-  
» ce il y a entre le Pere de la Chaise  
» & le Pere de Linieres. Le premier  
» étoit le maître, non-seulement de  
» tous les Bénéfices, mais encore de  
» tous les Evêchés ; l'autre auroit pei-  
» ne à faire donner un Prieuré de mille  
» écus de rente. Il n'a aucune connois-  
» sance de ce qui regarde la liste des  
» Bénéfices. D'où vient cela ? C'est que  
» les femmes n'ont aucun crédit sur le  
» Souverain & sur son premier Minis-  
» tre ; il est impossible de pouvoir ga-  
» gner leur confiance jusqu'à un cer-  
» tain point. Chez eux, un Confesseur  
» n'est qu'un Confesseur ; mais chez

» un Prince amoureux, c'est un confi-  
 » dent adroit , c'est un intrigant né-  
 » cessaire , c'est un mercure honorable  
 » & secret. «

» Personne n'eut jamais toutes ces  
 » qualités dans un degré aussi éminent  
 » que le Pere de la Chaise. Quel hom-  
 » me étoit-ce, grand Dieu ! On doit  
 » le regarder comme un second Saint  
 » Ignace. La Société lui eut des obliga-  
 » tions aussi essentielles qu'à son Fonda-  
 » teur. Avec quelle adresse ne fut-il  
 » pas se servir des femmes ? Elles lui ren-  
 » dirent les services les plus essentiels ;  
 » aussi a-t'il enrichi toutes les Maisons  
 » que notre Ordre a dans la France.  
 » Nous lui devons à lui seul tout ce  
 » que nous possédons dans ce Royau-  
 » me ; car depuis plusieurs années  
 » nous n'avons presque rien acquis de  
 » nouveau. Cela n'est pas surprenant ,  
 » vû le peu de crédit que nous avons  
 » actuellement ; nous vivons sur notre  
 » ancienne réputation. Si malheureuse-  
 » ment les peuples connoissoient com-  
 » bien l'autorité de la Société est déchûe  
 » en France , nous tomberions tout-à-  
 » fait dans le mépris. Nous ne sommes  
 » les maîtres d'accorder aucune grace ,  
 » & ce n'est cependant que l'espoir des  
 » récompenses qui nous attire des amis  
 » & des partisans. «

## 42 LETTRES CABALISTIQUES ,

*J'ai réfléchi plusieurs fois à ce que vous dites , repartit le confident du Général ; & je suis étonné par quel enchantement nous en imposons , non-seulement aux François , mais encore à toutes les nations Européennes , qui se figurent que nous sommes à Paris & dans tout le Royaume les maîtres absolus. Il est étonnant qu'ils ne s'apperçoivent pas que les graces qu'on accorde à la Cour , ne passent plus par notre canal , & que nous n'avons qu'une ombre d'autorité.*

» Il est impossible , repliqua le Général , qu'ils puissent découvrir ce changement ; c'est un mystere que nous avons trouvé le secret de leur cacher.  
 » D'ailleurs , si nous ne pouvons plus faire beaucoup de bien à nos amis , nous sommes toujours en état de nuire à nos ennemis : en voilà assez pour nous rendre redoutables. Il est vrai que nous ne distribuons plus les Bénéfices ; mais nous avons encore un grand crédit chez les Evêques. Bien des gens nous regardent comme les plus fermes soutiens de la Religion. Nous trouvons le moyen de décrier les personnes que nous n'aimons pas . nous les faisons passer pour des Athées , & qui pis est , pour des Jansénistes. Nous soulevons contre eux le Clergé ; ceux-ci entraînent

» après eux les Puissances séculières ;  
 » il n'est aucun homme que nous ne  
 » perdions, lorsque nous en avons en-  
 » vie. On craint donc notre haine : il  
 » n'est pas étonnant que le peuple qui  
 » en voit souvent de funestes effets , &  
 » qui n'approfondit point les choses ,  
 » ne distingue pas jusqu'à quel point  
 » s'étend notre pouvoir , & ne voie  
 » pas que nous ressemblons aujour-  
 » d'hui aux Diables , qui peuvent faire  
 » beaucoup de mal , & qui ne sauroient  
 » procurer aucun bien. Il n'y a que  
 » quelques personnes qui sont plus  
 » éclairées que les autres , qui con-  
 » noissent combien nous avons perdu  
 » depuis quelques années. «

» Après un tems aussi dur , il en  
 » viendra un plus heureux. Avec la  
 » patience , la dissimulation & la politi-  
 » que , la Société surmonte tous les  
 » plus grands obstacles. N'est-elle pas  
 » venue à bout de donner à Henri IV.  
 » un Confesseur , lui , qui avoit peu au-  
 » paravant banni tous les Jésuites de  
 » son Royaume. Si elle entreprenoit  
 » de diriger le Grand Mogol & le So-  
 » phi de Perse , elle réussiroit dans ces  
 » projets tôt ou tard. Je viens de re-  
 » cevoir des nouvelles que me mande  
 » un de nos Recteurs , qui vous pa-  
 » roîtront plus surprenantes que la pos-

#### 44 LETTRES CABALISTIQUES,

» sibilité de la direction de ces Princes  
» Mahometans.

» Vous connoissez bien , continua le  
» Général, ce vieux Prince Italien, au-  
» près duquel nous n'avions jamais pû  
» avoir aucun accès. Pendant trente ans  
» nos soins ont été inutiles, nous per-  
» dions même l'esperance de réussir dans  
» nos desseins , lorsqu'enfin nous en  
» sommes venus à bout. Ce Souverain  
» craignant les suites de la mort , &  
» appréhendant que la maniere dont il  
» avoit vécu durant sa jeunesse , ne lui  
» fit à son salut , cherchoit dans tous ses  
» Etats quelqu'un qui pût calmer sa  
» conscience. Tous les Directeurs aux-  
» quels il s'étoit adressé , ne faisoient  
» qu'augmenter son trouble & son in-  
» quiétude : enfin , lassé de ne rien ren-  
» contrer qui pût le satisfaire , il se ré-  
» solut d'avoir recours à nos Peres. Il  
» envoya chercher le Recteur , & lui  
» dit les sujets qu'il avoit d'appréhender  
» les jugemens de Dieu. L'habile Jé-  
» suite dissipa tous ses doutes , se servit  
» utilement des maximes de nos Théo-  
» logiens , & ramena le calme dans son  
» ame. Il lui fit comprendre qu'il n'étoit  
» pas plus coupable que cinquante au-  
» tres Princes, que la Société avoit trou-  
» vé le moyen de placer en Paradis. Il  
» développa ensuite à son Pénitent tous

» les privilèges de notre Ordre, il lui  
 » vanta l'efficacité de nos prières, lui  
 » fit sentir tout le mérite des Indulgen-  
 » ces que les Papes nous ont accordées,  
 » & le rendit aussi zélé ami de nos Pe-  
 » res, qu'il avoit été leur ennemi au-  
 » trefois.

» Le Recteur ne s'est pas arrêté à ce  
 » premier pas, il a voulu profiter en ha-  
 » bile homme de l'occasion. Il y avoit  
 » long-tems que nous souhaitions d'é-  
 » tablir un Collège, il a obtenu des let-  
 » tres du Prince pour sa fondation ; mais  
 » comme il faut des fonds & des rentes  
 » pour cet établissement, il a demandé  
 » qu'on assignât pour les revenus de  
 » cette nouvelle Maison le produit de  
 » certains droits décimaires, dont quel-  
 » ques autres Religieux jouissoient au-  
 » paravant. Ces Moines ont fait beau-  
 » coup de bruit, ils se sont plaints vi-  
 » vement : toutes leurs représentations  
 » n'ont servi de rien ; le sage Recteur  
 » les a rendu inutiles. Profitant habile-  
 » ment de son emploi de Directeur,  
 » ouvrant ou fermant le Ciel à propor-  
 » tion des bienfaits ou des refus de son  
 » Pénitent, grâces à la crainte de l'En-  
 » fer, crainte presque aussi salutaire à  
 » la Société que celle du Purgatoire,  
 » notre nouveau Collège est parfaite-



# 46 LETTRES CABALISTIQUES,

» ment établi & fort bien renté. Il reste  
 » cependant encore une chose à faire au  
 » Recteur, c'est de persuader au Prin-  
 - » ce de s'enterrer dans notre Eglise,  
 » & d'y faire construire un magnifique  
 » tombeau. «

*Cela ne sera pas difficile à exécuter ,  
 répliqua le confident du Général. Il fau-  
 dra faire entendre au Prince que son tom-  
 beau , rappelant sans cesse sa mémoire à  
 nos Peres , il n'y aura aucun jour où ils  
 ne prient Dieu pour lui & pour le sou-  
 lagement de son ame. Car je ne doute pas  
 que le Pere Recteur , en garantissant le  
 Prince de l'Enfer , ne lui ait fait com-  
 prendre qu'il falloit qu'il fit un tour en  
 Purgatoire. Sans cela , il auroit commis  
 une grande faute ; & si ce Souverain comp-  
 toit de n'avoir plus besoin de la Société en  
 sortant de ce Monde , il ne penseroit pas  
 à acheter ses faveurs & ses prieres , même  
 après sa mort.*

*La politique veut bien que nous arra-  
 thions tous les Princes que nous dirigeons ,  
 quelque vicieux qu'ils soient , des mains  
 des Diables ; mais elle défend que nous  
 les mettions à l'abri du Purgatoire. Si  
 nous les en garantissions , que devien-  
 droient les fondations qu'ils nous laissent  
 pour dire des Messes ? En faisant bâtir  
 des tombeaux dans nos Eglises , ils or-*

nent nos Temples & nos Maisons ; mais  
 en nous laissant des legs pieux pour nous  
 engager à prier pour leurs ames , ils nous  
 enrichissent , & nous fournissent de quoi  
 vivre dans l'aisance. Sauvons donc tous  
 nos Pénitens des peines de l'Enfer ; mais  
 qu'ils soient Princes ou particuliers , sou-  
 mettons-les également à celle du Purga-  
 toire.

Je convieus cependant qu'il y a quelques  
 occasions où l'on peut se dispenser de cer-  
 te regle générale ; par exemple , quand on  
 craint que quelque Directeur étranger ,  
 pour s'emparer de l'esprit d'un Pénitent  
 & pour mériter sa confiance , n'éteigne non-  
 seulement le feu du Purgatoire , mais mê-  
 me celui de l'Enfer. Alors , de deux par-  
 tits il faut prendre le moins mauvais ,  
 conserver ce que l'on a acquis , & mener  
 tout droit un homme en Paradis , sans  
 s'amuser à vouloir travailler pour l'ave-  
 nir. Autrement il arrive qu'on perd , &  
 les legs après la mort , & ceux qu'on au-  
 roit eus pendant la vie.

» Vous avez raison , mon. Pere , dit  
 » le Général , & vous connoissez par-  
 » faitement tous les replis du grand art  
 » de la Direction. Vous me donnez des  
 » preuves tous les jours que je n'ai pû  
 » choisir un assistant plus sensé , & un  
 » secrétaire plus discret que vous. Ecri-

48 LETTRES CABALISTIQUES,

» vez donc de ma part à notre Pere Rec-  
» teur toutes les sages réflexions que  
» vous avez faites , & sur-tout faites-  
» lui bien sentir , ainsi que vous l'avez dit  
» fort à propos , que *les tombeaux des*  
» *Rois servent à orner nos Eglises , mais*  
» *que leurs dons & leurs legs pieux nous*  
» *sont d'un bien plus grand avantage.* »

J'ai trouvé cette conversation si instructive , sage & savant Abukibak , que j'ai résolu de retourner au premier jour dans la chambre de ce Général.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



## L E T T R E   L I I I .

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

**L**A passion & l'attachement que tu as pour les Sciences secrètes , sage & savant Abukibak , m'a fait réfléchir sur l'avidité ( si j'ose me servir de ce terme ) avec laquelle les plus grands hommes courent après le phantôme de l'immortalité.

Le desir de laisser un souvenir qui passe jusqu'à la plus reculée postérité , occupe tous les Héros. Quand je dis *tous les Héros* , j'entends les personnages illustres dans tous les différens états. Un habile Mathématicien n'est pas moins flatté de parvenir à la postérité , qu'un Général d'armée : le premier travaille avec constance , emploie ses soins , ses veilles , ruine sa santé par une trop grande application , sacrifie tous les plaisirs & les amusemens pour se distinguer dans le genre d'étude auquel il s'applique ; le second , effuye toutes les rigueurs des saisons , risque sa vie , souffre mille peines pour acquérir de la gloire. Ces deux personnes , par des che-

## 40 LETTRES CABALISTIQUES,

mins bien différens , tendent cependant au même but ; ils cherchent à immortaliser leur nom. Il en est de même de tous les autres grands hommes , toutes leurs actions , toutes leurs démarches se rapportent à ce seul point.

· Sans le desir de transmettre leur mémoire à la postérité , les plus illustres génies auroient presque tous resté dans une indolence , qui ne les eût point fait distinguer des hommes les plus ordinaires. Pourquoi eussent-ils sacrifié les avantages qu'ils avoient reçus par leur naissance , pourquoi eussent-ils méprisé de jouir des biens que la fortune leur offroit en abondance , pourquoi enfin , eussent-ils cherché à passer leur vie parmi les soins , les travaux & les soucis , tandis que leurs jours auroient pû être tissus d'or & de soye , si ce n'étoit , qu'enchantés par une flatteuse chimere , ils étoient assez fous pour sacrifier des biens réels à des esperances chimeriques ? Car , il faut l'avouer , sage & savant Abukibak , ce desir de l'immortalité , si commun à tous les hommes illustres , ne peut soutenir l'examen d'un œil Philosophique. Sa splendeur & tout son brillant disparoissent : on s'apperçoit que la vanité & l'amour propre se présentent sous un voile trompeur , & que

cette passion de percer la nuit des tems n'est que la suite de l'orgueil naturel à tous les hommes , qui prend tant de formes différentes , qu'il est difficile de pouvoir le reconnoître.

Pour connoître parfaitement le ridicule qu'il y a à sacrifier les momens les plus heureux de la vie à l'esperance d'éterniser son nom , il n'est besoin que d'examiner qu'elle est cette chimere dont on est si fort enchanté. Ou l'ame est mortelle , ou elle est immortelle. Si elle est mortelle , à quoi lui sert , lorsqu'elle n'existe plus , qu'on se souvienne des Ouvrages qu'elle peut avoir produits , des belles actions qu'elle a faites autrefois ? Si elle est immortelle , elle regardera avec trop d'indifférence ce qu'elle a fait quand elle étoit sur la terre , pour que ses plaisirs puissent être augmentés , ou ses peines diminuées par le souvenir des actions passées.

Il n'est personne assez fou pour se figurer que l'ame d'un Poëte & celle d'un Philosophe dans les Enfers s'amusent à réciter , l'une des tirades de vers , & l'autre à faire des argumens , & à proposer aux Démons un hypothese comme une chose fort belle & fort curieuse. Je ne crois pas non plus qu'un Général, entouré de Diables &

§i LETTRES CABALISTIQUES,  
de Lutins , parle des batailles qu'il a  
gagnées , ou s'informe des nouveaux  
venus de ce qu'on en dit dans l'autre  
Monde.

Les ames qui sont dans un lieu de  
paix & qui jouissent d'une félicité par-  
faite , sont aussi peu occupées de ce  
qu'elles firent autrefois. Elle ont per-  
du le souvenir de leur exil ; & délivrées  
des liens du corps , *elles sont nourries ,*  
pour me servir des expressions d'un  
Pere de l'Eglise , *de tous les biens qu'on*  
*goûte dans la Maison de Dieu , & boi-*  
*vent à longs traits dans un torrent de*  
*volupté* (1). Supposons, par exemple,  
qu'il soit vrai que le Fondateur des Jé-  
suites soit sauvé. Je demande s'il est  
vraisemblable que ce Saint soit fort oc-  
cupé de la gloire de la Société , &  
qu'il prenne part à toutes les batailles  
que les Jésuites ses disciples livrent &  
gagnent contre les Jansénistes ? Quoi !  
seroit-il possible que S. Ignace pensât  
encore dans le Ciel à l'honneur qu'il a  
sur la terre d'avoir été le Chef des plus  
rusés & des plus fourbes politiques  
qu'il y ait dans l'Univers ? En vérité ce  
sentiment est presque aussi extravagant.

( 1 ) Felix anima ! quæ , terreno resoluta carce-  
re , libera cælum petit . . . Inebriata enim est ab  
ubertate Domus tuæ , & torrente voluptatis potas  
eam. S. August. Manual. Cap. VI. num. I.

que

que si on disoit qu'il fait la lecture en Paradis du Livre des *Exercices Spirituels* qu'il a composé, & qu'il en reçoit des complimens de la part de tous les Saints, qui trouvent ce Livre aussi bon que les Jésuites voudroient faire croire qu'il l'est.

Paroit-il plus vraisemblable que S. Louis ennuye les Bienheureux du recit de ces guerres pieuses qui lui acquirent l'estime de tous les Moines, mais qui penserent perdre son Royaume? Seroit-il possible que ce bon Roi parlât des sieges qu'il fit en Egypte, & des batailles qu'il y donna? Sans doute il a oublié entierement tous ces faits.

Il faut donc convenir que, soit que l'ame soit mortelle, soit qu'elle soit immortelle, elle est insensible, dès qu'elle est dégagée des liens du corps, à toutes les actions qu'elle a faites lorsqu'elle l'animoit, & qu'elle n'en conserve aucun ressouvenir; par conséquent, à quoi sert après la mort cette gloire dont nous sommes si idolâtres? Je trouve qu'un bourgeois de la rue S. Denis, qui se tourmenteroit depuis le matin jusqu'au soir pour accroître la puissance & le bonheur du Sophi de Perse, n'agiroit pas plus follement qu'un homme, qui sacrifie ses plus beaux jours, qui souffre mille maux



34 LETTRES CABALISTIQUES;  
qu'il pourroit éviter, qui détruit sa  
santé, qui risque sa vie pour faire par-  
ler de lui après sa mort, c'est-à-dire,  
pour une chose qui lui est aussi indiffe-  
rente que le tems qu'il fait au Japon,  
l'est aux Parisiens.

Si les personnes, les plus suscepti-  
bles du desir de transmettre leur nom  
à la postérité, se dépouilloient pour  
un moment de l'amour propre qui les  
offusque, ils seroient surpris de con-  
noître quelle est leur erreur, & com-  
bien elle est ridicule. Un Savant de ces  
derniers siècles a parfaitement bien senti  
toute l'inutilité & tout le faux du desir  
d'immortaliser sa mémoire. *Je suppose,*  
*disoit-il, que j'écrive & que je fasse des*  
*Ouvrages dignes d'être lus, qui peut*  
*m'assurer que chaque jour ils ne perdront*  
*point de leur prix, que le tems ne les*  
*détruira pas, ou ne les rendra pas*  
*méprisables, le goût des hommes étant*  
*si sujet au changement? Mais établis-*  
*sons qu'ils auront une certaine durée, de*  
*combien d'années sera-t-elle? De cent?*  
*De mille? De dix mille? Où est*  
*l'Ouvrage, qui ait surmonté autant de*  
*siècles? Quel exemple en peut-on citer?*  
*Mais enfin, puisque tout doit finir, il*  
*importe peu qu'une chose dure dix jours,*  
*ou dix millions d'années. Ces deux es-*  
*paces de tems qui paroissent si differens*

## L E T T R E   L I I I .   55

*sont égaux , lorsqu'on les compare à l'éternité (1).*

C'est un Philosophe , peu touché & peu persuadé de la Religion , qui parle d'une manière aussi sensée. Il ne s'agit point chez lui de dévotion , la seule raison suffit pour lui faire connoître l'inutilité des soins & des peines qu'on se donne pour faire parler de soi dans la postérité.

S'il est permis d'être Epicurien , c'est dans le cas de ne point préférer des biens imaginaires à une tranquillité réelle. Celui-là est véritablement heureux , qui peut dire : *J'ai vécu , & j'ai profité de tous les momens de ma vie. J'ai compris que l'heure perdue ne se retrouve plus , j'ai banni loin de moi les soins & les inquietudes , je ne*

(1) Scribis, inquam, quo modo legenda, & de qua re præclara, & adeo tibi nota, ut desiderare legentes possint? Quo stilo, qua sermonis elegantia, ut legere sustineant? Sit ut legant. Nonne ævo præterlabente, in singulos dies fiet auctio, ut prius scripta contemnantur, nedum negligantur? At durabunt aliquot annis. Quot? Centum? Mille? Decies mille? Ostende exemplum, vel unum inter tot millia. Atque omnino cum desitura sint, etiam si per reditum Mundus renovaretur, non minus quam si ut initium habuit, & finem accepturus est, nihil interest an post decimam diem, an decem millia miriadum annorum. Nihil utrunque, & ex æquo, ad æternitatis spatium. Cardanus de Vita propria, Cap. LX. pag. 39.

36 LETTRES CABALISTIQUES ,  
*me suis point laissé séduire à un vain  
phantôme qui m'eût ravi mon repos (1).*

La comparaison de la vie d'un Petit-maître, uniquement occupé du présent, & de celle d'un Philosophe , dévoré par l'envie de s'immortaliser , est un excellent antidote pour guérir de la maladie de faire parler de son savoir & de son mérite après sa mort. Le Petit-maître , content de lui-même , ne songe qu'à jouir des biens que son état lui fournit : toujours gai , toujours enjoué , toujours folâtre , toujours satisfait de son mérite , il ne pense jamais au lendemain. Le moment présent est le seul qui l'occupe , & ce moment n'est jamais ennuyeux , ni pénible. Il a , au milieu des plaisirs , cette constance qu'Horace regarde chez les Philosophes qui sont persécutés par le sort , comme le comble de la sagesse. Quand il est occupé à baiser la main d'une jo-

( 1 ) Ille potens firi

Lætusque deget , cui licet in diem ,

Dixisse , vixi : cras vel atra

Nube polum , Pater occupato ,

Vel sole puro : non tantum irritum

Quodcunque retro est efficiet : neque

Diffinget , infectumque reddet ,

Quod fugiens semel hora vexit.

Horat. Odar. Lib. III. Od. XXIX.

lie femme , qu'il chante , le verre à la main , une chanson nouvelle , ou qu'il débite quelque conte badin , l'Univers entier crouleroit qu'il n'y prendroit aucune part (1). On auroit beau lui prédire les plus grands malheurs , il écouteroit ces prédictions en sifflant , & se moquerait du Prophete.

Un Philosophe au contraire , toujours sombre , rêveur , distrait , mélancholique , ignore souvent quel est l'état actuel où il se trouve. Sans cesse occupé de ce que pensera la postérité de ses Ouvrages & de ses découvertes , au milieu de sa famille à peine se souvient-il qu'il a une épouse & des enfans. On peut lui appliquer justement ce que le Pere Mallebranche dit des bêtes : *Il mange sans plaisir , il grossit sans le savoir , il boit sans s'en appercevoir*. A cela j'ajouterai qu'il fait tout *machinalement*. Son ame ne prend aucun intérêt aux affaires de son corps , elle est uniquement occupée de l'idée de plaire à la postérité & de s'acquiescer un grand nom. Qu'arrive-t'il ? Le Philosophe meurt. A-t'il vécu ? Non. Il a pensé pendant cinquante ans aux

(1) Et si fractus illabatur Orbis ,  
Impavidum ferient Ruinæ.

Horat.

**58 LETTRES CABALISTIQUES,**  
plaisirs qu'il goûteroit lorsqu'il rentre-  
roit dans le néant.

A la comparaison de la vie d'un Petit-maître & d'un Savant joignons celle d'un Moine & d'un Officier. Ce premier, heureux Cordelier, vit tranquille dans son Couvent : peu occupé d'une vaine gloire, il prêche le Carême dans quelque Village, & fait chez le Curé bonne chere. Il confesse nombre de jolies servantes, & en corrompt par-ci par-là quelques-unes. La Pâque arrivée, il retourne dans son Monastere, muni de trente ou quarante écus que lui ont valu ses sermons ; il emploie cette somme en bon vin, & boit comme un Templier jusqu'au retour de l'autre Carême. Sa vie s'écoule gracieusement, Bacchus & l'Amour en font tour à tour la félicité. Qu'on s'égorge, qu'on se massacre, qu'on prenne des villes, qu'on les détruise, qu'on accable les peuples d'impôts, le fortuné Cordelier n'en vuide pas une bouteille de moins.

L'Officier, avide de gloire, couche la moitié de sa vie sous une tente, qui ne peut le défendre des injures de l'air. Il ruine sa santé, mange le bien de son patrimoine, est tourmenté presque autant par des Créanciers incommodes que par son ambition, manque sou-

## LETTRE LIV. 19

vent des choses les plus nécessaires à la vie , & après avoir bien souffert , sort de ce Monde à la faveur d'un coup de canon qui termine ses inquiétudes. Est-ce vivre que d'avoir essuyé un pareil sort ? C'est avoir été en Purgatoire , avant d'aller peut-être aux Enfers.

Je te salue , sage & savant Abukibak.

---

## LETTRE LIV.

*Le Silphe Oromasis , au sage Cabaliste  
Abukibak.*

EN volant , il y a quelques jours , à Paris auprès du College de Louis le Grand , j'apperçus deux Jésuites qui rioient beaucoup. Curieux de savoir la cause de leur gaieté , j'entrai par la fenêtre dans la chambre où ils étoient , & je fus le témoin d'une conversation assez singuliere , dont le recit t'amusera. Le voici dans les termes originaux , dont ces Jésuites se servoient.

*Dialogue entre deux AUTEURS*  
J E S U I T E S.

P R E M I E R J E S U I T E.

Votre idée est charmante , mon Réverend Pere, elle me plaît infiniment. On ne sauroit inventer un expédient plus propre à augmenter le nombre des partisans de la Société , que d'exécuter le projet des *Lettres édifiantes & curieuses*. Cet Ouvrage sera très-recherché , & le goût dans lequel vous l'écrivez , ne manquera pas de plaire. J'ai d'abord cru que vous plaisantiez , lorsque vous disiez que vous aviez dessein d'imiter les *Contes des Fées* ; je sens à présent que vous avez raison. La plupart des dévots ressemblent aux enfans : il faut les amuser par des contes. Il y aura tel Béat moliniste , qui sera aussi charmé de toutes les fables que vous écrirez sur le *Kilo* , des histoires romanesques que vous assurerez être arrivées dans les provinces de *Chan-tong* & de *Chenfi*, qu'un jeune enfant est enchanté des raisonnemens du petit Roi *Fanfant* , des miracles de la Fée *Toute-bonne* , & des prodigieuses actions du Géant *Makamakin*.

SECOND

SECOND JESUITE.

L'intérêt de la Société se trouve joint avec le mien. En édifiant ses dévots partisans, & les attachant à elle par de nouveaux préjugés, je trouve le moyen de profiter beaucoup. Mon Livre me rapportera une somme d'argent considérable, que j'employerai à payer ma pension à la Communauté; car je suis bien ennuyé d'être obligé depuis dix ans de faire le métier de Préfet ou de Régent de Collège. On se rebute à la fin de l'état de pédant, de quelque nom pompeux qu'on décore cette profession.

Pour être plus assuré d'attirer l'attention du Public, je suis résolu de publier mon Ouvrage comme un Recueil de *Lettres* écrites par divers Missionnaires. Cette fourbe me sera utile, elle réveillera la curiosité des Lecteurs. Vous savez qu'il n'y a rien de si usité & de si ordinaire parmi nous que ces fausses suppositions. La plupart des relations que nous publions du Japon, de la Chine & des Indes, sous le nom de quelques-uns de nos Missionnaires, ont été faites au Collège de Louis le Grand. Il en est des histoires pieuses de la Société, ainsi que des Romans; les



## 62 LETTRES CABALISTIQUES,

Auteurs de ces differens Ouvrages travaillent également d'imagination. Je veux faire dans mes *Lettres édifiantes & curieuses* un portrait de l'Empereur de la Chine au-dessus de ceux que la Calprenede a fait de tous ses Héros. Orondate, Lisimacus, Oronte & Perdiccas, ne seront que de petits garçons, eu égard à mon Héros.

J'ai forgé l'histoire la plus surprenante, que je dis être arrivée à un certain *Cing-tai*, marchand de la province de *Chensi*, & à un laboureur nommé *Chy-yeou* : je l'ai entremêlée des événemens les plus intéressans. Voici le fait à peu près, tel que je l'ai imaginé. Un marchand perd une bourse, en traversant un champ : un laboureur la trouve & ne veut point la garder, parce qu'elle ne lui appartient pas. Voilà d'abord, comme vous voyez, un caractère très-beau, dans lequel la vertu l'emporte sur l'avidité des richesses. C'est-là de quoi confondre les ennemis de la Société, qui osent soutenir qu'elle n'ordonne gueres que les restitutions qui se font en sa faveur ; ils verront qu'elle loue & applaudi, toujours aux bonnes actions. Le marchand, fort fâché d'avoir perdu sa bourse, fait afficher aux coins des rues, qu'il donne à celui qui la lui remettra, la moitié de l'or qui s'y

trouve. Le laboureur , instruit du maître de l'argent qu'il a trouvé , le lui rapporte. L'entrevue de ces deux hommes est un morceau achevé ; toute la grandeur Romaine s'éclipse auprès des sentimens du laboureur & du marchand. Ce dernier veut tenir sa promesse , & partager la somme qui se trouve dans la bourse ; l'autre refuse de la recevoir. Il se fait alors un combat de générosité entre ces deux personnes , dans lequel j'ai trouvé le secret de placer les plus belles choses. Figurez-vous pour un instant les pensées brillantes qu'à dû me fournir une situation aussi intéressante. Je ne crois pas que dans nos tragédies modernes il y en ait aucune qui en approche. Vous serez sans doute curieux de savoir la conclusion d'une histoire aussi touchante. Je la termine à peu près de la même manière & dans le même goût que certains Poètes dénouent leurs pieces de théâtre. Ils ont recours à quelque Dieu , ou à quelque machine ; & moi , je me suis servi du Viceroi de la province , qui , apprenant la généreuse dispute de ces deux Chinois , paroît tout-à-coup chez eux , où il est aussi peu attendu , que l'Exèmt qui vient arrêter Tartuffe , l'étoit par les premiers spectateurs de cette piece. Le Viceroi , ar-

64 LETTRES CABALISTIQUES,  
rivé, dit de fort belles choses : il loue  
la candeur & la probité du marchand &  
du laboureur. Comme il ne seroit pas  
juste que le premier perdit la moitié de  
son argent , & que le second ne gagnât  
rien à cette affaire, le Viceroi ordonne  
à l'un de garder la bourse, & fait pré-  
sent à l'autre de cinquante onces d'or,  
& d'un *Agnus Dei* à la Chinoise, dans  
lequel est écrit : *Mari & Femme illus-*  
*tres par leur desintéressement.*

Vous croyez sans doute, mon Réve-  
rend Pere, que cette histoire est ter-  
minée, point du tout. Voici de nou-  
veaux incidens qu'elle produit, & qui  
sont bien plus interessans que les pre-  
miers. Le Viceroi, charmé de ce qu'il  
vient de voir, écrit une lettre à l'Em-  
pereur pour le féliciter de la vertu de  
ses sujets, qu'il attribue en bon & sage  
politique aux grandes qualité du Sou-  
verain, qui édifie ses peuples & les ex-  
cite à la vertu par son exemple. L'Em-  
pereur, charmé de ces nouvelles, veut  
en montrer la joie à tous ses Etats; &  
comme ce Prince est bon au poil & à la  
plume, & qu'il est aussi éloquent qu'un  
Régent de Rhétorique, il publie un  
édit, ou plutôt une instruction. Or,  
cette instruction est écrite dans le goût  
des mandemens des Evêques de France.

Ne trouvez-vous pas singulière l'idée

que j'ai eue de faire parler l'Empereur de Peckin , approchant dans les mêmes termes que certains Prélats de nos amis , dont nous composons les *Instructions Pastorales* ? Je me flatte que cela produira un bon effet. D'abord l'Empereur dans son édit représente d'une manière très-pathétique les grands avantages qu'on retire de la vertu. Après quoi , prenant entierement le ton Apostolique , il s'explique en ces termes : *Ce que le laboureur Chy-yeou , mes chers Freres , vient de faire dans la Ville de Mong-tsing , montre qu'en effet les mauvaises coutumes se détruisent , & qu'il y a du changement dans les mœurs. Voilà ce qu'on peut appeller avec vérité un bon pronostic avantageux pour notre Episcopat. Aussi cette belle action m'a-t-elle causé un plaisir que je ne puis exprimer. Elle fait en même tems beaucoup d'honneur à notre Curé Tien Ueniking , il en a le mérite. On voit que ce n'est pas sans bruit que depuis plusieurs années il applique dans la Province de Hanan , à s'instruire , à exhorter , à louer , à récompenser (1).* Je n'ai changé , mon Réverend Pere , en vous récitant ce morceau de l'inf-

(1) Lettres édifiantes & Curieuses , écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus , Recueil XXII.

66 LETTRES CABALISTIQUES,  
truction de l'Empereur, que les mots  
de *Gouvernement* & de *Viceroy*, en ceux  
d'*Episcopat* & de *Curé*, pour faire mieux  
sentir la conformité du style Chinois  
avec l'Apostolique. Tous les autres ter-  
mes sont dans mon manuscrit, & seront  
imprimés.

Après cet exorde, ce Prince se li-  
vre aux réflexions, ainsi que les Evê-  
ques dans leurs Mandemens. Il fait beau-  
coup de raisonnemens sur l'état, la si-  
tuation & le caractère des hommes.  
De même que les Prélats mettent sur  
le compte des Curés & des Vicaires  
toutes les fautes que font leurs Diocé-  
sains, le Roi Chinois taxe tous les  
Gouverneurs négligens d'être la cause  
du peu de candeur & de bonne foi qu'il  
y a dans leurs Provinces. Enfin, il finit  
son exhortation, en ordonnant que son  
édit soit affiché aux portes & aux car-  
refours, afin que le Peuple & les No-  
bles en aient une parfaite connoissance.  
Cet ordre d'afficher l'instruction Impé-  
riale est encore une imitation des man-  
demens Episcopaux, qu'on attache sur  
toutes les portes des Eglises.

Au reste, malgré le soin que j'ai pris  
d'enrichir mon Livre, & de l'orner de  
tout ce que j'ai cru le plus capable de  
le faire valoir, il faut que je vous avoue  
que je crains que quelque Critique in-

quiet ne s'avise de le décrier , & que mon Libraire n'ose pas en faire une seconde édition. Cela me porteroit un préjudice considérable ; car je dois recevoir six cens livres , lorsqu'on remettra une seconde fois mon Ouvrage sous presse.

# I. J E S U I T E.

Rassurez-vous , mon Réverend Père , vous n'avez rien à craindre pour la réussite de votre Livre. N'êtes-vous pas assuré que nos Journalistes de *Trevoux* en feront un pompeux éloge ? De quoi vous embarrassez-vous après cela ? L'approbation , ou la critique de quelques autres Ecrivains vous doit paroître indifférente. Vous savez combien les *Mémoires de Trevoux* ont d'autorité sur l'esprit des partisans de la Société , reposez-vous sur eux du soin de faire valoir votre Ouvrage. Leurs Auteurs n'oublieront pas pour vous seul quel est le but de leur institution : vous êtes Jésuite , ç'en est assez pour eux ; quand même ils n'auroient pas lu votre Ouvrage , ils ne laisseroient pas que de le louer. Ne blâment-ils pas des Livres , faits par des Jansénistes & des Protestans , quoiqu'ils ne les aient jamais vûs ? Pourquoi seroient-ils plus scrupuleux & moins partiaux dans leurs

68 LETTRES CABALISTIQUES,  
louranges, que dans leurs critiques? ils  
visent toujours au même but, songeant  
sans cesse à relever la gloire de la So-  
ciété, & à flétrir celle des personnes  
qui lui sont opposées, *per fas & nefas*.  
Quelques fourberies, qu'il faille mettre  
en usage, ils ne reculent jamais; ils  
sont payés & nourris pour mentir lorf-  
qu'il le faut, comme les grenadiers le  
sont pour se faire casser la tête dans cer-  
taines occasions.

## II. JESUITE.

Je compte moins que vous sur le se-  
cours des Journalistes de Trevoux. Je  
ne fais, mon Réverend Pere, si vous  
faites attention que leurs Mémoires sont  
furieusement décriés dans le Public. Il  
semble que les autres Journalistes aient  
pris à tâche de les faire tomber & de les  
décréditer entièrement. On voit tous les  
jours paroître quelques pieces, où nos  
Jésuites sont convaincus, non-seule-  
ment d'ignorance, mais encore de mau-  
vaise foi & de friponnerie. Vous avez  
lû sans doute les deux pieces foudroyan-  
tes (1) que M. de Beausobre a fait in-

(1) C'est le dernier Ouvrage de ce grand hom-  
me; & quoiqu'il eût soixante-&-dix-huit ans lorf-  
qu'il le composa, il y a autant de feu, de vivaci-

ferer consécutivement dans deux Volumes de la *Bibliothèque Germanique*. Elles sont capables d'achever d'ouvrir les yeux à tous ceux qui seroient encore aveuglés sur le compte des Journalistes de Trévoux ; on ne sauroit les convaincre d'une manière plus évidente , d'imposture & de mauvaise foi. Le Continuateur de Moreri vient encore tout nouvellement , au sujet de l'anecdote du Jésuite Germain , de montrer dans une Lettre qu'on a insérée dans la *Bibliothèque Française* , qu'à la fourbe & au mensonge les Auteurs des *Mémoires de Trévoux* joignent le défaut de dire aux gens qu'ils n'aiment point , les injures les plus grossières. Les termes de *Fausfaire* , d'*Hérétique* , d'*Athée* , de *Scélérat* ne leur content rien ; ils les prodiguent libéralement : ce style leur fait autant de tort que leurs mensonges. Je crains bien qu'à la fin leurs Ouvrages ne soient absolument méprisés même des plus grands partisans de la Société ; il y a trop de personnes qui les décrient , & qui en dévoilent les défauts.

I. JESUITE.

N'appréhendez pas , mon Réverend

té & de force , que dans les excellens & judicieux Livres qu'il a publiés dans un âge beaucoup moins avancé.



## L E T T R E L V.

*Le Cabaliste Abukibak , à ben Kiber.*

**T**ES Lettres , studieux ben Kiber , me causent un plaisir infini : & quoique ton génie & tes talens me fassent regretter sans cesse que tu n'ayes pas voulu continuer à t'appliquer à l'étude des Sciences secrettes , je vois cependant avec beaucoup de satisfaction que loin d'imiter les jeunes gens , dont tout le mérite consiste à ne rien faire & à passer leur vie dans une indolence qui tient de la stupidité des bêtes , tu cultives ton esprit.

La paresse & l'ignorance sont des vices , dont tout homme qui n'est pas privé du jugement , doit rougir de s'applaudir. On voit pourtant plusieurs personnes , qui font consister leur bonheur & une partie de leur grandeur à vivre , sans songer à rien qui puisse leur faire connoître la véritable noblesse de leur état. L'homme n'est grand , estimable , respectable , que par les qualités qui l'élèvent au-dessus de toutes les autres créatures , & que par

l'usage qu'il fait du génie qu'il a reçu du Ciel. Au contraire , ces sortes de gens croient que la fainéantise , que le mépris des Sciences , que l'oïveté donnent des droits , servent de titres authentiques , & font la principale partie de la grandeur.

Un Gentilhomme campagnard , qui passe sa vie à chasser pendant toute la semaine , à s'enivrer le Dimanche avec son Juge & son Baillif , penseroit déroger à l'ancienneté de sa race , s'il s'occupoit quelquefois dans sa Gentilhommière à lire des Livres utiles & instructifs. A peine fait-il lire dans ses heures.

Un Noble ne doit point s'occuper à des choses , qui sont uniquement faites pour des Savans & des Docteurs. Il est permis à ces derniers de savoir qu'ils ont une ame , capable de faire des fonctions plus nobles & plus relevées que celles des animaux. Cela ne tire point à conséquence , parce qu'ils font un métier qui n'a rien de brillant ; mais un Gentilhomme , un homme qui dit *mon château , mes paysans , mes vassaux* , ne doit pas agir plus spirituellement qu'un chien. Il peut courir toute la journée après un lievre , revenir le soir au château , s'étendre dans un fauteuil devant le feu , boire , manger , dormir , faire enfin tout ce

74 LETTRES CABALISTIQUES ,  
que fait le lévrier, mais rien de plus ; ou  
il déroge , & se ravale jusqu'à imiter les  
manieres & la conduite d'un roturier.

Le Gentilhomme de campagne n'est  
pas le seul , mon cher ben Kiber ,  
qui fasse parade de son ignorance &  
de son oisiveté. Le Noble qui vit  
à la ville , n'est gueres plus raisonna-  
ble. S'il ne méprise pas absolument  
les Sciences , il les regarde comme  
des connoissances frivoles & inutiles.  
» Irai-je , dit-il , me casser la tête pour  
» apprendre des fadaïses dont je n'ai  
» que faire ? A quoi sert la Philoso-  
» phie ? A rien , ou à rendre les gens  
» fous. Lorsqu'on est savant , est-  
» on plus riche , a-t-on une meilleure  
» santé , se divertit-on mieux ? Point  
» du tout. Les Docteurs & les Philo-  
» sophes sont ordinairement gueux  
» comme des Peintres ; ils sont sujets  
» à des maladies que leur cause le trop  
» d'application ; ils demeurent tout le  
» jour renfermés dans leurs cabinets ,  
» entourés de vieux bouquins ; ils pas-  
» sent leur vie à les feuilleter , & après  
» avoir bien travaillé , ils meurent  
» aussi pauvres qu'ils ont vécu. Ne  
» voilà-t'il pas un état bien heureux ,  
» & bien digne d'envie ! Il faut être  
» insensé pour en être tenté. Que les  
» Savans mangent du laurier tant qu'ils

» voudront , pour moi , j'aime une  
 » nourriture plus solide : je veux de  
 » l'excellente viande , de bonne per-  
 » drix , de bons chapons , de bon vin  
 » de Bourgogne. Je passe ma vie à  
 » table , je n'en fors que pour goûter  
 » de nouveaux plaisirs. Je cours le  
 » Bal , je vais à l'Opera , à la Comé-  
 » die , je chante , je danse , je fais  
 » enfin tout ce que je crois pouvoir  
 » servir à m'empêcher de m'ennuyer  
 » un seul moment , & j'évite sur-tout  
 » de faire des réflexions , parce qu'el-  
 » les pourroient me causer par hazard  
 » quelque moment de mélancholie. «

Voilà , mon cher ben Kiber , le lan-  
 gage ordinaire de la plupart des Nobles.  
 Que je les plains de penser d'une ma-  
 niere aussi basse & aussi crapuleuse !  
 Je les regarde comme des fanatiques ,  
 qui dans leurs accès de folie ne recon-  
 noissent d'autre bien , que celui que  
 leur peut donner leur palais , & qui se  
 figurent qu'ils sont privés de quatre  
 sens , & qu'il ne leur reste que celui  
 du goût. Est-il de plaisirs plus grands ,  
 plus sensibles , plus sensuels , plus vifs ,  
 plus touchans que ceux que l'esprit  
 goûte , & qui sont réservés à lui seul ?

Si ceux qui regardent les gens de Let-  
 tres comme des infortunés , privés de  
 toutes les douceurs de la vie , pou-

voient jamais sentir cette douce satisfaction, cette secrète joye que les Sciences leur procurent , ils conviendroient que par leur prévention ils ressembtent à des aveugles , qui aimant le vin , prétendroient que l'ivrognerie est le comble du bonheur , & qu'il faut être fou pour faire cas de la vue , puisque pour porter un verre jusqu'au gosier , il n'est pas besoin d'y voir.

Les Sciences , mon cher ben Kiber , sont les soleils de l'ame : lame ne peut être éclairée que par elles , & tout homme , dont l'esprit est entouré de ténèbres , est cent fois plus aveugle , selon moi , qu'un homme privé dès la naissance de l'usage de la vûe. Homere sans yeux voyoit tout , l'Univers entier se développoit devant lui , son génie perçoit jusques dans le sein des Enfers.

Si le Noble est dans une erreur dangereuse , en chérissant sa maniere de vivre , & en pensant aussi basement , l'Officier , & en général tous ceux auxquels l'on donne le nom de Militaire , sont dans le même cas. La vie d'un homme de guerre , pendant la paix , est le véritable portrait de l'indolence & de l'oïveté. Boire , manger , dormir , faire l'amour à quelque jolie femme , sans que cette passion soit à charge

charge par trop de constance ou de vivacité , voilà les principales occupations d'un Officier. Il ne connoît de bonheur que celui d'employer tous ses momens à se procurer des biens qui lui sont communs avec les créatures de toutes les especes differentes ; il semble qu'il craigne que la raison ne lui fasse connoître l'avilissement où il se réduit. Il se figure qu'un homme qui réfléchit, qui songe que chez lui tout n'est pas corps , est un phrénétique qui se prive de tous les plaisirs réels , pour courir après une chimere trompeuse. Il regarde un Savant comme une espece de fou , qui fait consister le bonheur dans l'arrangement de certains mots barbares , & dans la satisfaction de feuilleter des morceaux de papier attachés les uns aux autres. » Quel est, » dit-il , le contentement qu'on peut » goûter , enfermé & reclus dans un » cabinet , comme un ours dans sa » taniere ? La vûe y est-elle aussi » amusée par la reliure des Livres rangés dans une Bibliothèque , que par » un cercle de jeunes femmes ? Le » goût est-il chatouillé par la lecture » comme par le vin de Champagne ? » Le papier flatte-t'il aussi délicatement le tact , que la peau d'une jolie personne ? L'ouïe ressent-elle

## 78 LETTRES CABALISTIQUES ,

» autant de plaisir par le son de quel-  
» que compas , heurté contre un équer-  
» re ou contre un quart de cercle , que  
» par la symphonie de l'Orchestre de  
» l'Opera ? L'encre d'un écritoire , &  
» le sable d'un poudrier donnent-ils à  
» l'odorat une odeur aussi suave que  
» l'ambre , l'iris & la poudre de Chy-  
» prè ? Quels tristes plaisirs que ceux  
» des Savans ! ils n'ont aucune réalité.  
» Peut-on sacrifier à la fantaisie de sa-  
» voir quelque chose de très-inutile à  
» la vie , tous les bonheurs de cette  
» même vie ?

C'est ainsi que raisonne l'Officier ,  
prévenu à l'excès en faveur de son igno-  
rance & de sa tranquille oisiveté. L'Ec-  
clésiastique n'est gueres plus raisonna-  
ble. Un Prélat qui jouit de cinquante  
mille livres de rente , regarde avec pi-  
tié un Savant , qui la plupart du tems,  
après avoir étudié toute la journée ,  
est encore à jeun à huit heures du  
soir , & ne s'apperçoit pas que le corps  
ne peut vivre de la même nourriture  
que l'esprit. Il faut que la Nature fasse  
sentir fortement ses besoins , pour qu'il  
songe à y subvenir. Chez lui , tous ses  
soins sont employés au service de l'ame ;  
le Prélat au contraire , n'est occupé  
que de celui du corps.

Trois ou quatre valets-de-chambre

habillent *sa Grandeur*. Dès qu'elle est éveillée , elle sort d'un lit où la plume & le duvet forment un sépulcre , où tous les jours elle cesse de vivre douze ou treize heures. Du lit , le Prélat se jette dans un grand fauteuil , dans lequel il a la patience d'attendre tranquillement l'heure du dîné. Il reste à table trois ou quatre heures , & remplit son estomac de trente differens ragoûts , qui ont occupé toute la matinée cinq ou six cuisiniers. La digestion fatigue *Monseigneur* , il est incapable de pouvoir agir l'après-dîné , il se replace encore dans son fauteuil. Il y dort quelques quarts d'heure , ou il s'y amuse à écouter les contes que lui font deux ou trois Ecclésiastiques , beaucoup plus payés pour le divertir & pour l'égayer , que pour le servir à l'Autel , où il ne paroît qu'une fois l'année. La digestion à demi-faite , il est porté dans un carrosse par quatre grands laquais , qui le placent dans son équipage avec autant de peine , que deux charretiers mettroient sur leur voiture une statue de marbre. Le Prélat est ensuite promené jusqu'à l'heure du souper : l'air lui aiguise l'appétit , & le mouvement du carrosse dissipe la pesanteur qu'il sentoit dans son estomac. En arrivant dans son Palais Episcopal , il trouve encore une



## 80 LETTRES CABALISTIQUES ;

table servie superbement , & il y reste jusqu'à l'heure où le sommeil le conduit dans son lit. Il a été pendant douze heures dans une léthargie , il va mourir entierement pendant douze autres : ainsi , sa vie est un composé d'une mort entiere , & d'une demi-mort. Lorsqu'un homme d'un pareil caractere sort de ce Monde , est-on en droit de dire qu'il a vécu ?

Le Magistrat , obligé par ses emplois & son état à cultiver les Sciences , devroit reconnoître leur utilité : mais la plupart du tems il imite l'Ecclésiastique. Content des droits & des revenus de sa charge , il se dispense des soins qu'elle exige. L'ignorance est devenue une maladie épidémique ; dans quelque situation , dans quelque rang que soient les hommes , quelles que soient les obligations de leur profession , il semble qu'ils se fassent une gloire de mépriser l'étude , de la fuir , & de la regarder comme une source intarissable d'ennuis & de pédanterie.

Un jeune Conseiller au Parlement , par une honte aussi mauvaise que ridicule , craint qu'on ne le soupçonne de s'occuper à lire dans son cabinet. Il a soin d'apprendre à tous ceux qu'il fréquente , *qu'il passe sa journée à table , à la Comédie , ou à l'Opera ; & que s'il va*

*quelquesfois le matin au Palais, c'est seulement lorsqu'il s'agit de faire plaisir à ses amis. Il est extraordinaire qu'un homme ne se souvienne qu'il est Juge que quand il faut commettre quelque injustice, & qu'il n'ose remplir les fonctions de sa charge, que dans les momens où il devroit rougir de l'exercer.*

Ce même Magistrat, dans une assemblée affectera non-seulement de ne rien comprendre aux termes d'Astronomie, de Géométrie, de Physique, &c. mais même à ceux du Barreau. *J'ignore entierement, dira-t'il, les expressions de la chicane, & graces à Dieu, je n'ai assisté dans ma vie qu'à deux Audiences.*

Il n'est pas impossible que cet homme, qui rougit de connoître son métier, veuille paroître un moment après instruit de celui d'un Officier. Il se mêlera de parler de batailles & de sièges, sur-tout s'il est avec des femmes; il croira par-là se donner un grand relief. Il ne lui manque, pour être une copie parfaite d'un Petit-maître, qu'un plumet & un habit rouge. Il est fâcheux pour lui en vérité de ne pouvoir être fat que dans les manieres, & d'être obligé de garder dans l'habillement une espee de bienséance.

Avouons, mon cher ben Kiber, que la plus grande partie des hommes ne

82 LETTRES CABALISTIQUES,  
méritent gueres qu'on les regarde  
comme tels. Il est des momens , où  
je serois tenté de croire qu'il y a moins  
d'hommes sur la terre véritablement  
hommes , qu'en France de Théolo-  
giens humbles , de Médecins bon Chré-  
tiens.

Je te salue , mon cher ben Kiber.

---

## LETTRE LVI.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux  
Ben Kiber.*

**L**E plaisir que je goûte , mon cher  
ben Kiber , par la lecture de tes  
Lettres , augmente chaque jour mon  
amitié pour toi. Je vois avec une satis-  
faction infinie les progrès que tu fais  
dans les Sciences. Tes réflexions sont  
justes , tes critiques sentées & tes plai-  
fanteries vives & piquantes. Je souhai-  
teroie cependant que pour perfection-  
ner tes connoissances , & pour en ac-  
querir de nouvelles , tu voyageasses  
pendant quelques années. Il n'est point  
de meilleure , ni de plus utile école pour  
former les mœurs , pour détruire les  
préjugés , & pour apprendre à connoi-

## LETTRE LVI. 85

tre les hommes, que celle des voyages. L'on voit incessamment des gens qui pensent, qui agissent d'une manière différente. En comparant toutes les diverses coutumes des peuples qu'on parcourt, on s'accoutume à n'être point surpris des choses qui paroissent les plus étonnantes & les plus extraordinaires : on se forme, si j'ose me servir de ce terme, un caractère Sceptique, qui regarde toutes les choses d'un œil Philosophique, qui ne décide de rien avec une hauteur pedantesque, mais qui suspend ses décisions, jusques à ce que l'évidence le force à se déterminer.

Il n'est rien de si décisif qu'un homme qui n'est jamais sorti de sa patrie : parleron d'un peuple qu'il ne connoît pas, dès qu'on n'y vit point comme dans sa ville, ou dans son village, il n'hésite pas à le traiter de ridicule. S'il avoit été seulement à trente lieues de chez lui, il auroit commencé à connoître que les personnes qui ne pensent pas comme ses concitoyens, ont approchant d'eux la même opinion qu'ils ont des autres.

Il ne faut pas aller à la Chine, chercher ben Kiber, pour trouver des Nations, dont les coutumes & les manières soient entièrement contraires aux nôtres. Un homme, qui part le matin des

**84 LETTRES CABALISTIQUES,**  
frontieres de la France pour passer en  
Espagne , arrive le soir dans un pays où  
tout est directement opposé à celui qu'il  
vient de quitter. Par quelle raison est-  
il plus en droit de condamner ce qu'il  
trouve d'extraordinaire , qu'un Espa-  
gnol qui passe en France , de blâmer  
tout ce qui lui paroît nouveau ? Le pri-  
vilège de critiquer doit être égal entre  
eux , si tant est qu'il soit permis de con-  
damner une chose , parce qu'elle ne nous  
plaît pas.

Lorsqu'on a parcouru divers pays , on  
connoît que la plûpart des usages prati-  
qués par différentes Nations , n'ont rien  
de solide & de réel en eux-mêmes que  
le crédit que leur donne la mode. Les  
coutumes des Espagnols paroissent bi-  
zarres aux François , celles des Fran-  
çois semblent ridicules aux Espagnols ;  
il n'est pas cependant impossible qu'un  
troisieme peuple adopte une partie con-  
siderable , tant de celles des uns , que  
de celles des autres , quoiqu'il soit bien  
difficile de pouvoir en trouver d'aussi  
opposées. Voyons d'abord la différence  
des manieres Espagnoles & Françaises ,  
après quoi nous examinerons , si nous ne  
rencontrerons pas chez les Italiens & les  
Anglois la réunion d'une partie de ces  
usages si différens.

Un excellent Auteur François a fait un

## L E T T R E L V I. 8,

un ingénieux parellele des deux Nations. » Le François , dit-il , mange beaucoup & vitement : l'Espagnol , fort peu & lentement. Le François se fait servir le bouilli le premier : l'Espagnol , le roti. Le François met l'eau sur le vin ; l'Espagnol le vin sur l'eau. Le François parle volontiers à table : l'Espagnol n'y dit mot. Le François se promene après le repas : l'Espagnol s'assit au moins s'il ne dort. Le François soit à pied , soit à cheval , va vite dans les rues : l'Espagnol va toujours fort posément. Les laquais François suivent leurs maîtres : ceux des Espagnols vont devant. Le François , pour faire signe à quelqu'un de venir à lui , hausse la main , & la ramene vers le visage : l'Espagnol , pour le même sujet , baisse la sienne , & la rabat vers les pieds. Le François donne un baiser aux Dames en les saluant : l'Espagnol ne peut souffrir cette privauté. Le François n'estime les faveurs de sa maîtresse , qu'autant qu'elles sont connues pour le moins de ses amis : l'Espagnol ne trouve rien de plus doux en amour que le secret. Le François ne raisonne que sur le présent : l'Espagnol , que sur le passé. Le François demande l'aumône avec mille soumission de ges-

## 84 LETTRES CABALISTIQUES,

» tes & de paroles : l'Espagnol , avec  
 » gravité , & sans bassesse pour le moins ,  
 » s'il ne passe jusqu'à l'arrogance. Le  
 » François , réduit en nécessité , vend  
 » tous hormis la chemise : c'est la pre-  
 » miere chose dont l'Espagnol se dé-  
 » fait , gardant la fraize , l'épée & le  
 » manteau jusqu'à l'extrémité. Le Fran-  
 » çois porte ses habits d'une façon : l'Es-  
 » pagnol , d'une autre , qui n'a rien de  
 » semblable , à les considerer de pied en  
 » cap. Le François met le pourpoint  
 » bas pour se battre en duel : l'Espagnol  
 » prend alors une jaque-de-maille , s'il  
 » le peut. Le François croit qu'il n'y a  
 » que des écrouelles en Espagne , & fait  
 » peur à ses enfans d'un Espagnol com-  
 » me d'un Démon infernal : l'Espagnol  
 » tient tous les François aussi gueux ,  
 » que ses *Aguadores* de Madrid les trou-  
 » ve *gavaches* , & croit qu'ils ne sont  
 » nés que pour faire rire le monde ( 1 ). «

Voilà , mon cher ben Kiber , des cou-  
 tumes bien opposées , des usages bien  
 différens , & des façons de penser bien  
 contraires. L'Espagnol prétend que le  
 François agit ridiculement ; ce dernier  
 soutient que c'est le premier. Qui sera  
 leur juge ? Si nous prenons , pour ter-

( 1 ) La Mothe-le-Vayer , de la Contrariété des  
 Humeurs . Tom. I. pag. 168. de ses Oeuvres.

miner leur différend , un Anglois , ou un Italien , je suis certain qu'ils ne seront contens ni l'un ni l'autre de leur décision. L'Anglois approuvera quelques choses chez les François , en condamnera plusieurs , & tiendra la même conduite à l'égard de l'Espagnol. Il mangera lentement ainsi que lui ; mais beaucoup comme le François. Il demandera l'aumône avec autant de fierté que l'Espagnol ; mais il mettra le pourpoint bas , de même que le François , s'il se bat en duel. Il méprisera également l'Espagnol & le François , & la seule chose en quoi il sera totalement de leur sentiment , c'est dans les préventions où ils sont mutuellement sur leur peu de mérite.

Si pour sortir du nouvel embarras que causent les préjugés de l'Anglois , on a recours à l'Italien , on est encore plus embarrassé. Ce quatrième adopte quelques usages reçus chez les trois autres , & en condamne plusieurs. Il se déclare en faveur de la superstition de l'Espagnol & de l'esclavage dans lequel il fait gémir les femmes : il approuve sur-tout la sage précaution de se munir d'une jaque-de-maille , lorsqu'il s'agit d'attaquer un ennemi ou un rival ; mais il se moque de sa gravité. Il est à table aussi enjoué qu'un François , il est encore plus souple & plus insinuant que ce dernier. Quand il



## 86 LETTRES CABALISTIQUES ,

veut obtenir quelque chose , les termes de *Monfignor* & d'*Excellenza* ne lui content rien ; il les prodigue , ainsi que les révérences, les courbettes & les complimens. Il approuve la vie laborieuse des François , il cultive les Arts , il s'applique au commerce , il regarde la paresse comme un crime , & l'indigence comme le comble de la félicité , & comme l'état du monde le plus vil & le plus méprisable.

Comment, mon cher ben Kiber, pouvoir décider de la bonté & de l'utilité d'une coutume , dès qu'on n'en juge que par les préjugés qu'on a reçus dans l'enfance , & par les sentimens de ses compatriotes ? Voilà quatre nations différentes qui approuvent & désapprouvent certains usages. Elles croient toutes que leur façon de penser est la seule sensée & raisonnable : il faut donc, si je veux me déterminer en faveur des opinions & des usages de quelqu'une , que j'aie recours à un autre expédient qu'à celui de m'en rapporter à la décision de quelqu'autre peuple ; car je demeurerai toujours dans le même doute. Il ne me reste que l'unique ressource de me servir de ma raison ; mais cette raison ne me trompera-t-elle point , si je ne la mets pas état de pouvoir agir librement ; si je ne

romps point l'esclavage dans lequel elle gémit ? Et comment romprai-je cet esclavage ? En m'élevant au-dessus des préjugés vulgaires, en me défiant de toutes les pratiques que mes concitoyens regardent comme sacrés, en regardant d'un même oeil toutes les nations différentes, en l'adoptant le bon que je trouve dans elles, & en rejetant ce que j'y découvre de mauvais. Suis-je Espagnol, en arrivant en France, j'admire l'industrie de ses habitans, leur politesse, leur affabilité. Je condamne sans restriction l'orgueilleuse indolence & la vanité ridicule de mes compatriotes : mais j'approuve encore plus que je ne faisois leur retenue, leur discrétion & leur constance. La pétulance des François, leur legereté, leur peu de soin à garder un secret me fait connoître les bonnes qualités des Espagnols. Je rends justice au mérite partout où je l'apperçois, je condamne de même le vice. Chaque nation que je fréquente, forme mes mœurs, me fait connoître de nouvelles vertus, ou du moins me les présente dans un état plus brillant que je ne les avois apperçues ; elles me montre aussi tout le ridicule de plusieurs choses, que je n'avois connues qu'à travers un voile qui en cachoit à demi le faux & l'absurde. Ainsi, plus je

voyage , plus mes connoissances se perfectionnent : le degré de ma sagesse dépend en quelque maniere de l'éloignement où je suis de ma patrie , & du tems que j'ai employé à m'en éloigner.

*En partant de chez moi , dira un voyageur sensé , j'étois comme Achille , furieux ; bouillans , rempli de vanité , croyant qu'il n'y avoit que moi & mes compatriotes qui avoient du génie & du courage. Aujourd'hui je suis comme Ulysse. J'ai parcouru divers pays , j'ai fréquenté plusieurs peuples , j'aime les Sciences , je suis persuadé qu'un homme n'est véritablement estimable , qu'autant qu'il fait se rendre utile à la Société. Je considere tous les mortels comme les enfans d'une même Divinité , qui ont reçu également les moyens de penser , de reflechir , de tirer des conséquences , & je ris de la folle prévention où j'étois que le seul vrai mérite étoit renfermé dans ma patrie. Je connois enfin qu'on s'instruit plus en étudiant les differens caracteres des hommes , qu'en lisant les Bibliothèques les plus nombreuses.*

C'est-là , mon cher ben Kiber , une vérité qu'on ne sauroit révoquer en doute. Les exemples parlans font sur notre esprit une bien plus forte impression que les traits les plus frappans que nous trouvons dans les meilleurs Livres. Les an-

ciens Philosophes ont voyagé presque toute leur vie. Platon (1) étoit déjà âgé, lorsqu'il revint des ses longs (2) voyages. Pythagore, Démocrite (3) ont été

(1) Hinc annum vicesimum ætatis agens, Socratem audivit. Illo decedente, Cratylo Heracliti discipulo & Hermogeni Parmenidis Philosophiam tuenti, operam dedit. Deinde cum esset annorum triginta, ut ait Hermodorus, Megara se ad Euclidem cum aliis aliquot Socraticis contulit. Hic Cyrenem profectus, Theodorum Mathematicum audivit, atque in Italiam ad Pythagoricos Philolaum atque Eurytum concessit. Ab his se in Ægyptum ad Prophetas Sacerdotesque recepit, &c. Diogen. Laert. de Vita Philosphi. Lib. 3. pag. 119. in Vita Platonis.

(1) Hic (Pythagoras) ut pradiimus, principio quidem Pherecidem audivit Syrum. Post ejus vero obitum profectus in Samum. Hermodamanti jam seni, Creophili nepoti, se in disciplinam dedit. Cum autem esset juvenis addiscendi studiosissimus patriam linquens, cunctis fere Barbaris Græcisque misteriis initiatus est. Denique Ægyptum petiit; quo tempore Polycrates Amasidi per epistolam illum commendavit, illorum linguam, ut Antipho tradit in eo Libro quem de his qui in virtute principes fuere, scripsit, edidicit, atque apud Chaldæos conversatus est magis. Id. Lib. 8. pag. 329. in Vita Pythag.

(1) Demetrius autem in æquivocis, & Antisthenes in successionibus tradunt illum (Démocritum) in Ægyptum contendisse ad Sacerdotes, Geometriam percepturum, & in Persidem ad Chaldæos atque ad rubrum mare. Non defuerunt qui dicerent & Gymnosophistas in India congressum esse, atque in Æthiopiam venisse; cumque tertius esset

90 LETTRES CABALISTIQUES,  
jusques dans les régions les plus éloignées , pour y perfectionner leurs connoissances. Ces Sages alloient étudier les hommes dans les hommes mêmes : ils les considéroient dans tous les états & dans toutes les situations de la vie , dans tous les pays & dans tous les differens climats , semblables à ces habiles Chymistes , qui ne jugent de la bonté de leur élixir , que lorsqu'ils ont éprouvé tous les differens cas qui augmentent , ou diminuent sa force & sa vertu.

Ce qui fait , mon cher ben Kiber , que tant de gens retirent si peu de fruit de leurs voyages , c'est qu'ils sont bien éloignés d'imiter l'exemple des anciens Philosophes. En parcourant les nations différentes , ils sont plus occupés du soin de voir des morceaux de marbre , des ruines antiques , des palais modernes , que des hommes de mérite. Insensés , qui ne comprennent pas que pour ne considerer que des pierres , il n'est pas besoin de sortir de l'endroit où l'on est. Il seroit heureux pour eux qu'ils eussent des camarades de voyage aussi

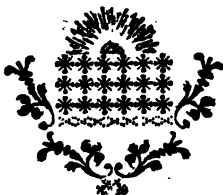
*frater, divisisse substantiam, minoremque portionem , quæ erat in pecunia , sibi elegisse , qua illis in peregrinatione opus erat, hoc illis dolo factum arbitrantibus. Id. ibid. Lib. 9. pag. 375. in Vita Democrit.*

sages que Toxaris , qui promettoit à son ami Anarchasis , nouvellement arrivé à Athenes , de lui faire voir non-seulement cette ville , mais même toute la Grece dans la personne de Solon (1). Si j'allois à Paris , mon cher ben Kiber , & que tu me fisses voir Fontenelle & Maupertuis , je n'exigerois point que tu perdisses le tems à me faire examiner des palais , des jardins & des places.

Porte-toi bien. Je te salue , mon cher ben Kiber.

( 1 ) Παντα ἰώραχαις ηδῆ , Σολωνα ἰδέν ,  
τῦτο αἰ Αἰθῆναι τῦτο ἰλλας.

Viso Solone , omnia vidisti ; hic est Athena ,  
hoc est ipsa Græcia. Lucian in Scythia seu Hofpi-  
e , pag. 504.



## L E T T R E L V I I .

*Le Gnome Salmankar , au sage Cabaliste  
Abukibak.*

**L** Es voyages que j'ai été obligé de faire m'ont empêché , sage & savant Abukibak , de t'écrire aussi souvent que je le souhaiterois. Il a fallu que j'aye quitté nos demeures souterraines , pour parcourir une partie de l'Europe. Le Gnome Abimamar , le meilleur & le plus intime de mes amis , m'avoit prié de faire à sa place la visite de toutes les mines d'Italie , d'Allemagne , d'Espagne & de Portugal , je n'ai pû lui refuser cette grace. L'amour qu'il a pour une belle le retient à Paris. Depuis plusieurs années il paroît dans cette ville sous la figure d'un riche Seigneur Allemand. La beauté qui l'a soumis sous son empire , est une Dame de la Cour , jeune , spirituelle & enjouée ; mais coquette , dissimulée & prodigue. J'ai été témoin pendant quelques jours de sa conduite ; elle m'a fait déplorer l'aveuglement de mon ami , qui idolâtre une personne

## L E T T R E L V I I. 93

qui n'aime en lui que ses richesses & ses trésors. Quelle satisfaction peut goûter un cœur délicat , lorsqu'il fait qu'il n'a point de part à celui d'une maîtresse ? Un amant , qui n'obtient des faveurs qu'en les payant très-chèrement , ne jouit point d'une belle , même en la possédant.

Les biens que l'amour prodigue , ne s'achètent que par des soupirs ; ceux qu'on paye par de l'or , sont les suites de la crapule ou de l'impudicité. Un berger dans les bras de Philis , cueillant sur sa bouche mille baisers qui ne lui content que quelques soins & quelques fleurs , est véritablement heureux. Un Financier, couché avec une belle dans un lit de velours , a le sort de Tantale : au milieu d'un torrent de plaisirs , il ne peut en goûter aucun ; incessamment une importune idée vient le troubler. Dès qu'il veut profiter de l'occasion , il sent qu'il n'en est redevable qu'à ses trésors ; il cherche l'amour , & l'amour fuit loin de lui ; il ne trouve à sa place que l'avarice , la luxure , l'intérêt & la débauche , & dans des monstres qui élèvent la condition & l'état des véritables amans à un bonheur suprême , il est à peine satisfait.

Je ne comprends pas , sage & savant. Abukibak , comment il est possible



qu'une personne qui n'est pas entièrement privée de la raison , puisse s'attacher à une coquette. Si l'on n'aime que pour être aimé , & si l'amour ne peut être payé que par l'amour , qu'elle douceur peut-on goûter dans un engagement qui n'est point réciproque ? Une belle qui n'écoute un amant que parce qu'elle met à profit sa tendresse pour grossir sa bourse & pour augmenter ses richesses , ressemble assez à un soldat stipendiaire , qui ne sert qu'autant qu'il est payé exactement. La gloire lui est inconnue ; il est valeureux , ou poltron , selon qu'on est régulier à lui payer son prêt. Il en est de même d'une coquette ; elle est tendre & passionnée autant que son amant est libéral & généreux. Cesse-t'il d'être utile , ne flatte-t'il plus sa vanité , ne contente-t'il plus son avarice , ne fournit-il plus à ses prodigalités , elle cesse d'être aimable , ou du moins ne l'est-elle plus pour lui. Elle l'accable par un morne silence ; elle l'afflige par des airs méprisans , & quelquefois même elle va jusqu'à l'outrager par des railleries sanglantes , & par des plaisanteries auxquelles on doit donner le nom d'injures. A peine se souvient-elle qu'elle a eu autrefois non-seulement des attentions marquées , mais même des

foiblesſes pour cet homme qu'elle outrage. Dès qu'il ne lui a plus été utile, elle a perdu la mémoire de tout ce qui s'est paſſé entre elle & lui,

Il n'est rien qu'une coquette oublie plus aiſément que les faveurs qu'elle a accordées autrefois à un amant dont elle veut ſe débarrasser. Un galant qu'on congédie, est ſouvent moins à plaindre qu'un autre avec lequel on garde encore quelque ménagement, mais qui commence à être à charge, & dont on voudroit être délivré; du moins ce premier ſait-il à quoi s'en tenir.

Les femmes, dont le cœur est le prix de celui qui flatte le plus leur vanité & qui leur fournit les moyens de contenter tous leurs caprices, ménagent bien ſouvent un ancien amant, non pas pour lui, mais par la crainte qu'elles ont de ne dégoûter un nouvel adorateur, qui ſeroit peut-être scandalisé qu'on traitât indignement ſon prédéceſſeur, & qui pourroit penser qu'un pareil ſort lui ſeroit réservé.

Il est aſſez plaſant que la moitié des amans que les coquettes ménagent encore lorsqu'elles ont rompu à demi avec eux, ne ſoient redevables qu'à leurs rivaux de ces attentions, & que le ſeul ſoulagement qu'ils aient dans

96. LETTRES CABALISTIQUES ,  
leur malheur , vienne du même endroit  
qui cause leur infortune.

Les bienséances qu'une femme est  
forcée d'avoir quelquefois pour un  
homme qu'elle n'aime plus , sont les  
épreuves les plus dures où l'on puisse  
mettre sa politique & sa dissimulation.  
Donner à un amant un congé absolu,  
le lui signifier dans les formes , c'est-là  
une chose très-facile à exécuter : il ne  
faut pour cela que de l'effronterie &  
de la hardiesse ; ces qualités sont tou-  
jours le partage des coquettes. Mais  
flatter un homme qu'on hait & qu'on  
voudroit perdre , essuyer ses repro-  
ches , être obligée d'écouter sans cesse  
ses plaintes , ne pouvoir lui dire qu'on  
en est ennuyé , c'est-là un effort réser-  
vé aux plus grands Machiavellistes. Des  
coquettes , après avoir exercé vingt  
ans leur métier , ont échoué très-sou-  
vent : la vivacité l'a emporté sur la dis-  
simulation ; elles ont parlé malgré elles,  
& se sont mises dans le risque de perdre  
en même - tems l'amant ancien & le  
nouveau.

J'ai appris, sage & savant Abukibak,  
dans un entretien dont j'ai été le té-  
moin , jusqu'où va l'embarras d'une  
femme qui cherche à rompre avec un  
amant , & qui croit avoir des raisons  
pour être obligée de le congédier avec

douceur & avec politesse. Comme je passois un jour dans une rue à Paris, je fus curieux de voir l'intérieur d'un hôtel qui me parut assez beau. Je me rendis invisible & j'entrai dans tous les appartemens. Je trouvai au bout d'une galerie une porte fermée : je regardai par le trou de la serrure, je vis un salon dans lequel il y avoit deux femmes. L'une étoit couchée sur un sofa, l'autre qui paroissoit être une domestique, étoit assise auprès. Comme j'avois fait du bruit en touchant la porte, elle vint l'ouvrir pour savoir si quelqu'un n'écoutoit point. Je profitai de cette occasion & j'entrai dans le salon. La femme de chambre referma de nouveau la porte. *Madame, dit-elle ensuite à sa maîtresse, il n'y a personne, & vous pouvez être assurés qu'on ne songe point à nous écouter. Monsieur Popinart ne pense pas actuellement à vous, il est occupé à régler ses comptes ; jusqu'à huit heures du soir il n'y a pas apparence que vous le voyez.*

» Ah ! ma chère Huguette, répondit  
 » la Dame, je voudrois bien que ce  
 » maudit Financier voulût m'oublier  
 » pour toujours. Si tu savois combien  
 » il m'est à charge, tu plaindrois mon  
 » sort ; cet animal m'ennuye. La moi-  
 » tié de la journée il m'accable de

## 88 LETTRES CABALISTIQUES ;

» ses fadeurs , & m'étourdit par ses  
» impertinentes protestations de ten-  
» dresse. Que n'est-il , pour mon bon-  
» heur , aussi inconstant qu'il se pique  
» d'être fidele !

*Il me paroît , repliqua la confidente ,  
que vous n'avez pas toujours pensé de  
même : j'ai vu le tems où vous craigniez  
que Monsieur Popinart ne devint vo-  
lage. Vous paroissiez inquiète lorsqu'il  
passoit une journée sans vous voir. Vos  
yeux l'assuroient très-souvent qu'il vous  
étoit cher. Vous le voyez , vous lui  
parliez avec plaisir , du moins cela  
me paroissoit-il ainsi. Par quel hazard ,  
ou par quelle raison avez - vous chan-  
gé tout - à - coup de sentimens ? Mon-  
sieur Popinart est toujours le même ;  
il est aussi empressé , aussi riche & aus-  
si libéral.*

» Je conviens de ce que tu dis , ré-  
» pondit la Dame , mais je trouve chez  
» un homme qui me plaît véritable-  
» ment , les qualités qui me détermi-  
» noient à feindre d'aimer Monsieur  
» Popinart. Tu as trop d'esprit pour  
» t'être jamais figurée que j'eusse réel-  
» lement du goût pour lui. Une femme  
» de mon rang & de ma naissance  
» souffre toujours , quand elle songe  
» qu'elle a un Financier pour son amant.  
» Dix fois dans la journée je rougis-  
» sois

» fois de ma complaisance , mais pour  
 » me consoler , je réfléchissois qu'elle  
 » m'étoit très-avantageuse. Je met-  
 » tois dans la balance la honte d'écou-  
 » ter Monsieur Popinart , & le profit  
 » que m'apportoit la tendresse, je trou-  
 » vois alors que l'utile l'emportoit sur  
 » la bienséance. Si j'avois un autre  
 » amant , disois-je , la pension que me  
 » fait mon époux ne pouvant survenir  
 » au quart de la dépense que je fais ,  
 » je tomberois dans un grand embarras.  
 » Il faudroit me résoudre , ou à jouer  
 » moins gros jeu , ou à diminuer ma  
 » parure. Cette seule pensée m'afflige  
 » encore plus que l'idée d'écouter un Fi-  
 » nancier. De deux maux choisissons  
 » donc le pire ; consentons d'être aimée  
 » de Monsieur Popinart. Voilà com-  
 » me je raisonnois , ma chere Huguet-  
 » te , continua la Dame , mais aujour-  
 » d'hui les choses sont bien changées.  
 » Un amant très-riche , d'une naissan-  
 » ce distinguée , qui occupe un des  
 » premiers postes du Royaume , un  
 » Archevêque enfin , m'offre son cœur  
 » & la moitié des revenus de son Evê-  
 » ché ; il consent même d'y joindre  
 » les rentes d'une Abbaye. Juges donc  
 » si je songe à conserver M. Popinart.  
 » Je voudrois qu'il fût à deux mille

200 LETTRES CABALISTIQUES,

» lieues loin de moi ; cependant je  
» n'ose lui témoigner ouvertement qu'il  
» m'ennuye.

*Votre situation , Madame , repartit la soubrette , est beaucoup moins embarrassante que vous ne croyez. Dès que vous êtes bien assurée des revenus Ecclésiastiques , remerciez sans façon M. Popinart des présens qu'il vous fait & donnez-lui son congé dans les formes. Votre action sera très-méritoire ; & à vous parler naturellement , il convient beaucoup mieux que vous vous divertissiez aux frais des gens d'Eglise qu'aux dépens du peuple. Chaque bijou dont Monsieur Popinart vous fait présent , est la cause de quelque friponnerie. Vous savez comment les gens d'affaires s'enrichissent , c'est toujours en ruinant les misérables.*

» Quoique je sois moins scrupuleuse que toi , repliqua la Dame en riant , je sens parfaitement que les biens de Monsieur Popinart n'étant pas acquis légitimement , je dois ne point l'exciter à faire de nouveaux malheureux ; mais enfin, Huguette, comment le congédier ? Tu me conseille mal , lorsque tu me dis de rompre brusquement avec lui. S'il vient à faire un éclat , s'il parle , s'il se plaint , s'il ose publier dans le

## L E T T R E L V I I. 107

» monde qu'il a été bien avec moi ,  
 » que pensera-t'on de ma conduite ?  
 » Que ne publieront pas cent femmes ,  
 » qui ne perdent jamais l'occasion de  
 » me déchirer ? Quelles plaisanteries  
 » ne feront point bien des gens de  
 » distinction que j'ai toujours rebu-  
 » tés ? *C'est donc-là , diront-ils , cette*  
 » *Marquise si fiere ? Elle nous dédai-*  
 » *gnoit , & Monsieur Popinart avoit*  
 » *seul le droit de lui plaire. Nous sa-*  
 » *vons les raisons qui ont déterminé son*  
 » *goût. Elle va au solide , elle aime*  
 » *les fleurettes dorées ; & nous ne de-*  
 » *vons point nous étonner du jeu excessif*  
 » *qu'elle a joué tout cet hyver. Elle ne*  
 » *perdoit rien du sien : On peut répa-*  
 » *rer aisément les plus grandes pertes ,*  
 » *lorsqu'on a le droit de puiser dans les*  
 » *coffres des Fermes. Voilà les discours*  
 » *que je crains , & peut-être que*  
 » *s'ils venoient aux oreilles de mon*  
 » *nouvel amant, il m'en aimeroit moins.*  
 » Je veux , s'il est possible , qu'il ne  
 » sache jamais que j'ai écouté un Fi-  
 » nancier.

*Vous croyez donc , répondit la soubrette*  
*avec un air fort ingénu , que Mon-*  
*seigneur l'Archevêque ignore que Monsieur*  
*Popinart a été sur votre compte ? Par ma*  
*foi , Madame , souffrez que je vous dise*



que vous vous flattez , de même que lorsque vous pensez que ces Petits-mâtres , dont vous crignez si fort les plaisanteries , sont muets sur votre compte. Il faudroit qu'ils fussent bien stupides , ou bien novices , s'ils ne s'étoient point apperçus de votre intrigue. Quand vous ne m'en auriez pas fait confidence , je vous avoue que je l'eusse aisément devinée. Il est impossible que des personnes qui vous examinent la moitié de la journée sous le prétexte de vous rendre visite , ne soient bien-tôt au fait.

» Tu te trompes , Huguette , dit la  
 » Dame. Il est plus difficile que tu ne  
 » penses , de pouvoir connoître précisément si je suis véritablement bien  
 » avec M. Popinart. Si tu avois pris  
 » garde à ma conduite , & si tu pou-  
 » vois me suivre dans le monde , tu  
 » penserois bien-tôt le contraire. Tu  
 » m'y verrois quelquefois accabler de  
 » mépris M. Popinart , & lui faire des  
 » impolitesse<sup>s</sup> marquées , quoiqu'un  
 » instant auparavant je lui aie ferré la  
 » main. Ceux qui voyent avec quelle  
 » hauteur j'agis dans certains momens ,  
 » & qui ne savent point ce que je fais  
 » dans d'autres , ne manquent pas de  
 » dire : La Marquise ne souffre Popi-  
 » nart , que parce qu'une femme n'est

» jamais fâchée qu'on la trouve aimable ;  
 » peut-être même lui emprunte-t-elle de  
 » l'argent : mais le pauvre garçon en sera  
 » pour ses louis. Si cela est , on le traite  
 » comme un Maure. La Marquise n'est  
 » pas son fait , elle a trop de vanité. Il  
 » faut que cet homme soit un grand imbé-  
 » cille d'essuyer les mépris dont elle l'ac-  
 » cable. Voilà le langage qu'on tient  
 » jusqu'aujourd'hui dans le monde ,  
 » ou du moins n'est-on assuré de rien.  
 » Cependant , quoiqu'il puisse arriver ,  
 » il faut que je me délivre entièrement  
 » d'un homme qui m'est insupportable.

A ces mots , sage & savant Abykir-  
 bak , la Marquise sortit du salon : sa  
 femme-de-chambre la suivit ; & moi  
 je continuai mon voyage.

Je te salue, en *Jabamiah* , & par *Ja-  
 bamiah*.



LETTRE LVIII.

*Le Silphe Oromafis, au Cabaliste  
Abukibak.*

**J**E t'écrivis, il y a quelque tems, sage & savant Abukibak, que je comptois de retourner dans la chambre du Général des Jésuites. J'y fus hier, & m'étant rendu invisible, j'entrai sans être aperçu, & je me plaçai auprès de lui. Il étoit occupé à écrire quelques Lettres : je formai le dessein de les lui enlever lorsqu'il les auroit achevées, ne doutant pas que je n'y trouvasse bien des choses qui me découvroient les ressorts cachés de la politique de la Société. Je ne tardai pas à trouver une occasion favorable pour contenter ma curiosité ; on vint avertir ce Général qu'un Cardinal le prioit de passer chez lui. Dès qu'il fut sortit de sa chambre, je me saisis de deux Lettres qui étoient déjà pliées & cachetées ; je revolai dans les airs, & je n'eus pas sujet de me repentir de la peine que je m'étois donnée, par le plaisir que me procura la lecture de ces deux Lettres. Voici ce que contenoit la première.

L E T T R E

*Du Général des Jésuites au Recteur  
de Lyon.*

MON REVEREND PERE,

Je ne saurois assez louer votre zele pour la Société. J'admire votre prudence & votre sagesse, on ne peut conduire une affaire aussi finement que celle que vous venez de finir. Je connois toute la difficulté qu'il y a à déterminer un vieillard avare à se défaire de son argent ; mais dans la donation que vous avez fait faire par ce riche Echevin à notre Maison de Lyon, vous n'aviez pas seulement à surmonter l'avarice du donateur, il vous falloit encore vaincre tous les obstacles que vous trouviez dans l'avidité de plusieurs parens qui visioient au même but que vous, & qui songeoient à se saisir des biens dont vous avez rendu si heureusement la Société maîtresse.

J'ai été charmé du stratagème dont vous vous êtes servi pour décréditer ce neveu que vous craigniez, dans l'es-

prit de son oncle. Vous avez en raison de l'accuser d'avoir peu de Religion ; & même de viser à l'Athéisme. Ces sortes de reproches rendent tôt ou tard un homme odieux , nos Peres ne feroient trop les réitérer contre ceux qu'ils n'aiment pas ; sur-tout , lorsqu'ils veulent perdre quelqu'un auprès des gens d'un certain âge , il faut qu'ils l'accusent d'irréligion , parce qu'ils peuvent ensuite faire un cas de conscience du bien qu'on pourroit lui laisser , attendu le mauvais usage qu'il en feroit. Un vieillard , tremblant au seul nom du Purgatoire , desherite plutôt tous les neveux qu'il peut avoir que de se mettre dans le risque d'y passer un millier d'années. On doit même , pour l'épouvanter davantage , lui faire envisager les Enfers ouverts. A quoi nous serviroit le crédit que nous nous sommes acquis sur les consciences , si nous ne savions point habilement profiter de leurs troubles ?

Je vous conseille donc , mon Révérend Pere , d'agir auprès du vieux Magistrat que vous dirigez actuellement , de la même façon que vous avez fait avec l'Echevin ; il faut seulement prendre garde à la manière dont vous rendrez la Société maîtresse de cet héritage. Il me paroît qu'il seroit dangereux qu'elle

qu'elle l'eût eu par le moyen d'un testament ; car ce Magistrat ayant , ainsi que vous me le marquez , plusieurs parens très-proches dans le Parlement de Paris , ils pourroient bien se pourvoir en cassation contre les donations & les testamens. Il faudroit l'obliger à dénaturer son bien , à vendre ses terres , & à vous en donner le prix de la main à la main , lui promettant que tandis qu'il vivroit , il seroit toujours le maître de ravoir son argent lorsqu'il le voudroit , & que vous n'en seriez que le simple dépositaire. Vous savez que ce sage expédient a servi plusieurs fois très-utilement à beaucoup de nos Peres. Tout récemment un bourgeois de Narbonne a consigné douze mille livres à notre Recteur. Un autre Jésuite trouva le moyen , il y a quelques années , de se faire remettre par deux de ses pénitens une somme assez considérable pour acheter une maison de campagne , leur promettant de leur en payer exactement les intérêts pendant qu'ils vivroient , & de les employer après leur mort à faire prier Dieu pour eux.

Vous savez que les Cours souveraines n'ont rendus que trop d'arrêts , qui nous ont obligé à restituer bien des héritages qu'on nous avoit donnés au préjudice des parens les plus proches. Le

seul Parlement de Provence nous a condamnés cinq ou six fois dans de pareilles occasions (1) ; celui de Paris nous a traités aussi mal , encore plus souvent. La prudence exige donc que nous nous mettions à l'abri de tous les accidens qui pourroient arriver , & que nous nous défyons de nos plus cruels ennemis. Vous n'ignorez pas , mon Révérend Pere , que nous devons regarder comme tels les trois quarts des Magistrats qui composent les Cours souveraines ; depuis long-tems les Parlemens sont l'objet de notre haine (1). Jus-

(1) Voyez le Recueil des Arrêts de Boniface.

(2) Lorsque je composai cette Lettre , il sembloit que je prévisse ce qui arriveroit , c'est que tôt ou tard on ôteroit aux Parlemens la connoissance de toutes les affaires civiles qui regarderoient les Jésuites. Je ne me suis pas trompé dans mes conjectures : on a dépouillé ces Cours souveraines de leur juridiction , & toutes les causes de la Société sont uniquement du ressort du Grand Conseil. Est-il permis qu'on viole les loix les plus fondamentales du Royaume , qu'on renverse l'ordre des juridictions les plus respectables , qu'on prive les plus augustes Tribunaux de leur droit pour favoriser de misérables Moines , qui depuis qu'ils sont établis en France , se sont signalés par quelque playe sanglante qu'ils ont faite au Royaume sous chaque regne. Sous celui de Henri III. ils conspirèrent d'un commun accord avec les autres Moines à favoriser les rebelles ; il ne dépendit pas d'eux que la France ne passât aux Espagnols. Sous Henri IV. ils voulurent faire assassiner ce bon Roi, ce

## L E T T R E   L V I I I.   III

qu'ici nous avons vainement tâché de les détruire ; mais tôt ou tard nous anéantirons enfin leur autorité. Il faut perpétuellement susciter contre eux les Evê-

Pere du peuple , ce Monarque si digne d'être aimé. Leur bannissement de la France & le supplice de leur Pere Guignard sont des preuves évidentes, qui les convainqueront dans tous les tems. Sous Louis XIII. ils commencerent à persécuter les plus habiles gens qu'il y eût en France, ils jetterent les fondemens sur lesquels ils ont établi la condamnation de la prétendue hérésie du Jansénisme. Sous Louis XIV. ils firent plus de mal à la France, que les Triumvirs n'en firent à Rome. Ils accablèrent les honnêtes gens, abusèrent de la bonne foi & de la piété du Monarque, ils se servirent du prétexte de la Religion pour acquérir des biens immenses, ils bouleverserent l'Etat, lui enleverent une partie de ses richesses & de ses forces, en chassant sans sujet & sans cause les Protestans, dans un tems, où il est de notoriété publique que le Roi n'avoit pas de plus fideles sujets, & où il ne s'agissoit non plus de craindre une guerre de Religion, que d'appréhender une invasion du Grand Mogol. Aujourd'hui, après avoir si souvent affoibli le Royaume, ils cherchent à le ruiner entierement. Pour contens d'avoir fait exiler & déposer les Prélats les plus vertueux, ils persécutent avec une fureur, digne d'un enragé, ou plutôt d'un Diable, tous ceux qu'ils croient penser comme les illustres Solitaires qui vivoient dans la Maison de Port-Royal, qu'ils ont détruite & saccagée. Sous le prétexte de s'opposer au progrès du Jansénisme, ils mettent en feu tout l'Etat, ils bouleversent ses provinces, détruisent les loix, font interdire les plus augustes Cours souveraines, anéantissent l'autorité des Parlemens, rendent la France esclave de la Cour de Rome.



112 LETTRES CABALISTIQUES,  
ques & les Ecclésiastiques , soutenir  
l'autorité de la Cour de Rome , & l'é-  
tablir sur les ruines des privilèges de  
l'Eglise Gallicane. Peu s'en faut que  
nous ne soyons déjà venus à bout de  
ce premier point : si jamais nous l'ob-  
tenons entierement , il faudra que les  
Prélats tâchent qu'on ôte aux Parle-  
mens la connoissance des appels com-  
me d'abus. Alors , ces Cours souverai-  
nes n'auront guères plus de crédit sur  
les gens d'Eglise , que des Baillifs de  
village. Dès que nous aurons quelques  
démêlés , quelques procès , nous trou-  
verons bien des expédiens pour les at-  
tirer pardevant les Tribunaux Ecclé-  
siastiques.

Pour nuire aux Parlemens , je ne  
crois pas qu'il y ait de meilleur moyen  
que celui de les rendre suspects à la  
Cour , & de les faire passer pour hé-

trompent la prudence des Ministres , méfurent de  
la bonté & de la douceur du Prince.

Lorsqu'on méprise dans les païs étrangers les  
François , a-t'on tort ? Que ceux qui jugent sans  
passion prononcent sur l'estime qu'on peut faire au-  
jourd'hui d'une Nation qui parle avec tant de hau-  
teur des Espagnols & des Portugais , & qui est elle-  
même cent fois plus soumise à des Moines. On n'a  
jamais dépouillé les Tribunaux en Espagne de leur  
jurisdiction , & infamé tous les Parlemens du  
Royaume , en les déclarant incapables de pouvoir  
juger quelques misérables Moines.

# LETTRE LVIII. 113

retiques parmi le peuple ; aussi écris-je perpétuellement à Paris à nos Peres : *Décrivez les gens de robe chez tous les Seigneurs chez qui vous avez quelque accès ; mais agissez politiquement , & flattez , lorsqu'il le faut , ces mêmes Magistrats que vous aurez déchirez un moment auparavant. Quand vous serez assez heureux pour avoir quelque accès auprès du Ministre , inspirez lui de la jalousie contre le Parlement de Paris , faites-lui sentir qu'il doit abaisser cette Compagnie souveraine , s'il ne veut pas lui-même en être méprisé. Représentez-lui la façon dont Louis XIV. étoit absolu , & insinuez-lui adroitement que s'il avoit trouvé le secret de se faire obéir aveuglement par ses sujets , ce n'étoit qu'aux conseils des Jésuites qu'il en étoit redevable.*

Voilà , mon Réverend Pere , ce que je recommande tous les jours à nos Jésuites. Quant à ce qui regarde la façon de rendre les Magistrats odieux au peuple , il faut les accuser d'irréligion , d'avarice , d'ignorance , &c. Un Jésuite de Rouen a fait , il y a quelque tems , une piece charmante contre le Parlement de Paris. Ces morceaux de prose & de vers , qu'on fait ainsi courir sous le manteau , & que tout le monde lit , produisent ordinairement un bon effet ; sur-tout , s'ils sont assaisonnés d'un cer-

114 LETTRES CABALISTIQUES,  
tain sel. Il y avoit dans le Poëme dont  
je vous parle , un vers charmant. Le  
voici :

*La fougueuse Hérésie en perruque carrée.*

On ne sauroit mieux dépeindre  
un Conseiller au Parlement de Paris.  
Avouez que l'idée de mettre l'*Hérésie en  
perruque carrée* est originale : un vers  
aussi heureux que celui-là , peut seul  
faire trente prosélites ; du moins fait-il  
entendre que presque tous les Magis-  
trats du Royaume sont des hérétiques ,  
& nous n'oserions dire cela , si l'on ne  
trouvoit le secret de le dire d'une ma-  
niere aussi singuliere.

Je finis ma Lettre , mon Réverend  
Pere , en vous souhaitant beaucoup de  
plaisir & de satisfaction , & en vous re-  
commandant toujours les intérêts &  
l'avancement de notre Maison de Lyon.  
Je suis , &c.

Je ne ferai aucunes réflexions sur cette  
Lettre , sage & savant Abukibak , je t'en  
laisse le soin. Elle t'offre une ample ma-  
tiere , & dans peu de lignes elle rassem-  
ble toutes ces manœuvres secretes, dont  
on ne voit que trop souvent en Fran-  
ces les tristes effets. Voici la seconde  
Lettre.

## L E T T R E

*Du Général des Jésuites , au Recteur  
de Montpellier.*

MON REVEREND PERE,

Votre Lettre m'a causé une vive douleur , & je ne sortirai point du trouble où elle m'a jetté , que je n'aye reçu les nouvelles du départ du Pere Cypier. Quelle honte ne feroit - ce point pour la Société , si la conduite de ce Jésuite venoit à être connue du Public , & qu'on fût les foibleffes qu'il a eues pour sa pénitente ? Cette nouvelle histoire renouvelleroit la triste mémoire de celle du Pere Girard : vous savez les chagrins qu'elle nous a causés , & les peines , les soins & les travaux que nous avons essuyés pour l'arracher à nos ennemis & aux supplices auxquels les Juges séculiers penchoient à le condamner. Il a fallu employer tout notre crédit pour venir à bout d'une entreprise aussi difficile ; & si nous étions obligés de recourir une seconde fois aux mêmes expédiens , je doute

116 LETTRES CÂBALISTIQUES,  
fort que nous puissions réussir. Ordon-  
nez donc au Pere Cypier de partir in-  
cessamment pour les Missions des In-  
des : qu'il se rende à Marseille , il s'y  
embarquera avec trois Jésuites Italiens ,  
deux Portugais & un Espagnol que j'en-  
voie dans ces pays éloignés , par la mê-  
me raison que lui.

Il est fort malheureux pour la Socié-  
té que ces Jésuites aient fait leur grand  
vœu , & qu'elle ne puisse plus les con-  
gédier ; mais enfin , pourvu que nous  
sauvions les apparences , il faudra pren-  
dre patience. Lorsque ces Peres se-  
ront aux Indes , qu'ils soient chastes ou  
impudiques, cela sera parfaitement igno-  
ré en Europe. Les Bramez , les Pa-  
quirs & les autres Prêtres Indiens ne  
sont pas gens à s'embarasser des ac-  
tions de nos Missionnaires , ce sont d'as-  
sez bonnes personnes. Mais je frémis ,  
lorsque je pense que ce Pere Cypier  
est dans un pays rempli de Jansénistes ,  
& sous un Evêque appellant & réap-  
pellant. Le moindre Curé de son dio-  
cèse est un Argus , dont les yeux sont  
sans cesse tournés sur nous. Par quel  
bonheur , ou plutôt par quel enchante-  
ment ignore-t-on encore la grosseffe de  
la sœur Catherine ? Ne perdez donc  
point de tems , mon Réverend Pere ,  
envoyez ce Jésuite aux Indes. Par un

trait de cette sage politique , connue à la seule Société , faites un nouvel Apôtre d'un vieux Pécheur ; que ce même homme , qui sembloit devoir nous nuire , serve à notre gloire , & que le peuple de Montpellier , en le voyant partir , soit forcé d'avouer malgré les impressions qu'on lui donne contre nous , que ce n'est pas à tort que nous prenons le fastueux titre de *Compagnons de Jesus* , puisque nous allons , ainsi que ceux qui le furent véritablement , prêcher l'Évangile au bout de l'Univers.

Un de nos plus sages réglemens , mon Réverend Pere , c'est d'envoyer aux deux Indes tous ceux qui nous sont à charge , de même que les Hollandois y envoient leur jeunesse trop corrompue , & leurs banqueroutiers trop frauduleux ; avec cette différence néanmoins , qu'ils n'en retirent aucun autre avantage que d'être débarrassés de fort mauvais garnemens : au lieu que dès que les nôtres sont partis , soit qu'ils meurent en chemin , ou dans les Missions , ce sont autant de Saints , dont nous augmentons tôt ou tard le Calendrier & le Martyrologe de notre Ordre. Combien de Jésuites sont morts beaucoup moins de leurs travaux Apostoliques , que de la maladie qu'on ne gagne qu'au service de Vénus , & qui cependant

**118 LETTRES CABALISTIQUES ;**  
passent aujourd'hui pour des Martyrs  
& des Confesseurs ? Les Missions étrangères  
sont pour la Société ce que les  
Catacombes sont pour la Cour de Rome ,  
& les Communautés de dévotes  
pour les réputations perdues.

Faites donc valoir le plus qu'il vous  
sera possible , mon Réverend Pere ,  
la ferveur & le courage des Jésuites  
qui passent les mers. Dans vos sermons ,  
les jours des Fêtes de S. Ignace & de  
S. François Xavier , ne manquez ja-  
mais d'élever excessivement nos Mis-  
sions , non plus que dans les exhorta-  
tions particulieres que vous faites dans  
les Congrégations des Gentilshommes ,  
des Bourgeois & des Payfans. Ces  
fortes d'assemblées , qui nous sont si  
utiles pour nous acquérir des parti-  
sans , & pour entretenir ceux qui le  
sont déjà , n'ont été inventées par la So-  
ciété que pour faire plus aisément re-  
cevoir toutes ses maximes.

Tâchez , mon Pere , d'augmenter le  
plus qu'il se pourra . le nombre de ces  
Confrairies. Vous m'avez écrit , il y a  
a quelque tems , qu'il n'y avoit aucu-  
ne Congrégation de Dames dans votre  
ville ; celle-là est pourtant plus néces-  
saire que toutes les autres. Nos Peres  
qui en ont établi en beaucoup d'en-  
droits , en reconnoissent tous les jours

# LETTRE LVIII. 119

la grande utilité. Lorsqu'on est le maître des femmes dans un pays, on fait aisément faire aux hommes tout ce que l'on veut. Trouvez le secret dans une ville d'avoir dans la Congrégation les épouses de dix ou douze Magistrats, & vous serez assuré de ne perdre jamais de procès. Chaque dévote vaut vingt sollicitateurs, elle fait son affaire propre de celle des Jésuites. Elle met en mouvement sa famille, ses parens, ses amis, & elle forme elle seule un parti très-considérable. Je suis, mon Réverend Pere, Votre, &c.

Les maximes, répandues dans cette seconde Lettre, sage & savant Abukibak, sont aussi fines & aussi Machiavelistes que celles de la première, & je te laisse encore le soin d'en faire l'examen critique.

Je te salue en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.





## L E T T R E L I X.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

**L**Es voyages , sage & savant Abukibak , me paroissent moins utiles & moins nécessaires que tu ne le penses. De dix personnes qui en entreprennent de longs & de pénibles , à peine y en a-t'il une qui n'en rapporte quelque infirmité , dont elle se ressent pendant le reste de sa vie. Une trop grande fatigue ruine le corps ; la santé s'altère par un changement d'air continuel , & par la différence des climats , tantôt chauds , tantôt froids. L'esprit ne profite gueres plus par ces courses fréquentes. Elles n'ont pas , dit sagement Sénèque , la puissance de modérer les passions , qui s'en aigrissent au contraire , & deviennent plus fortes.

Un avare voyage-t'il souvent , il le devient davantage ; un mélancholique , le chagrin le suit par-tout ; un débauché , chaque nouveau pays qu'il visite , accroît son amour pour la crapule ; un dévot , il se rend entierement fanatique. Les Princes mêmes , qui ont beaucoup

couru le Monde , ne font pas devenus ; ni plus sensés , ni plus sages , ni plus humains. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer , je me contenterai de deux.

Lorsqu'Alexandre partit pour l'expédition de la Perse , il étoit sobre & chaste : quand il revint des Indes , il s'enivroit , il tuoit ses amis & ses plus fideles serviteurs , & il aimoit les femmes. Ce n'étoit plus ce même Alexandre , qui quelques années auparavant étoit sorti de la Grece. S'il n'eût jamais quitté la Macédoine , peut-être qu'il n'eût jamais quitté sa premiere vertu. Voilà un Prince sage qui devient débauché : en voici un , qui de la véritable piété passe à une pieuse folie.

Avant que S. Louis allât faire assommer en Egypte un grand nombre de ses sujets , il se contentoit de prier Dieu , comme tout bon Chrétien & tout homme sensé doit le faire ; mais après avoir été courir dans un autre partie du Monde , il crut que la Divinité exigeoit de lui qu'il se fustigeât , ou pour le moins qu'il se fit fustiger par quelqu'un. Il prit donc un fesseur à ses gages , qui régulièrement tous les Vendredis lui donnoit la discipline. Ce fait est certifié par des Historiens contem-

122 LETTRES CABALISTIQUES;  
porains de ce Prince (1). L'ingénieux  
& inimitable Montagne en a fait aussi  
mention. *Le Roi S. Louis*, dit-il,  
*porta la Haire, jusqu'à ce que, sur sa*  
*vieillesse, son Confesseur l'en dispensa;*  
*& tous les Vendredis il se faisoit battre*  
*les épaules, par son Prêtre, de cinq chaî-*  
*nettes de fer, que pour cette effet on*  
*portoit avec ses besoignes de nuit* (2).

Voilà des meubles assez extraordi-  
naires pour une toilette, & le sac de  
nuit du bon S. Louis étoit garni com-  
me le Prié-Dieu d'un Moine. En vé-  
rité ce n'étoit pas la peine d'aller tant  
voyager, pour se fourrer dans la cer-  
velle une dévotion aussi ridicule, &  
aussi déplacée dans la personne d'un  
Roi. Si S. Louis eût toujours resté à  
Paris, il eût épargné à son Prêtre la  
peine de le battre de cinq chaînettes tous  
les Vendredis. Ce fut au retour de  
sa première Croisade qu'il érigea son  
Aumônier en *Disciplineur* en titre d'of-  
fice, & je m'étonne qu'il n'eut pas eu  
la fantaisie de mettre cette charge au  
nombre des premières de l'Etat, &  
qu'il n'ait pas établi un *Grand-Fesseur*,  
comme ses prédécesseurs avoient créé

(1) Le Sire de Jonville, dans ses Mémoires,  
Tom. II. pag. 14.

(2) Essais de Montagne, Livr. I. Chap. XI.  
pag. 273.

un *Grand-Chambellan* & un *Grand-Ecuyer*. Peut-être qu'il pensa que cet emploi ne pourroit gueres être continué après lui , & que ce fut-là ce qui le retint. Je crois qu'il eut raison : il est peu de Rois qui aiment qu'on leur *frappe les épaules de cinq chaînettes de fer* , & le *Grand-Fesseur* eût paru aux Monarques François un personnage aussi incommode , que le Médecin de l'Isle de Barataria étoit à charge à Sancho-Pança.

Les voyages n'ont gueres été plus utiles aux Philosophes qu'aux Princes. Démocrite , ce Sage si vanté , & qui parcourut tant de pays , eut beaucoup mieux fait de rester chez lui tranquille , que d'aller visiter les Chaldéens , les Indiens & les Ethiopiens. A quoi aboutirent tous ses longs voyages ? A le ruiner entierement. En retournant dans sa patrie (1) , il fut à la veille d'y mourir de faim , si son frere qui n'avoit jamais voyagé , n'eût été assez charitable pour l'assister. Cependant que rapporta-t'il de ses longues courses , qui

(1) Antisthenes . . . Democritum regressum ex peregrinatione humillime vixisse ait , quippe qui omnem substantiam consumpserat , atque a Damasco fratre propter summam inopiam nutritum fuisse. Diogen. Laert. de Vita Philosophor. Lib. IX. in Vita Democrit. pag. 376. Edit. Antwerp.

124 LETTRES CABALISTIQUES ,  
pût le dédommager de la perte de son bien ? Le talent ridicule de rire des actions les plus sensées , ainsi que des plus folles. Il avoit raison de prendre des avances & de se moquer des autres ; car il méritoit assez qu'on se réjouît à ses dépens.

Pythagore , aussi grand voyageur que Démocrite , eût fait très-sagement de ne jamais sortir de la Grece. Tandis qu'il fut élève de Thalès , il ne fit & ne dit rien que de raisonnable ; mais s'étant livré à la fureur de voyager , il alla se faire circoncire en Egypte pour avoir la satisfaction d'être initié aux mysteres prétendus des Prêtres de Diospolis. Après avoir été courir en Perse , il revint en Grece , & prétendit qu'il se ressouvenoit *d'avoir animé autrefois plusieurs corps* (1). En voyageant , il avoit appris qu'il étoit

(1) In Ægypto quoque adyta ingressus est, deinde rediit Samum offendensque patriam a Tyranno Polycrate incubari. Crotonem in Italiam petiit . . . refert Heraclides Pontius hunc se dicere solitum quod fuisset aliquando Æthalidès , ac Mercurii filius putatus esset , Mercuriumque monuisse illum ut peteret præter immortalitatem quod vellet : petiisse igitur vivens , & vita functus omnium quæ contingerent memoriam haberet ; itaque in vita meminisse omnium , eandemque memoriam & post mortem reservasse , atque aliquanto post in Euphorbum venisse atque a Menelao fuisse vulne-

Euphorbe

Euphorbe pendant le siegẽ de Troye , que les fèves renfermoient quelque chose de divin , & qu'il valoit mieux mourir que d'en manger. Ces rares découvertes valaient-elles la peine de courir le Monde , de perdre son prépuce , & d'essuyer un nombre infini de peines & de travaux ?

Lorsque je considere , sage & savant Abukibak , le peu de fruit que la plupart des Philosophes ont retiré de leurs voyages , je ne puis m'empêcher d'approuver cet ancien Oracle , qui déclara qu'Aglaüs Sophidius étoit le plus heureux des hommes , n'étant jamais sorti d'un petit canton de terre dont il étoit le maître , & qu'il cultivoit lui-même. Henri IV. dans ces derniers tems augmenta le poids de cette décision. *Les plus heureux Gentilshommes de mon Royaume* , disoit-il ; *est celui que je ne connois point , qui ne m'a jamais vu , & qui vit à son aise , retiré dans son château.*

Dans quelque état que l'on soit né , je pense , sage & savant Abukibak , qu'on peut fort bien se passer de voyager. » Nous serons toujours contrain

atum. Id. ibid. pag. 329. Lib. 8. in Vita Pythagor. Ceux qui voudront voir les différentes Météphysiques de Pythagore , consulteront la suite de ce passage dans Diogene Laërce.

## 226 LETTRES CABALISTIQUES ,

» d'avouer , dit un habile Auteur mo-  
» derne (1) , que le génie du plus grand  
» nombre de ceux qui se plaisent à  
» voyager , n'est pas celui qui fait les  
» hommes excellens dans toutes for-  
» tes de professions. Tant s'en faut :  
» l'on en voit peu d'entr'eux qui s'y  
» puissent appliquer , & presque point  
» qui y réussissent ; de sorte qu'on peut  
» dire que comme il n'y a que la farine  
» folle qui s'épand de tous les côtés de  
» la meule & du moulin , la bonne se  
» recueillant aisément dans le lieu des-  
» tiné pour la recevoir , la même chose  
» arrive aux esprits , dont les plus le-  
» gers prennent l'effort & s'écartent , qui  
» d'un côté , qui d'un autre , pendant  
» que les solides qui sont les plus sages ,  
» s'arrêtent & prennent une assiette fer-  
» me aux endroits que la nature sem-  
» ble leur avoir destinés. Qu'est-il be-  
» soin de courir comme des vagabonds ,  
» pour acquérir davantage de connois-  
» sances , si l'ame de l'homme est capa-  
» ble d'aller par-tout ? Il y a plus de  
» deux mille ans que Cyrene a reçu  
» de Théognis cette Leçon : «

(1) La Mothe-le-Vayer , Œuvres , Tom. II.  
pag. 433. de l'Édition in-folio.

*Ἀνθρώπου γνῶσις πείρατα πάντος ἔχει.*

*Hominis mens fines Universi habet.*

N'en doutons point , sage & savant Abukibak , l'esprit de l'homme contient en lui les bornes de l'Univers. Sans sortir de sa patrie , que dis-je ? sans sortir de son cabinet , un Savant , un homme raisonnable , peut faire toutes les réflexions sentées que lui fourniroient les voyages les plus longs. Hé quoi ! Pour connoître le bien ou le mal , pour savoir qu'il faut vaincre ses passions , pour être persuadé que la vertu est le seul & unique bien , est-il nécessaire d'aller courir tout le monde ? Notre sort seroit bien malheureux , si nous ne pouvions devenir sages qu'à force de voir extravaguer un grand nombre de personnes.

Un homme ne peut-il sentir le ridicule de la superstition , la fatuité de l'amour propre , l'impertinence de la vanité , s'il n'a pas été en Espagne ? Ne sauroit-il connoître combien il est honteux que des gens qui se piquent d'avoir des sentimens , se laissent gouverner par des Moines & des Prêtres , sans voyager dans l'Italie ? Aura-t'il besoin de parcourir la France pour s'apercevoir que



128 LETTRES CABALISTIQUES,  
la pétulance d'un Petit-maître est le  
comble de la folie, & qu'un homme,  
dont tout le mérite se borne à savoir  
cabrioler, siffler, chanter, tourner les  
yeux méthodiquement, médire & boi-  
re, est une espèce d'individu, composé  
d'une essence moitié singe & moitié  
femme ?

*Definit in finium mulier formosa superne (1).*

Faudra-t'il qu'il reste quelques mois en  
Angleterre, pour être convaincu qu'un  
homme qui n'estime que lui seul, est in-  
supportable à tous les autres ; & ne  
pourra-t'il, s'il ne va dans cette Isle,  
connoître tout l'excès de la phrénésie  
d'un fanatique, qui se coupe la gorge,  
parce qu'il est ennuyé de faire tous les  
jours la même chose, ou parce qu'il  
lui est arrivé quelque légère infortune ?  
Ne pourra-t'il se persuader que la liber-  
té & les richesses rendent le peuple plus  
brutal & insolent, & que le desir du  
gain & l'avarice sont les principes fon-  
damentaux du commerce, sans voir la  
Hollande ? Sera-t'il nécessaire, pour  
qu'il fuie l'ivrognerie, de lui montrer  
quelque nation qui boive copieuse-

(1) Prodie du Vers de l'Art Poétique d'Horace,  
*Definit in piscem mulier formosa superne.*

ment ; & pour le défabufer de la débauche , & lui en faire connoître la crapule , devra-t'il aller chez les peuples qui passent leur vie ensevelis dans le fond de leur ferrail ?

La sage Divinité a accordé à tous les hommes les moyens de distinguer la vertu du vice , sans qu'il soit besoin pour cela d'essuyer des fatigues aussi pénibles. Deux heures de réflexion & d'attention sur soi-même & sur les personnes avec lesquelles nous vivons , valent souvent mieux que dix voyages de long cours. Socrate ne sortit jamais de la Grece , & quel est le mortel qui fut plus sage , plus prudent , plus ferme , plus intrépide , plus digne enfin de l'estime de l'Univers ? Pour s'élever au-dessus des autres hommes , il n'eut pas besoin de voir les bonnes actions , ou les folies qu'on faisoit dans les autres pays ; il lui suffit d'examiner attentivement les mouvemens qui se passoient en lui-même , & de chercher à suivre les règles de cette vertu que l'on connoît toujours dès qu'on le veut. Les principes du juste & de l'injuste sont invariables chez tous les gens qui veulent faire la moindre attention à ce qui se passe dans leur esprit , j'entends chez tous les gens , chez qui le vice ou les

130 LETTRES CABALISTIQUES ,  
préjugés n'ont point entièrement étouffé  
la raison & la lumière naturelle.

On a donc tort de soutenir que la nature ne peut démêler ce qui est juste de ce qui ne l'est pas : elle a parfaitement ce pouvoir , dès qu'elle a la liberté d'agir , & qu'elle n'est point contrainte par une force supérieure. » Il » est aisé de détruire , dit un des plus » illustres Jurisconsultes (1) , une opinion aussi mal fondée ; car si l'homme est un animal , c'est un animal » d'un ordre très-relevé , & qui a beaucoup plus d'avantage sur toutes les » autres espèces d'animaux qu'elles ne » different entr'elles , comme il paroît » par plusieurs sortes d'actions , qui sont » tout-à-fait particulières au genre humain. « Au sentiment de ce premier Auteur je joindrai encore celui du plus sage Philosophe moderne. *J'ose me persuader* , dit-il , *que la Morale est capa-*

(1) Verum quod hic dicit Philosophus , & sequitur Poëta , nec Natura potest justo discernere iniquum , admitti omnino non debet : nam homo animans quidem est , sed eximium animans , multoque longius distans a cæteris omnibus , quam cæterorum genera inter se distant ; cui rei testimonium præbent multæ actiones humani generis propriæ. Hugo Grotius de Jure Belli & Pacis, Prælog. Tom. 1. pag. vij.

**LETTRE LIX.** 129

*ble de démonstration, aussi bien que le<sup>s</sup>  
Mathématiques, puisqu'on peut connoître  
parfaitement & précisément l'essence réel<sup>e</sup>  
des choses que les termes de morale signi-  
fient ; par où l'on peut découvrir certai-  
nement quelle est la convenance ou la dis-  
convenance des choses, même en quoi con-  
siste la parfaite connoissance, (1).*

S'il est vrai, sage & savant Abukibak, comme il l'est réellement, que les hommes, en réfléchissant sur eux-mêmes, en comparant leurs idées les unes aux autres, & en cherchant leur connexion, aient le pouvoir d'être bons, sages, vertueux, de posséder enfin toutes les vertus, & j'ose dire toutes les choses réellement nécessaires au bonheur & à la tranquillité de la vie, à quoi servent les voyages ? De quelle utilité sont-ils, & pourquoi s'exposer aux fatigues qu'ils donnent ? Est-ce pour prendre l'air & les manières de tous les pays où l'on va, & faire un Tout ridicule de tant de parties si différentes & si opposées ? La chose n'arrive que trop souvent. Combien d'Allemands sont partis très-sages de leur pays, qui y sont retournés très-extravagans ? Ils affectoient, ainsi que les Anglois, un air de générosité qui

(1) Locke, Essai Philosoph. sur l'entendement Humain, Liv. III. Chap. II. pag. 416.

**132 LETTRES CABALISTIQUES,**  
les ruinoit ; ils craignoient , comme les  
Petits-maîtres François , qu'on ne leur  
reprochât d'avoir songé un seul instant  
dans leur vie qu'ils avoient une ame ,  
& qu'ils n'étoient point de simples Ma-  
rionettes , qui , par le moyen de quel-  
ques ressorts , faisoient certaines gri-  
maces assez singulieres.

Avec tous ces nouveaux défauts , un  
Allemand ne s'étoit point défait de ceux  
de son pays. La Marionette prodigue  
parloit sans cesse de sa noblesse , & elle  
étoit encore plus ridicule qu'un Polichi-  
nelle François.

Je te salue , sage & savant Abukibak.  
Contentes-toi toujours de parcourir les  
différens pays dans ton cabinet.



**LETTRE**

## L E T T R E L X.

*L'Oudin Kacuka au sage Cabaliste  
Abukibak,*

**I**L arriva hier, sage & savant Abukibak, dans nos humides demeures une dispute assez particuliere; & j'ose dire assez réjouissante pour ceux qui en furent les témoins, entre l'Astrologue Cardan, & le Chymiste Borri. Le premier a été condamné à boire tous les jours pendant deux mille ans trente pintes de thé élémentaire, pour temperer la vivacité de son imagination échauffée, qui lui fit écrire autrefois tant de choses extravagantes. Le second a subi un arrêt aussi sévère; il est également obligé de boire les trente pintes pour éteindre l'ardeur, ou plutôt la phrénésie, qui lui fit chercher la Pierre Philosophale. J'écrivis sur mes tablettes les reproches mutuels que se firent ces deux extravagans, & je t'en envoie une fidele copie.

*Dialogue entre CARDAN &  
BORRI.*

CARDAN.

Je ne conviendrai jamais que j'aye été aussi extravagant que vous. La chose n'est pas possible, & je ne pense pas qu'il y ait eu dans ces derniers siècles un fou qui puisse vous être comparé. Ce qu'il a de singulier dans votre caractère, c'est que vous rassemblâtes toutes les différentes especes de folies. Il y a des gens, à qui la débauche trouble l'imagination ; d'autres, que la dévotion rend fanatiques ; quelques-uns, que la vanité fait devenir insensés ; plusieurs, qui perdent le jugement par l'avarice & par le desir d'acquiescer des richesses ; mais vous aviez vous seul tous ces défauts-là, & alternativement vous changiez de folie. Votre façon d'extravaguer étoit bien différente quelquefois ; mais elle étoit continuelle, & vous n'aviez aucun bon intervalle. D'abord vous donnâtes dans les débauches les plus outrées & les plus criminelles, vous couriez tous les mauvais lieux de Rome, & vous souteniez publiquement qu'une Courtisane étoit cent fois plus utile

*à la Société ; que tous les Prêtres & les Curés d'Italie.*

Vous passâtes tout-à-coup de cette folie dans une autre , encore plus extraordinaire. Les mauvaises affaires que vous faisiez de tems en tems , vous obligèrent un jour à vous réfugier dans une Eglise. Sans doute que vous reconnûtes alors que les Ecclésiastiques étoient plus nécessaires que les courtisanes , car s'ils ne vous eussent pas donné un asyle contre les Magistrats , on vous auroit puni très-sévèrement pour les sottises que vous avoient fait faire ces courtisanes , si utiles à la Société. Le contentement d'avoir échappé à la poursuite de la Justice, vous fit prendre tout-à-coup le parti d'être dévot , & archi-dévot ; mais vous ne vous contentâtes pas de ce changement subit , vous voulûtes aussi devenir Prophète. Etant à Milan, vous y ramassâtes quelques personnes aussi visionnaires que vous , auxquelles vous fîtes croire que Dieu vous avoit choisi pour l'instrument d'une grande réformation , & que quiconque refuseroit de s'y soumettre , seroit détruit par une armée nombreuse , dont vous seriez le Général.

Comme il auroit pû paroître extraordinaire à quelques-uns de vos disciples que vous vous vantassiez d'entretenir



134 LETTRES CABALISTIQUES ,  
une grande quantité de troupes , sans  
avoir ni sous ni maille , vous remîtes  
l'exécution de vos magnifiques projets  
au tems où vous *acheveriez vos travaux*  
*Chymiques par l'heureuse production de la*  
*Pierre Philosophale*. La passion de faire  
de l'or étoit ordinairement votre folie  
principale , les autres n'étoient qu'ac-  
cessoires & momentanées ; telle est cel-  
le que vous eûtes d'établir une nou-  
velle Religion. Je crois pourtant que  
dans cette dernière extravagance ; car  
vivant au milieu de l'Italie ; pays où  
Dieu est beaucoup moins honoré des  
peuples que les Saints , & sur-tout que  
la Sainte Vierge , vous établîtes par vo-  
tre doctrine qu'elle étoit formée d'une  
émanation de l'essence divine , & que la  
Divinité l'avoit poussée hors de son sein  
*condéifiée* ; de sorte qu'elle étoit une  
véritable Déesse. En établissant un pa-  
reil système , quelque criminel & ridi-  
cule qu'il fût , peut-être aviez-vous vo-  
tre but , & c'étoit l'action la moins fol-  
le que vous fîtes. Vous voyez les som-  
mes immenses que les Moines reti-  
roient de la crédulité des peuples , &  
sans doute vous vous disiez : *Mes tra-*  
*vaux Chymiques n'avancent guères , ils*  
*pourroient fort bien me conduire à l'Hô-*  
*pital*. Ayons donc recours à un expédient  
plus certain , pour nous mettre à l'abri de

la misère, & pour enrichir tous ceux qui s'attacheront à nous ; établissons une Secte, dont les revenus soient plus certains que ceux de tous les Ordres. Les Carmes, avec le seul secours de deux petits chiffons d'étoffe attachés à deux cordons, trouvent le secret d'amasser des trésors : ils vendent leur scapulaire, aussi bien que le plus rusé Charlatan ses drogues & ses poudres ; leur Madonna n'est simplement qu'une créature, qu'ils ont affranchie du péché originel. Je pousserais les choses bien plus loin qu'eux, & je donnerai à Dieu une fille, qui sera formée d'une partie de son essence ; elle lui sera entièrement égale.

Pour conduire votre ruse plus loin, il auroit fallu supposer que la Divinité lassée & fatiguée de gouverner le Monde, avoit cédé tous ses droits à sa fille, & s'étoit démis en sa faveur de l'Empire de l'Univers. Quelques Moines se serviroient un jour utilement de ce que je vous dis-là, ils n'oseroient pas, comme vous avez fait, soutenir que la Vierge étoit née déifiée ; mais pour lui donner le gouvernement & la régence du Monde, la chose est déjà à moitié faite, & ils auroient peu de peine à établir ce sentiment.

Dieu, chez les Italiens, ne se mêle plus des voyageurs, c'est la *Madama*

236 LETTRES CABALISTIQUES ,  
*del Viaggio*. Il ne s'embarrasse point des  
femmes enceintes , c'est la *Madonna del*  
*Monte-Serrato*. Il ignore s'il y a enco-  
re des filles , il n'écoute point leurs  
vœux ; c'est la *Madonna de Loreta*. Tous  
les Arts & les Métiers ne sont plus  
aussi du ressort de la Divinité : les jar-  
diniers sont sous les ordres de la *Ma-*  
*donna dell' Orto* ; les charbonniers sous  
ceux de la *Madonna del Monte Nigro* ;  
les tailleurs, les fripiers & les Procureurs  
sous ceux de la *Madonna del Re-*  
*fugio*. Toutes ces différentes *Madonnes*  
existent dans Rome & dans les autres  
villes de l'Italie , & elles y sont les  
Lieutenantes - Générales qui représen-  
tent la *Madonna Potentissima*, en laquel-  
le se réunissent tous leurs différens pou-  
voirs. Les Jésuites ont pris pour eux  
celle-là , & ils ne feront pas les der-  
niers à favoriser l'opinion qui lui don-  
nera la régence du Monde. Ils traitent  
depuis long-tems d'hérétiques ceux qui  
disent qu'on doit seulement honorer la  
Vierge , & qu'il ne faut adorer que  
Dieu. Il y a quelque tems que j'enten-  
dis dire à un Théologien de la Société ,  
nommé Bauni (1) , condamné à rester  
quatorze mille ans dans ces humides  
demeures , les extravagances les plus

(1) Voyez les Lettres Provinciales,

grandes. Ce bon Jésuite est presque aussi fou après sa mort, qu'il l'étoit pendant sa vie. Il accabloit d'injures, il y a deux jours un Théologien Janséniste, parce qu'il lui soutenoit qu'il étoit non-seulement ridicule, mais même impie, de ne point mettre une différence entre le culte de la Vierge & celui de la Divinité. Je vous avoue que lorsque je vous disois tantôt que je croyois qu'il n'y avoit jamais eu personne d'aussi extravagant que vous, je ne pensois pas à ce bon Pere Bauni. Vous êtes bien égaux, & je vous félicite d'avoir pû trouver quelqu'un qui pût vous servir de second en cas de besoin.

B O R R I.

Personne ne pouvoit mieux s'acquitter que vous de cet emploi, & plus je considère les folies que vous avez faites & écrites, plus je me persuade que vous fûtes pour le moins aussi extravagant que moi. Peut-on l'être en effet davantage, que de publier soi-même tout ce qu'on auroit intérêt à cacher? Les plus vicieux & les plus criminels cherchent à couvrir leurs fautes, & vous avez appris à l'Univers entier que vous étiez l'homme du monde le plus méprisable. Vous avez fait

## 138 LETTRES CABALISTIQUES,

de vos mœurs , de votre caractère & de votre naissance un portrait si odieux , que bien des gens qui lisent votre histoire , ont peine à se figurer qu'il puisse se trouver une personne aussi méprisable , & pensent que la folie a beaucoup plus de part que la vérité à ce que vous avez écrit sur votre compte. Peut-on en effet se figurer qu'un homme , à qui il reste l'ombre du bon sens , aille apprendre au Public , sans y être forcé par aucune raison , qu'il étoit *pareilleux* , *oisif* , *irreligieux* , *vindictif* , *envieux* , *triste* , *traître* , *fourbe* , *forcier* , *enchanteur* , *impudique* , *impoli* , *rustre* , *obscene* , *lascif* , *médisant* , *calomniateur* (1) , & qu'il rassemblât enfin dans lui tous les défauts des autres hommes ?

Vous ne vous êtes pas contenté d'avoir deshonoré votre mémoire , vous avez poussé l'impudence jusqu'à flétrir celle des personnes à qui vous deviez la vie , & dès le second Chapitre de vo-

(1) Animum sibi effictum ait , in diem viventem , nugacem , Religionis contemptorem , injuriæ illatæ memorem , invidum , tristem : incidiatorem , proditorem , magum , incantatorem , frequentibus calamitatibus obnoxium , suorum osorem , turpi libidini deditum , solitarium , inamœnum , obicœnum , lascivum , maledicum , varium , arripitem , impurum , calumniatorem. Gabrielis Nau-dæi de Cardano judicium in libro Cardani de Vita propria , pag. 5. 1

tre *Vie* (1), vous perdez entièrement l'honneur de votre mere. Peu content de faire sentir aux Lecteurs qu'elle n'étoit que la concubine de votre pere ; vous dites qu'elle fit , étant enceinte de vous , tout ce qu'elle put pour se faire avorter. Je crois que de rapporter & publier de pareilles choses , c'est pousser la folie à son dernier période.

Vous me reprochez l'amour outré que j'ai eu pour la Chymie , n'avez-vous pas eu autant de passion pour l'Astrologie judiciaire (2) ? Pensez-vous que l'espoir de lire dans les astres la destinée des hommes soit moins ridicule que celui de faire de l'or ? Les gens sensés ne mettent aucune différence entre un souffleur & un Diseur de bonne aventure ; ils les rangent tous les deux dans la même classe. Ils ont réellement une parfaite ressemblance , ils commencent tous les deux par être la dupe de leur Art ; & ils deviennent ensuite également fripons.

Je viens au système que j'ai eu sur

(1) Tentatis , ut audivi , abortivis medicamentis frustra , ortus sum An. M. D. VIII. Cardan. de Vita propria , cap. 2. pag. 7. Edit. Paris. M. D. C. XLIII.

(2) Quoad Astrologiam quæ prædicere docet , operam dedi , & nimis quam debui , fidi quoque in perniciem meam. Id. ibid. cap. 39. pag. 184.

140 LETTRES CABALISTIQUES,  
la Vierge. Vous avez été aussi superstitieux que moi , quoique vous vous piquassiez de faire l'esprit fort , & vous avez réglé certains jours dans l'année, où la Vierge a beaucoup plus de crédit que dans les autres sur l'esprit de son Fils. Vous appreniez à vos Lecteurs que c'étoit dans les Ecrits de votre pere que vous aviez trouvé cette anecdote céleste ; vous ajoutez que vous en avez éprouvé la vérité, ayant fait votre priere à huit heures du matin aux Calendes d'Avril. Plusieurs fois vous fûtes guéri de maladies dangereuses par une aussi utile recette. Il est vrai qu'ayant prié pour être délivré de la goûte , vous ne comptâtes pas si fort sur le remede spirituel , que vous ne voulussiez en employer de matériel (1).

(1) Legeram in collectis a patre meo , si quis hora matutina VIII. Calendas Aprilis exoraret Virginem Sanctam , ut filium rogaret pro re licita, genubus flexis, adjecta Oratione Dominica, necnon Salutatione Virginis Angelica, obtenturum quod petierit. Observavi diem horamque , peregi supplicationem , & non tunc statim , sed die Corporis Christi, eodem anno liberatus prorsus sum ; sed & alias multo post , memor facti pro podagra supplicavi ( nam proprie de hoc duo exempla pater adducebat eorum qui liberati erant ) & multum profuit , inde etiam sanatus sum. Sed in hoc auxiliis etiam Artis usus sum. Id. ibid. cap. 37, pag. 167.

## C A R D A N.

Si j'ai été aussi superstitieux que vous & aussi fanatique, du moins ai-je été beaucoup moins fripon. Lorsque vous eûtes été obligé pour vous garantir des recherches de l'Inquisition de Milan, de vous sauver à Amsterdam, vous friponnâtes adroitement tous les bons Hollandois, sous le prétexte de leur vendre des remèdes Chymiques qui devoient les guerir de tous les maux. Un homme se plaignoit-il de la goutte, de la gravelle, de l'asthme, de l'hydropisie, vous lui promettiez de le rendre aussi sain & aussi vigoureux qu'un Athète. Les suites ne répondant point à vos promesses, vous décampâtes un matin sans trompette & sans tambour, & vous passâtes en Dannemarc. Vous fîtes croire au Roi que vous aviez le secret de faire de l'or : ce Prince fut assez bon pour ajouter foi à vos promesses, & vous lui fîtes dépenser pendant le reste de sa vie des sommes très-considérables. Dès qu'il fut mort, vous formâtes le dessein, ne trouvant plus de Chrétien à filouter, d'aller voler les Turcs, & vous étiez prêt d'entrer dans leur pays, lorsque vous fûtes arrêté & ramené à Rome, où le Saint Office



## 142 LETTRES CABALISTIQUES,

vous condamna d'être enfermé le reste de votre vie dans une étroite prison. Quelques personnes de considération, ayant pitié de votre sort, prièrent le Pape de vouloir vous faire quelque grade en leur faveur. Il permit qu'on vous mit dans le Château S. Ange, où vous êtes resté jusqu'à votre mort. Pouvez-vous, après cela, vous comparer avec moi, qui étois si zélé Catholique, que j'aimai mieux perdre un présent considérable que le Roi d'Angleterre vouloit me faire, que de lui donner les titres qu'il avoit usurpés sur le Pape. ? J'ai refusé une pension du Roi de Dannemarc (1), parce que pour être à la mode dans son Royaume, il falloit embrasser le Protestantisme. Jugez vous-même si je n'avois pas plus de candeur & de probité que vous.

(1) Instante Andrea Vesalio, viro clarissimo & amico nostro, oblata est conditio 800. coronatorum in singulos annos a Rege Daniz, quam recipere nolui, cum etiam victus impensam suppeditaret, non solum ob regionis intemperiem, sed quod alio sacrorum modo consuevissent: ut vel ibi male acceptus futurus essem, vel patriam; legem meam, majorumque relinquere coactus. Id. ibid. cap. 4. pag. 21.

## B O R R I.

Votre Catholicité étoit une Religion bien singulière , & votre zele pour la Divinité étoit d'un goût particulier. Vous rappelez-vous que vous avez appris à l'Univers entier que vous étiez un véritable fripon , qui trompiez tous ceux avec qui vous jouiez ? Et lorsque vous rencontriez quelque filou plus habile que vous , avez-vous perdu la mémoire que vous recouriez au poignard pour vous faire rendre votre argent ? ainsi que le cas vous arriva à Venise (1) , où vous donnâtes un coup de dague dans le visage d'un homme qui vous avoit gagné toutes vos especes ? Cette seule action est plus criminelle que toutes mes fourberies , & si l'on vous avoit rendu justice , vous auriez été pendu , comme le fut votre fils , pour avoir empoisonné sa femme. Ce qu'il y a de plaisant , c'est que vous accusez de tyrannie les Juges qui l'avoient condamné , parce que vous croyez que votre belle-fille , ayant fait cocu

(1) Cum Venetiis essem , Natali Virginis pecuniam alcaamisi , sequenti die reliquum. Erat autem in domo collusoris ; cumque animadvertissem chartas esse adulterinas , pugione ipsum vulneravi in facie. Id. ibid. cap. 30. pag. 116.

144 LETTRES CABALISTIQUES  
votre fils, il étoit en droit de lui expédier un passe-port pour ce Monde-ci. En vérité votre raisonnement étoit peu conséquent, & s'il étoit permis à tout cocu d'empoisonner sa femme, on verroit avant la fin de l'année presque autant de veufs en France, qu'il y a aujourd'hui de gens mariés. Mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi dans l'horoscope que vous tirâtes de votre fils, & dans lequel vous lui parliez de tout ce qui devoit lui arriver, ne lui dîtes-vous par un mot du genre de mort qui le menaçoit? Si vous en eussiez fait mention, peut-être n'eût-il point été pendu; il eût pris des précautions pour rendre fausses vos Prophéties, & il n'eût pas été aussi fou que vous le fûtes de vous laisser mourir de faim (1) pour ne pas survivre au tems où vous aviez prédit votre mort. Je doute qu'en faveur de l'Astrologie, il eût voulu se faire pendre, & ne pas laisser vivre sa femme. Adieu, votre mort seule est une folie, qui surpasse de beaucoup toutes les miennes.

Je te salue, sage Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

(1) Voyez les Mémoires Secrets de la République des Lettres, ou le Théâtre de la Vérité, Lettre huitième, pag. 670.

L E T T R E L X I.

Bea Kiber , au sage Cabaliste Abukibak

**L**A plus grande consolation que j'aye, sage & savant Abukibak , dans tous les malheurs qui m'arrivent , c'est de penser à l'immortalité de l'ame. Ai-je quelque chagrin domestique , quelque maladie , aussi-tôt je dis : Ces maux sont passagers , il viendra un , jour un tems heureux , où la félicité que je goûterai , ne sera plus troublée par aucune infortune. Qu'est-ce que cette vie , eu égard à celle qui nous est réservée en sortant de ce Monde ? Dès que mon ame sera dégagée des liens du corps , elle jouira de cet état paisible , pour lequel elle a été véritablement créée. Son exil finira bien-tôt ; peut-être sera-t-il terminé par la maladie dont je suis attaqué. Pourquoi donc me chagrinerai-je d'un mal léger & momentané , qui doit me conduire à un bonheur éternel ?

Voilà comme je raisonne , sage & savant Abukibak , & je ne comprends point qu'il y ait des gens qui cherchent des raisons pour se persuader la mor-

246 LETTRES CABALISTIQUES,  
talité de l'ame. Supposons qu'elle soit  
mortelle, je serois au désespoir de le  
savoir. Je ne trouve rien de si mortifi-  
ant, j'ose même dire de si cruel,  
que d'être assuré qu'on rentrera un  
jour dans le néant. Cette pensée ne  
peut flatter qu'un homme que les re-  
mords de sa conscience tourmentent  
sans cesse, & qui, songeant aux crimes  
dont il est coupable, sent qu'il ne  
peut en éviter la punition que par son  
anéantissement.

Lucrece raisonne fort mal, lorsqu'il  
dit que la crainte des Enfers fait l'in-  
quiétude perpétuelle de la vie, parce  
qu'appréhendant les approches de la  
mort, les plaisirs les plus sensibles sont  
imparfaits (1). Cette crainte n'effraye  
point les honnêtes gens, ils comptent  
sur la bonté & la miséricorde de Dieu,  
ils se reposent sur la pureté & l'innocence  
de leurs mœurs.

(1) Et metus ille foras præcep̃s Acherontis  
agendus

Funditus, humanam qui vitam turbat ab  
imo,

Omnia suffundens mortis nigrore, neque  
ullam

Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Lucr. de Rerum Nat. Libr. III.  
Que

Que les Théologiens , qui ont persécuté pendant leur vie un grand nombre de personnes vertueuses , souhaitent dans le fond de leur cœur que l'ame soit mortelle , cela ne me surprend pas. Que les Prélats , qui ont fait servir leur rang & leurs revenus à contenter toutes leurs passions , à satisfaire leur haine , leur jalousie & leur ambition , tâchent de se persuader que la mort est la fin de l'esprit , ainsi que du corps , il n'y a rien en cela de bien extraordinaire. Que les Souverains , qui ont tyrannisé leurs peuples , qui se sont nourris du sang de leurs sujets , & désaltérés de leurs larmes , soient bien aises que l'immortalité de l'ame soit une chimere , cela est très-naturel. Que les Ministres d'Etat , qui ont abusé de leur crédit , qui ont trompé leurs maîtres , qui ont volé & pillé les particuliers , soient charmés d'être anéantis entièrement à leur mort , c'est une suite nécessaire de leur manière de vivre. Mais qu'un honnête homme , qu'un Philosophe , dont les jours se sont écoulés dans la recherche de la vérité , qui a employé tous ses soins à détruire la superstition , qui a démasqué le vice , qui a honoré la Divinité & respecté son prochain , soit troublé par l'appréhension de la mort , la chose

*Tome III.* O

**148 LETTRES CABALISTIQUES,**  
n'est pas possible. Il regarde l'immortalité comme le bien le plus parfait, il goûte d'avance la satisfaction qu'il aura de jouir éternellement des biens qui sont réservés aux honnêtes gens.

*Les peines de l'Enfer, dit un des plus illustres Philosophes modernes, ne regardant que les impies & les scélérats, pourquoi doit-on chercher à en détruire la croyance ? Il faut plutôt s'efforcer de l'établir solidement, afin qu'elle soit comme un vautour qui ronge le cœur des criminels, & qu'elle les suive partout, ainsi qu'une furie attachée à leur personne. S'ils veulent se délivrer de cette frayeur, s'ils souhaitent que la crainte des Enfers ne trouble point leur vie, qu'ils deviennent vertueux. Alors, bien loin que la croyance de l'immortalité de l'âme diminue leurs plaisirs, elle servira à les augmenter ; ils craindront autant d'être désabusés de son immortalité, qu'ils souhaitent son anéantissement (1). » Si je me trompe, dit*

(1) Deinde, cum inferorum poenæ, qualescumque ex sint, non nisi malos, improbos, injustos, scelestos, attineant, quid necesse est illos eximi poenarum hujusmodi metu ; cum hæc sit qualis justitiæ pars, ut hocce immani quasi vulture sub pectore alto habitante tundantur ; ac nulla sit tam feræ Erinnyis, nulla tam feralis Enyo, quæ adversus illas invocanda non sit quamdiu illa patrant, ob quæ

» Cicéron, en admettant l'éternité fu-  
 » ture de l'ame, je suis charmé de  
 » me tromper, & je ne veux point  
 » me désabuser de mon erreur pen-  
 » dant que je vivrai. Lorsque je serai  
 » mort, s'il est vrai que l'ame périsse,  
 » je ne craindrai point que les Philoso-  
 » phes, qui ont soutenu cette opinion,  
 » & qui ont terminé leur course, se  
 » moquent de ma fausse crédulité dans  
 » l'autre Monde (1). »

Aux réflexions de Cicéron, permets,  
 sage & savant Abukibak, que j'en  
 ajoute quelques-unes de Sénèque. Ce  
 Philosophe se plaint à un de ses amis  
 de ce qu'il l'avoit empêché de croire  
 l'immortalité de l'ame, en lui donnant  
 de fortes raisons de sa mortalité. *Vous  
 m'avez, lui dit-il, fait perdre tout le  
 plaisir que me donnoit un songe aussi flat-  
 teur. C'étoit pour moi une satisfaction*

pœnas metunt? Quod si liberari hoc metu exop-  
 tant pravitatem igitur exuant, & a flagitiis delin-  
 quant. Philosophiæ Epicuri Syntagma, cum Refu-  
 tationibus &c. per Petrum Gassendum, pag. 29.  
 Edit. Hag. in 4.

(1) Si in hoc erro quod animas hominum im-  
 mortales esse credam, libenter erro: nec mihi hunc  
 errorem quo delector, dum vivo, extorqueri volo.  
 Sin mortuus, ut quidam minuti Philosophi cen-  
 sent, nihil sentiam, non vereor ne hunc errorem  
 meum mortui Philosophi derideant. Cic. de Se-  
 nect. ad finem.



150 LETTRES CABALISTIQUES,  
*infinie de croire tout ce que disent plu-  
sieurs grands hommes de l'éternité de  
l'ame. Je gosois avec douceur des opi-  
nions qu'ils promettoient plutôt qu'ils ne  
les prouvoient (1).*

Toutes les personnes, à qui la ver-  
tu sera chère, penseront de la même  
manière que Cicéron & Sénèque ; &  
quand il seroit vrai que tout périt avec  
le corps, elles ne voudront point re-  
cevoir, tandis qu'elles vivront, un  
sentiment aussi mortifiant. Est-il rien  
en effet de si cruel que de penser qu'on  
retrouvera pour toujours dans le néant,  
qu'après avoir pensé, & pensé d'une  
façon aussi distincte & aussi claire, on  
sera à jamais privé de ces deux avan-  
tages ? Il est des momens, sage &  
savant Abukibak, où je suis si épou-

(1) Quomodo molestus est jucundum somnium  
videnti qui excitat, aufert enim voluptatem etiam-  
si falsam, effectum tamen veri habentem ; sic epis-  
tola tua mihi fecit injuriam. Revocavit enim me  
cogitationi aptæ traditum ; & iterum, si licuisset,  
ulterius juvabat de æternitate animarum quærere,  
immo me hercule credere. Credebam enim facile opi-  
nionibus rem magnorum virorum gratissimam pro-  
mittentium magis, quam probantium. Dabam me  
spei tantæ. Jam enim fastidio mihi, jam reliquias  
ætatis infractæ contemnebam in immensum illud  
tempus, & in possessionem omnis ævi transitaris,  
cum subito expectatus sum epistola tua accepta,  
& tam bellum somnium perdidi, quod repetam si  
te dimisero & redimam. Seneca, Epistola CII.

vanté de la mortalité de l'ame , qu'il faut , pour calmer la douleur que m'inspire cette pensée , que je recoure aux preuves de son éternité ; que je les repasse dans mon esprit , & que je m'en serve pour dissiper , le plutôt qu'il est possible , un doute que je trouve cent fois plus capable de troubler les plaisirs , que la crainte des supplices & des peines , réservés à ceux qui auront violé les principes de la justice & de l'équité.

Si les hommes , sage & savant Abukibak , étoient persuadés du dogme de la mortalité de l'ame , les Sciences & les beaux Arts languiroient , ou plutôt seroient entièrement dans l'oubli. Nous vivrions presque tous comme des bêtes , uniquement occupés du moment présent ; nous ne nous embarrasserions gueres de laisser après nous un souvenir illustre ; car quoiqu'en disent les Philosophes qui ont écrit le plus opiniâtement contre l'immortalité de l'ame , ce desir ardent qu'ils avoient de transmettre leur nom à la postérité , est une des plus évidentes preuves de l'immortalité de l'ame. Si nous devions périr & être anéantis à la mort , il seroit impossible que notre esprit pût former un desir aussi ardent de se perpétuer dans celui de tous les autres hommes.

## 252 LETTRES CABALISTIQUES,

Epicure, ce grand adversaire de l'immortalité de l'ame, étoit en peine de sa réputation ; il travailla toute sa vie pour faire passer son nom à la plus reculée postérité, & lorsqu'il étoit à l'article de la mort, il se consolait de quitter cette vie (1) par l'assurance qu'il avoit que ses Ouvrages lui acqueroient une gloire éternelle.

Il faut donc avouer, sage & savant Abukibak, que cet amour de l'immortalité est une passion, qui fait une impression trop forte sur l'ame pour qu'elle n'ait rien de réel. La plus belle, la plus sensible, & j'ose ajouter la plus convainquante preuve de l'immortalité de l'ame, c'est l'idée que nous avons de l'immortalité : car il est constant que l'esprit apperçoit cette immortalité, quoiqu'il ne la comprenne point clairement ; une conviction intuitive l'assure qu'il ne doit pas craindre d'être anéanti. Il est certains momens, où les plus grands Epicuriens abandonnent leur

(1) Voici les dernières paroles du Testament d'Epicure. Cum ageremus vitæ beatum, & eundem supremum diem, scribebamus hæc : Tanta autem vis morbi urgebat vesicæ & viscerum, ut nihil ad eorum magnitudinem posset accedere. Compensabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoria rationum inventorumque nostrorum. Diog. Laert. de Vita Philosoph. in vita Epicuri. Lib. X. pag. 413,

système ; leurs âmes se révoltent malgré le joug où les fausses raisons & les préjugés les soumettent contre un système , dont la suite est aussi mortifiante.

Spinoza , qui soutenoit avec entêtement la mortalité de l'ame , souhaitoit vingt fois dans la journée qu'elle pût être immortelle. Avidé de gloire , & ambitieux d'acquiescer une grande réputation , il pensoit sans cesse au bonheur dont l'esprit jouiroit , s'il étoit vrai qu'il pût être éternel. S'il crut qu'il périroit avec le corps , ce fut beaucoup plus par prévention que par une conviction parfaite.

Les Philosophes Epicuriens prétendent que si l'immortalité étoit le partage de notre ame , bien loin qu'elle soupirât de douleur dans le tems de sa dissolution , elle devroit au contraire regarder son départ comme un bonheur qui lui fournit le moyen de quitter , ainsi que le serpent , une dépouille vieille & incommode (1). La crainte , sage &

(1) --- Quod si immortalis nostra foret mens.

Non jam se moriens dissolvi conquereretur ,

Sed magis ire foras , vestemque relinquere ut  
anguis ,

Gauderet , prælonga senex aut cornua cervus.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. III.

savant Abukibak , que l'ame fait paroître en quittant le corps , est un sentiment interieur qui marque clairement son immortalité. Elle craint alors un passage , qu'elle regardoit autrefois comme la fin ; une idée de son éternité , innée & attachée à son essence , se fait sentir. Tel , qui pendant sa vie se figuroit d'être convaincu que la nature de son ame étoit dans son sang , & par conséquent périssable , tremble à l'heure de la mort , & reconnoît combien il étoit peu assuré de son opinion. Les faux raisonnemens , les illusions , les apparences fortes si l'on veut , s'évanouissent ; il ne reste que le souvenir des crimes & la crainte de la punition.

Je suis assuré, sage & savant Abukibak , qu'il n'est aucun Epicurien qui meure parfaitement convaincu de ses opinions. Spinosa prouve cette vérité ; il étoit en mourant si peu assuré dans ses sentimens , qu'il refusa de voir aucun Ministre , par l'apprehension de montrer quelque foiblesse , & quelque incertitude sur le système qu'il avoit établi ; mais il prenoit en vain ces précautions. Il sentoit malgré lui des preuves de cette immortalité qu'il avoit combattue , & son doute étoit la première peine de ses opinions.

Evitons

Evitons donc soigneusement, sage & savant Abukibak, de donner quelque croyance à un système qui ne peut nous rendre heureux, ni dans ce Monde-ci, ni dans l'autre. Quand il seroit vrai que nous serions dans l'erreur, nous serons après la mort dans le même état que les Epicuriens, & nous aurons pendant la vie joui d'une félicité & d'une satisfaction qui leur est inconnue.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

L E T T R E L X I I.

Ben Kiber, au sage Cabaliste Abukibak.

**J**E ne saurois approuver, sage & savant Abukibak, la délicatesse outrée de certains gens qui condamnent les Historiens qui ont rapporté avec naïveté les débauches & les crimes de plusieurs Princes, dont les vices ont étonné l'Univers. Je pense que la description des infamies les plus oriantes devient utile au bien de la Société, & qu'elle sert de frein aux mauvais Souverains; il n'est point de Tyran qui ne craigne les reproches que lui fera la postérité, lorsqu'il

256 LETTRES CABALISTIQUES ;  
voit les portraits odieux que Suetone  
& Tacite ont faits de quelques Empe-  
reurs Romains , & qui ne frémissent , en  
examinant jusqu'à quel point il sera dé-  
testé.

Les Princes ne sont pas les seuls à qui  
les descriptions vives & peu flattées ser-  
vent utilement , les peuples peuvent en  
profiter beaucoup. Ils connoissent par-là  
combien grands ont été les maux de plu-  
sieurs Nations , gouvernées par des Sou-  
verains injustes , cruels , lascifs , impudi-  
ques , & ils rendent grâces à Dieu de ce-  
lui qu'il lui a plu leur donner. S'il est  
bon , s'il est équitable , ils le servent avec  
plus d'amour & de fidélité ; s'il n'a que  
des qualités médiocres , ou si les bon-  
nes sont balancées par les mauvaises , ils  
supportent ses défauts avec patience ,  
en songeant qu'il y en a eu qui ont été  
cent fois plus mauvais & plus méprisa-  
bles.

En soutenant , sage & savant Abuki-  
bak , que les Historiens rendent un grand  
service à la Société civile par les por-  
traits odieux qu'ils font des vices & des  
débauches des Tyrans , je ne prétends  
point établir qu'il soit permis d'inventer  
des faits qui n'ont jamais eu aucune réa-  
lité , & qu'il soit équitable de suschar-  
ger ceux qui sont arrivés. Il s'en faut  
bien que ce soit-là mon sentiment , je

Soutiens au contraire, que lorsqu'on agit d'une manière aussi peu sensée, on nuit au Public, au lieu de le servir; car en se laissant emporter à une passion aveugle, & en prêtant des actions fausses à des personnes qui ne les ont jamais commises, on diminue le crédit des Historiens sages & impartiaux, & bien des gens peuvent se figurer que puisqu'on a inventé des calomnies pour augmenter l'horreur qu'on avoit pour la mémoire d'un Prince, on peut agir de même pour flétrir celle d'un autre.

Je ne saurois, par exemple, approuver bien des choses qu'ont dit d'Elagabale plusieurs Historiens. Je ne doute pas un seul instant que ce Prince n'ait été un monstre d'impudicité; mais je ne puis croire qu'il ait fait toutes les extravagances que Lampride, Spartian, Aurele Victor, Eutrope & plusieurs autres en racontent.

Deux raisons me font soupçonner que la moitié des actions qu'on lui attribue, sont outrées, & qu'en les rapportant, on a mêlé le faux avec le vrai. La première, c'est qu'il est impossible qu'un homme qui n'est pas entièrement fou, ait pu les commettre; la seconde, c'est que s'il les avoit exécutées, le peuple n'eût pas souffert qu'il les eût réitérées plusieurs fois.



Pour sentir mieux la vérité de mon raisonnement, il ne faut que parcourir les folies qu'on attribue à Eliogabale, & considérer en même-tems que tous les Historiens qui les rapportent, ne disent point que ce Prince fût insensé. Ils rejettent toutes les fautes sur son amour outré pour les femmes, & sur son caractère impudique. Comment auroient-ils pu faire passer cet Empereur pour un fou, puisqu'ils conviennent qu'il fut si bien ménager les troupes Romaines & acquérir leur amitié, soit par les manières généreuses, soit par le nom d'Antonin qui leur étoit extrêmement cher, & qu'il s'étoit donné fort à propos, qu'elles l'é lurent pour leur Prince? Est-il probable de vouloir qu'un homme qui n'obtient l'Empire que par sa politique, soit un homme privé du sens commun? Or, il faudroit qu'Eliogabale l'eût été, s'il avoit fait tout ce qu'on lui impute. Examinons quelques-unes de ses actions.

On dit qu'il établit dans Rome un Sénat de femmes, qui décidoit de toutes les affaires qui concernoient le beau sexe. Ce prétendu Sénat, dont les Historiens ont fait tant de bruit, pourroit bien n'avoir été établi que comme un Tribunal, dont la juridiction ne s'étendoit que sur la galanterie. On en a vu de cette espèce pendant long-tems en

Provence , & la *Cour d'Amour* est connue de tous ceux qui ont une legere teinture de l'Histoire. Je croirois donc assez volontiers qu'Eliogabale avoit institué un Sénat de femme , auquel les Ecrivains ont attribué bien des choses imaginaires. Si cet Empereur eût été moins adonné à ses plaisirs , peut-être n'eût-on jamais parlé de ce Parlement féminin , que comme d'un badinage & d'une plaisanterie. Voyons un autre fait.

On rapporte qu'Eliogabale se promenoit dans les rues de Rome dans un char , traîné par des lions privés. Cela me paroît très-possible , & de nos jours, sans être Empereur , ni Souverain , on voit à Londres & à Paris beaucoup de gens qui prennent plaisir à se faire traîner par de gros dogues dans de petits charriots. Mais l'on ajoute qu'Eliogabale couroit souvent toute la ville dans un char auquel quatre femmes toutes nues étoient attelées en guise de jumens , qu'il conduisoit lui-même dans un état aussi indécent. J'avoue que ce sont-là des histoires auxquelles je n'ajoute foi qu'avec peine. Si l'on disoit simplement qu'il a fait une fois dans sa vie une pareille extravagance , je penserois qu'étant yvre , il n'est pas impossible qu'il se

169 LETTRES CABALISTIQUES ,  
soit porté jusqu'à cet excès ; mais l'on  
prétend qu'il étoit coutumier de faire  
ces fortes de promenades. Je demande  
ce que l'on diroit dans les pays de l'Eu-  
rope où l'on a pour les Princes le plus  
profond respect, si l'on voyoit un Monar-  
que nud dans un phaëton , courant les  
rues de sa capitale, traîné par deux Italien-  
nes à croupe maigre & dure , ou par  
deux Flamandes à gros tetons & fesses  
tremblantes ? Le peuple ne sortiroit-il  
pas de son aveuglement ? Ne reconnoî-  
troit-il pas combien un Prince qui fait de  
pareilles infamies , est indigne de le com-  
mander ? Ne se soulèveroit-il pas ? Je  
veux que la première fois la surprise ne  
fût mêlée que d'indignation , il est cer-  
tain que la seconde seroit bien-tôt sui-  
vie par la fureur , & qu'il lapideroit  
peut-être un impudique fanatique.

Les Turcs ont pour les Empereurs  
une soumission , qui tient plus de l'es-  
clave que du simple sujet ; cependant  
qu'arriveroit-il à un Grand-Seigneur  
qui se promèneroit dans Constantino-  
ple , traîné par des Géorgiennes toutes  
nues ? Je suis bien assuré qu'à la pre-  
mière sortie dans un pareil équipage ,  
les Janissaires lui ôteroient non-seule-  
ment l'envie , mais même le pouvoir d'en  
faire une seconde.

Convenons donc, mon cher Abukibak, qu'il est impossible qu'il n'y ait quelque chose d'outré dans le reproche que les Historiens ont fait à Eliogabale.

Celui d'avoir débauché une Vestale me paroît beaucoup plus vraisemblable. On a voulu cependant rendre cette action plus odieuse qu'elle ne l'étoit ; car enfin, quelque crime qu'il y ait à séduire une Vierge, combien n'y a-t'il pas eu de gens dans ces derniers tems qui ont abusé de jeunes Nonnains, auxquels on n'a point donné tous les noms injurieux qu'on a prodigués à Eliogabale. Si cet Empereur n'eût pas eu le sort de tous ceux dont on hait la mémoire, on eût peut-être plaisanté sur son crime, comme on a badiné sur celui de plusieurs Moines égrillards, qui ont fait servir maintes Religieuses à la propagation du genre humain. Il y auroit un nombre de gens qui traiteroient de bagatelle la séduction de la Vestale ; & le pis qui pût en arriver à Eliogabale, ce seroit de donner matière à quelque Poëte d'en faire un conte dans le goût de ceux de la Fontaine. Si l'on faisoit des déclamations contre tous ceux qui ont obtenu des faveurs d'une belle Recluse, on verroit autant d'*in-jectives* & de *Philippiques*, qu'on voit

162 LETTRES CĀBALISTIQUES ,  
de Livre mystiques ennuyeux , & de  
Romans mal écrits.

On reproche encore à Eliogabale la  
sumptuosité & la profusion dans ses re-  
pas. Je conviens qu'il étoit extrêmement  
sensuel & voluptueux , je condamne sa  
gourmandise , je la déteste si l'on veut ;  
mais je ne puis m'empêcher de rire des  
fables ridicules qu'on raconte à ce sujet.  
On veut qu'il fit servir ordinairement à  
sa table des pâtés de langues de paons  
& de rossignols ; que ne disoit-on , pour  
rendre moins absurde un pareil conte ,  
que du tems de ce Prince les rossignols  
étoient aussi communs que les poules ,  
& que charmés de l'honneur d'être  
mangés par un Empereur Romain , ils  
venoient de toutes les parties de l'Uni-  
vers se rendre à Rome ? Cependant ,  
quand on supposeroit qu'ils auroient eu  
cette attention , ils n'auroient pû long-  
tems fournir à la quantité qu'il en fal-  
loit : il ne reste d'autre ressource que  
d'assurer que les langues de rossignols  
croissoient de nouveau , comme les her-  
bes & les salades , lorsqu'elles avoient  
été coupées. *Des pâtés de langues de  
rossignols !* Grand Dieu ! Si quelqu'un  
écrivoit aujourd'hui une pareille fable ,  
& qu'il ne prît pas la précaution d'a-  
vertir qu'il n'exige d'autre croyance de  
ses Lecteurs que celle qu'on donne à

des Contes des Fées , que ne diroit-on point de lui ?

Je ne m'étonne point que quelques Auteurs ayent voulu nourrir Eliogabale de langues de paons & de rossignols , puisqu'ils ont fait donner aux lions de ce Prince des geais & des phaisans pour unique nourriture. Il falloit que ces lions eussent peu d'appétit , ou il étoit aussi difficile de pourvoir à leur table , qu'à celle de leur maître.

Les libertés qu'Eliogabale prenoit avec des bouffons & des farceurs qu'il entretenoit , ont été justement condamnées. Rien n'est plus indigne de la majesté d'un Souverain , que de se faire une occupation journaliere d'être le témoin des extravagances d'une troupe de faquins , qui n'ont que le talent d'avilir l'humanité & de la rendre méprisable. Une bête ne cherche point à faire rire une autre bête , en se rendant ridicule : jamais l'on ne vit un âne , pour gagner les bonnes grâces d'un cheval , faire quelque saut comique , ou quelque grimaces risible. En blâmant les Souverains qui s'abaissent jusqu'au point de favoriser les bouffons & les baladins , je prétends qu'on n'a pas été en droit de reprocher avec tant d'aigreur à Eliogabale ce qu'on a pardonné & toléré dans tant d'autres Princes ; car il n'agit

## 164 LETTRES CABALISTIQUES,

soit point avec ces farceurs d'une manière cruelle, telle que l'a été celle de Néron, & de quelques autres Tyrans. Il se contentoit de se divertir à leurs dépens par quelques plaisanteries : quelquefois il leur faisoit servir des mets très-déliçats, & peu de jours après, il les faisoit asséoir autour d'une table, où les mêmes mets étoient représentés en marbre. Il obligeoit les bouffons à boire aussi copieusement que s'ils eussent bien mangé, & qu'ils se fussent trouvés à un véritable festin. Je conviens qu'il y a dans ces actions peu de décence & de gravité, & qu'elles sont même extravagantes ; mais enfin le sont-elles assez pour avoir occasionné tout ce que l'on a dit d'Eliogabale ? Combien de Souverains n'y a-t'il pas eu qui ont fait des choses aussi peu dignes de la majesté de leur rang, & auxquelles on les a pardonnées comme des faillies enjouées ? On est même allé quelquefois jusqu'à leur accorder le nom d'aimable.

L'histoire la plus surprenante qu'on ait écrite d'Eliogabale, & qui à mon avis doit être regardée comme une fiction de Poète, plutôt que comme une chose arrivée réellement, c'est l'opération qu'on veut que ce Prince se soit fait faire pour devenir femme. On prétend qu'il fit assembler les plus ha-

biles Médecins & Chirurgiens , & qu'il leur promit de grandes récompenses , s'ils pouvoient changer son sexe. Le miracle qu'il exigeoit des disciples d'Hypocrate , étoit assez considérable pour devoir les bien payer , s'ils pouvoient réussir. Faire une jeune pucelle d'un vieux débauché , c'est-là une métamorphose assez difficile : cependant quelques Auteurs assurent qu'il y eut des Chirurgiens qui entreprirent de l'exécuter ; mais que ce fut au grand détriment d'Eliogabale , auquel on ôta bien le sexe masculin , mais à qui l'on ne put jamais former le féminin. L'ouverture qu'on lui fit à la place des parties qu'on avoit enlevées , ayant fort mal réussi , il fallut qu'il prît patience , & que ne pouvant être femme qu'à demi , il se contentât désormais de se donner le nom de Bassiane , au lieu de celui de Bassian qu'il portoit avant l'opération.

En vérité ne faut-il pas être bien imbécille pour croire qu'un homme , qui , tout vicieux qu'il est , n'est point privé du sens commun , aille se figurer de vouloir devenir femme , & se fasse faire une blessure aussi infructueuse & aussi inutile que celle qu'on veut qu'Eliogabale ait ordonné qu'on lui fit ? Quoi ! un homme qui aimoit si fort les plaisirs



166 LETTRES CABALISTIQUES,  
de l'amour , & qui se servoit si bien  
& si avantageusement du sexe mascu-  
lin , aura livré à un rasoir tout le bon-  
heur & la félicité de sa vie , unique-  
ment par la fantaisie de ressembler à ces  
femmes qu'il chérissoit tant ? Cela est  
absurde , je ne saurois croire ce que  
disent les Auteurs d'un fait aussi oppo-  
sé à la raison , & j'ose dire , à l'évi-  
dence. Eliogabale s'habilloit souvent  
en femme , il se fardoit , & il imitoit  
toutes leurs manieres. Quelqu'un aura  
dit qu'il ne manquoit à cet Empereur  
pour être femme entierement , que  
de se faire enlever les parties qui le fai-  
soient homme. Un Ecrivain aura outré  
cette pensée , & d'un coup de plume il  
aura lui-même fait l'operation à Elio-  
gabale. Dix autres Auteurs auront co-  
pié ce premier ; voilà comme les men-  
songes se perpétuent.

Je te salue , sage & savant Abukibak.



## L E T T R E L X I I I.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux  
Ben Kiber.*

**T**U penses si sagement , mon cher ben Kiber , que tu n'as point besoin de mes avis pour te conduire. Souffres cependant que je te communique, non pas en maître , mais en ami , quelques réflexions que j'ai faites sur les desirs frivoles que forment presque tous les hommes. Ils passent leur vie à souhaiter ce qu'ils n'ont point , & ne font aucun cas de ce qu'ils possèdent. Il arrive que lorsqu'ils meurent , au lieu de dire qu'ils ont vécu , ils doivent dire qu'ils ont souffert , puisque rien n'est plus dur que d'envier sans cesse un bien qu'on ne peut obtenir.

Si nous réfléchissons sur la plûpart des choses que nous desirons , nous reconnoissons que si nos souhaits étoient accomplis , peut-être nous arriveroit-il autant de mal que nous espérons de bien. Nous nous trompons souvent sur nos propres intérêts , celui qui gouverne l'Univers , les connoît bien mieux

que nous-mêmes. Résigné, mon cher ben Kiber, à sa volonté toute-puissante; je me sou mets sans peine à tout ce qui m'arrive. Je sais que mes souhaits ne changeront point mon sort, j'évite, autant que je puis, d'en former d'inutiles. Pour me fortifier & m'entretenir dans ces principes sensés, je repasse souvent dans mon esprit qu'il n'est aucun bien qui ne pût m'être très-nuisible dans la suite.

Ce que je dis paroît d'abord absurde, ou semble pour le moins un paradoxe des plus outrés; rien n'est cependant plus véritable. Qu'y a-t'il, par exemple, qui soit plus naturel que de regarder la santé du corps comme une chose essentielle à la durée de la vie? Une constitution forte & vigoureuse est pourtant moins avantageuse qu'une médiocre, & sujette de tems en tems à quelques incommodités. Hypocrate assure qu'il n'est rien de si dangereux que de jouir d'une santé trop parfaite (1), parce que la Nature ayant atteint le plus haut degré & ne pouvant aller plus loin, il faut nécessairement qu'elle s'affoiblisse, & qu'elle perde de ses forces; & c'est ce qui

(1) Αἱ ἐπὶ ἄκρον ἐνσῆλαι σφαλεραί.

Habitus, qui ad summum bonitatis attingunt, ricolosi, Hipocrat. Aphor. III. Sect. II.

cause ces maladies promptes , dangereuses , & ordinairement mortelles. Rarement voit-on un homme d'un tempérament délicat mourir de mort subite , & être sujet à des apoplexies , ou à de pareils inconvénients. D'ailleurs , il semble que plus on a de la force & de la vigueur , moins on cherche à ménager sa santé. Presque toutes les personnes , qui pendant les premières années ont été d'un tempérament robuste , l'ont rendu plus foible que celui des gens qui n'avoient qu'une vigueur médiocre , parce que ces derniers sont attentifs à ne rien faire qui puisse leur nuire. Ils craignent de n'entreprendre quelque chose au-dessus de leurs forces , ils veillent à leur conservation , & vieillissent ordinairement davantage que ceux qui par leur bonne constitution paroissent ne devoir jamais mourir. Platon me paroît très-fondé , lorsqu'il a soutenu que les hommes les plus robustes n'étoient pas les plus estimables ; mais bien ceux qui possédoient les qualités de la beauté & de force dans un degré de médiocrité.

Puisque nous ne pouvons desirer la santé , sans courir le risque que l'accomplissement de nos souhaits ne nous nuise , quel est le bien qui ne puisse nous devenir funeste ? Parcourons les choses

170 LETTRES CABALISTIQUES ,  
que les hommes souhaitent avec le plus  
d'ardeur , & nous trouverons par-tout  
des risques & des revers.

Un amant amoureux d'une maîtresse,  
belle , aimable , spirituelle , est beau-  
coup moins tranquille & moins heu-  
reux qu'un autre qui n'est attaché qu'à  
une personne laide , ou d'une médio-  
cre beauté. Il est accablé par le nom-  
bre de ses rivaux , qui tous envient son  
bonheur , & qui tâchent de lui ravir ,  
au lieu que l'autre jouit en paix de sa  
conquête.

Un mari est dans le même cas qu'un  
galant. Si son épouse est belle , chacun  
s'empresse d'en être écouté. La Fon-  
taine a eu raison de dire que

*Cocuage & beauté logent souvent ensemble.*

Cependant chacun souhaite d'être  
aimé d'une belle femme. Un homme à  
marier prie tous les jours le Ciel de lui  
destiner une compagne remplie de  
charmes , celui qui a épousé une fem-  
me laide , fait souvent des vœux pour  
qu'elle lui laisse par sa mort le moyen  
d'en prendre une jolie. Il ignore son  
bonheur , il envie un bien dangereux ,  
pire que le mal qu'il se figure de souffrir.

Une personne sensée , mon cher ben  
Kiber , ne sera jamais fâchée d'être le  
mari

mari d'une femme qui ne soit pas jolie ,  
 pourvu qu'elle n'ait rien de dégoûtant.  
 J'ai été le témoin à ce sujet de la sage  
 repartie d'un Philosophe. Il avoit épou-  
 sé une jeune personne assez laide ; un  
 homme , la voyant pour la première  
 fois dans une assemblée , & ne la con-  
 noissant point , s'adressa à lui pour sa-  
 voir qui elle étoit. *Quelle est cette fem-  
 me si laide ?* lui demanda-t'il : *C'est mon  
 épouse* , répondit avec beaucoup de sang  
 froid le Philosophe. *Je suis charmé  
 que vous ne la trouviez pas belle ; j'au-  
 rai un rival de moins. Je voudrois bien  
 être assurée que tout le reste des hommes  
 pensât comme vous.*

Convenons , mon cher ben-Kiber ,  
 que ce mari raisonnoit très-sensément,  
 & que désirer d'avoir une belle femme ,  
 souvent c'est souhaiter mille peines &  
 mille inquiétudes. Pursuivons l'exa-  
 men des principaux souhaits des hom-  
 mes.

Plusieurs demandent au Ciel avec  
 instance de leur donner des enfans.  
 S'ils connoissoient les obligations , les  
 soins , les chagrins d'un pere de fa-  
 mille , ils beniroient souvent leur sté-  
 rilité & celle de leur épouse. Quel est  
 le sort d'un pere , à qui le Ciel donne  
 un enfant enclin à des vices honteux ?  
 Quelle douleur ne ressent-il pas des

**172 LETTRES CABALISTIQUES,**  
débauches & des crimes de son fils ?  
Est-il d'état plus triste que celui d'un  
chef de famille , qui , après avoir tra-  
vaillé pour acquiescer du bien à ses en-  
fans , voit qu'il n'a travaillé qu'à leur  
fournir les moyens pour être plus vi-  
cieux ? Combien de peres n'y a-t'il pas  
qui demandent à Dieu la mort d'un  
enfant qui les deshonoré , ou qui cher-  
che à les deshonoré ?

Je voudrois bien que ceux qui sou-  
haitent si ardemment d'avoir une nom-  
breuse famille , me disent quelle assu-  
rance ils ont que leurs enfans ne leur  
causeront pas un jour les plus mor-  
telles douleurs ? Tel homme fait des  
neuvaines à tous les Saints & gagne tou-  
tes les Indulgences pour obtenir un fils  
qui feroit trois pèlerinages à pieds nuds  
jusqu'à S. Jacques de Compostelle ,  
pour n'en point avoir , s'il connoissoit  
le caractère , l'humeur & la méchan-  
ce de celui qu'il aura.

Il est peu d'hommes dans l'Univers  
qui ne desirer les richesses. Ce souhait  
est encore plus général que celui d'a-  
voir des enfans , il est ordinairement  
cent fois plus pernicieux. Le présent  
le plus nuisible que le Ciel puisse nous  
faire , c'est de nous accorder de grands  
trésors presque toujours suivis de toutes  
les passions.

Ce marchand étoit sensé, lorsqu'il n'étoit riche que médiocrement. Il étoit occupé du soin de son commerce, il n'avoit point perdu le souvenir de son état, il vivoit comme il étoit décent qu'il vécût. Depuis qu'il a fait une grande fortune, non-seulement il ne connoît plus ses parens & ses anciens amis; mais il se méconnoît lui-même. Il est occupé à se faire donner des ancêtres par quelqu'aide & affamé Généalogiste, il se rend ridicule aux yeux de tous les gens sensés par les airs de grandeur qu'il affecte, & qui lui tiennent aussi peu qu'un harnois, garni d'or & de diamans à un âne. Il est inutile, non-seulement à sa famille qu'il réduira bien-tôt par ses folles dépenses dans une situation très-triste; mais encore à sa patrie qu'il seroit utilement lorsqu'il n'étoit que simple marchand, en travaillant à l'augmentation du commerce.

Ce Gentilhomme, qui vivoit il y a six mois dans une terre dont le revenu suffisoit à sa dépense & à son entretien, vient de recevoir un héritage considérable. Il a quitté sur le champ son ancienne & paisible demeure, où ses mœurs & sa probité n'avoient rien à appréhender. Il est arrivé à Paris, y a pris des équipages, des domestiques, un hôtel, & une maîtresse qui va lui



174 LETTRES CABALISTIQUES ,  
aider à manger les biens dont il a hé-  
rité ; & lorsqu'ils seront entièrement  
consumés , ceux qu'il avoit autrefois  
& qui lui suffisoient , auront le même  
sort : il sera réduit à l'aumône , pour  
avoir été trop riche. S'il avoit tou-  
jours eu un bien médiocre , il n'au-  
roit jamais connu l'art & le moyen de  
se ruiner.

Ce Prêtre vivoit pieusement , lorf-  
qu'il n'avoit qu'un simple Bénéfice.  
Depuis qu'il a été nommé à une Ab-  
baye , ses mœurs sont changées. Il a  
quitté le Bréviaire pour le vin de Cham-  
pagne , & le Missel pour la fillette.  
Quand il n'avoit qu'un revenu médio-  
cre , il ne songeoit point à des plaisirs  
qu'il n'eût pû goûter ; actuellement il  
en est entièrement occupé. A peine se  
souvient-il de son état : il veut du  
moins en rendre aimables & gracieuses  
toutes les fonctions , il dit encore la  
Messe deux ou trois fois l'année pour  
s'amuser.

Cet Evêque auroit été un excellent  
Prélat , s'il eût été nommé à un Evê-  
ché de huit mille livres de rente , éloi-  
gné de cent lieues de Paris. Il en a un  
de soixante ou de quatre vingt , qui  
n'est qu'à une journée de la Cour ;  
il fixe son séjour à Versailles. Le suc-  
cesseur des Apôtres se fait courtisan :

au lieu de prêcher & de donner des bénédictions dans son diocèse , il fait des complimens & des révérences dans l'anti-chambre du Ministre.

Les honneurs , les dignités sont aussi dangereuses que les richesses , & ne changent pas moins les inclinations & les mœurs. Voyons un Seigneur qui n'est que simple particulier à Paris , nous le trouverons doux , poli & civil , Examinons-le à Versailles , où il devient esclave du Ministre , ainsi que tous ceux qui sont attachés à la Cour , il est souple , insinuant & affable. Suivons-le dans son Gouvernement , où sa charge lui donne le droit de commander , il est fier , hautain , impérieux , & à peine daigne-t'il parler à ceux qui l'environnent. Il joue , à cinquante ou à cent lieues de Versailles , le personnage d'un Roi de Théâtre , aussi parfaitement que le rôle d'esclave lorsqu'il est sous les yeux du Monarque.

Cet Officier étoit aimé des troupes lorsqu'il n'étoit que Lieutenant-général : il en est haï depuis qu'il est Maréchal. Quelle est donc la raison de l'inconstance des soldats ? Le changement d'humeur & de caractère du Général. Le Bâton l'a rendu dur , fier , insupportable à tous ceux qui sont obligés d'avoir affaire à lui ; il auroit tou-

176 LETTRES CABALISTIQUES,  
jours été aimé , s'il n'avoit jamais été  
Maréchal de France.

Un autre Lieutenant-général étoit  
estimé , on le regardoit comme un  
homme capable de remplir les pre-  
miers emplois militaires , on le citoit  
comme un des meilleurs Officiers de  
l'Europe ; le Prince , le Ministre , la  
Cour étoient également prévenus en sa  
faveur. Le Général en chef meurt , il  
lui succede. Sa réputation tombe ,  
son mérite s'avanouit : cet homme  
qu'on estimoit , perd la carte dans les  
moindres occasions. Il croit toujours  
avoir le Prince Eugene à ses trousses ,  
une marche de quarante lieues est à  
peine capable de le rassurer. Lui parle-  
t'on , il ne répond point ; lui demande-  
t'on ses ordres , il pleure. Le Souve-  
rain est instruit de ses pleurs , il en con-  
noît tout le danger pour l'armée &  
pour le Royaume , il rappelle le Gé-  
néral , & lui permet de vivre tranquille  
à Paris , & de s'y amuser à régler l'é-  
paisseur & la hauteur des murailles des  
villes & des citadelles. Tandis que cet  
Officier avoit occupé le second rang ,  
il avoit trompé l'Europe entière , le  
Bâton de Maréchal de France a fait  
connoître que son véritable talent étoit  
celui d'obéir , & de ne jamais com-  
mander.

Plus je fais attention , mon cher ben Kiber , aux biens que nous desirons ardemment , plus je me persuade que nous devons craindre que la Providence ne contente nos souhaits téméraires. Laissons-la agir , sans la fatiguer par nos demandes ; elle fait bien ce qu'il nous faut. Réfléchissons sans cesse , pour moderer nos saillies d'ambition , que le Marchand , le Gentilhomme , le Prêtre , l'Evêque , le Courtisan & le Guerrier trouvent souvent leur malheur dans ce qu'ils pensoient devoir faire toute leur félicité.

Le Savant n'est pas exempt d'effuyer le même sort , & la science , mon cher ben Kiber , est quelquefois un présent du Ciel aussi nuisible que les richesses. Spinoza , Berigard , Vanin , Bomponace , & tant d'autres Philosophes n'eussent jamais donné dans l'Athéisme , s'ils ne s'étoient appliqués à l'étude. Leurs connoissances ont été la cause de leur perte. *Evanuerunt in cogitationibus suis*. Combien d'autres Savans ont été malheureux par d'autres motifs ? Les uns ont souffert toute leur vie , & ont été dans la misère. S'ils se fussent appliqués à toute autre chose qu'à la lecture , ils n'auroient point été à la veille de mourir vingt fois de faim. Les autres se sont attirés des ennemis redou-

178 LETTRES CABALISTIQUES ;  
tables ; ils n'ont pu dire la vérité , sans  
révolter une foule de gens intéressés à  
soutenir le mensonge. Si de Thou eût  
écrit une Histoire aussi fautive , aussi pi-  
toyable , & aussi menteuse que l'est la  
*Continuation de l'Histoire d'Angleterre de*  
*Rapin-Thoïras* , jamais Jésuite , Moine,  
ou Ultramontain ne se fût avisé de  
l'injurier. Si l'Auteur des *Lettres Juives*  
n'eût jamais fait qu'une insipide compila-  
tion de gazettes , telle que celle que  
donne tous les mois le compilateur de  
*l'Histoire de Dannemarc* , jamais un tas  
de grimauds & de barbouilleurs ne  
l'eussent ennuyé de leurs fades & ram-  
pandes rapsodies. La réputation de  
Voltaire fut la principale cause des en-  
nemis qu'il eut.

Les talens sont accompagnés de plu-  
sieurs choses qui en diminuent le prix ,  
sur-tout aux yeux d'un homme qui ai-  
me la tranquillité. Il est quelquefois  
plus heureux d'être aussi ignorant que  
l'Auteur des *Anecdotes Historiques &*  
*Littéraires* , que d'être aussi savant que  
l'illustre Bayle. Ce dernier fut persé-  
cuté pendant toute sa vie ; l'autre ruine  
des Libraires , tue les malades , accable  
le Public , & personne ne lui dit mot.

Je te salue , mon cher ben Kiber.

LETTRE

LETTRE LXIV.

*Le Cabaliste Abukibak, au sage*  
Ben Kiber.

**L** Orsque je réfléchis, mon cher ben Kiber, sur la conduite de la plus grande partie des hommes, j'excuse, & même peu s'en faut que je n'approuve les actions & la façon de penser de quelques personnes, auxquelles on donne le nom de *Misanthropes*. Le reproche qu'on leur fait, est une espèce d'éloge de leur vertu. Quel est le mortel véritablement vertueux, que les vices dont ce siècle est souillé, ne révoltent & ne rendent sombre, chagrin & mélancholique? C'est en vain qu'on prétend que dans tous les tems les hommes ont été à peu près les mêmes, & qu'on ne voit dans celui-ci que ce qu'on a vû dans les autres. Je soutiens que les foibles mortels n'ont jamais été aussi fous, aussi insensés, aussi vicieux & aussi dignes de pitié qu'ils le sont aujourd'hui. Il seroit à souhaiter qu'il y eût dans toutes les Nations beaucoup de gens qu'on appelle *Misanthropes*, pour qu'elles pussent pro-

Tome III. R

180 LETTRES CABALISTIQUES ,  
fier des avis , des corrections, des plaisanteries & des invectives de ces Philosophes mélancholiques.

Oui , mon cher ben Kiber , je suis fermement persuadé que rien n'est si utile dans la Société civile qu'une bonne & nombreuse quantité de *Misanthropes* ; je les regarde comme les pédagogues & les précepteurs du genre humain. Une partie du monde étoit presque tombée dans l'enfance , & l'autre dans la phrénésie ; il faut mener les hommes , ou comme des enfans , ou comme des phrénétiques. Les simples Philosophes , les Sages , les Savans ne sont plus propres à leur servir de conducteurs , & il est nécessaire qu'il y ait des gens d'un caractère plus singulier , plus vif & plus violent. Les précepteurs ordinaires n'étant plus de saison , il seroit bon qu'il y eût des censeurs & des correcteurs plus severes , en un mot des *Misanthropes*.

A quoi serviroient toutes les leçons de Sénèque & d'Epictète auprès d'un Petit-maître ? Pourroient-elles jamais le rendre sensé , & l'obliger à respecter le Public , & à ne point affecter de se rendre ridicule par des manieres aussi extraordinaires que bizarres ? Elles ne produiroient aucun effet sur lui. Ces Philosophes lui vanteroient envain l'amour de la vertu , & lui peindroient vainement l'horreur du

vice , il se moqueroit de leurs discours ,  
 les tourneroit en ridicule , & y répondroit  
 peut-être en sifflant , ou en chantant un air  
 de quelque Opera nouveau. Mais un Mi-  
 santhrope , accoutumé à dire durement des  
 vérités nécessaires , est l'homme qu'il  
 faut à un fat pour le faire rentrer en lui-  
 même. Vous avez , lui dira-t'il , des ma-  
 nieres qui m'amused pendant un instant ,  
 & qui m'ennuient ensuite. Elles sont assez  
 comiques pour exciter mes ris , mais trop  
 fades pour pouvoir les faire durer. Vous  
 n'êtes bon à voir qu'un moment ; encore  
 faut-il que ce moment soit bien court. Vou-  
 lez-vous , continuera-t'il , que je vous  
 parle franchement ? Je m'étonne que vos  
 pareils ne se soient pas encore avisés de  
 demander qu'on établit dans le Royaume  
 des prix & des récompenses pour ceux qui  
 sauroient se rendre les plus ridicules ,  
 comme on en a fondé pour ceux qui savent  
 le mieux faire des complimens. A tout  
 prendre , vos manieres sont bien aussi en-  
 nuieuses que les trois quarts des Discours  
 Académiques. Si l'on établissoit une as-  
 semblée où l'on récompensât les airs af-  
 fectés , les façons de penser singulieres , je  
 ne doute pas que vous ne fussiez un des  
 premiers à ressentir les effets d'une Société  
 aussi utile. On couronneroit sans doute en  
 vous le mérite supérieur que vous avez de  
 vous disloquer successivement tous les mem-



*bres , de tordre la bouche , de rouler les yeux méthodiquement , de parler sans rien dire , de rire sans sujet , de vous affliger sans cause , & de mentir avec autant de confiance & de hardieffe , qu'un autre qui dit la vérité.*

Ces plaisanteries sanglantes, mon cher ben Kiber , prononcée d'un ton moqueur , & tel qu'est celui d'un *Misanthrope* , font bien plus d'impression , touchent & remuent bien plus le cœur , que les plus beaux discours Philosophiques. Tous les Auteurs moraux , tous les Prédicateurs n'ont jamais guéri un Petit-maître de ses folies , & le *Misanthrope* de Moliere a plus fait de bien à la France que les *Sermons* de Bourdaloue & les *Caractères* de la Bruyere , puisqu'une simple copie a produit tant de bien , que ne devoit-on pas espérer des originaux ?

Les hommes agissent presque toujours dans toutes leurs actions par cet amour propre qui est inné avec eux. La meilleure maniere de les corriger , c'est de blesser leur vanité , de rendre ridicules leurs vices & leurs passions , de leur mettre nuement & hardiment devant les yeux les défauts qu'on leur trouve. Personne ne s'acquite mieux de cela qu'un *Misanthrope* ; personne n'est donc plus utile au bien de la Société.

Lorsque je vois de ces gens , qui , sans s'embarrasser de ce qu'on dira d'eux , sans craindre la haine de leurs concitoyens , de leurs collègues , de leurs camarades , frondent , condamnent , méprisent hautement tout ce qui est réellement mauvais ; je crois appercevoir des Médecins , qui , au milieu d'une foule de malades qui refusent de guérir par des moyens ordinaires , ont recours , pour les sauver , à la violence , & les forcent malgré eux de prendre des breuvages excessivement mauvais au goût , mais qui rétabliront leur santé.

Que l'on condamne tant qu'on voudra le caractère des *Misanthropes* , je soutiendrai toujours qu'il est presque impossible d'être parfaitement honnête homme sans un peu de *Misanthropie*. Regarderai-je comme une vertu la servile complaisance d'un courtisan , toujours prêt à approuver , non-seulement les sottises de son Prince , mais encore celles de tous ceux de qui il attend quelque bienfait ? Donnerai-je des louanges à un jeune Abbé avide d'obtenir quelque Bénéfice , qui élève jusques au Ciel les bêtises de son Evêque , qui loue en lui des vertus qu'il n'eut jamais , & qui nomme charité la prodigalité , simplicité l'ignorance , & zèle divin la colère & le fanatisme ? Approuverai-je la

184 LETTRES CABALISTIQUES,  
fade adulation d'un Magistrat , qui ,  
pour élever la fortune de ses enfans ,  
n'ose condamner les injustes manœuvres  
des Jésuites , rend à la Société des hon-  
neurs dont elle fait qu'elle est indigne ,  
flatte ses membres , & les appelle les dé-  
fenseurs de la Religion , tandis qu'au  
fond du cœur sa conscience lui crie ,  
*Que fais-tu , malheureux ? Penses-tu à ta  
conduite ? Ignores-tu que tous les mal-  
heurs de la France ne sont venus que par  
ceux que tu dis lui être si utile ? Non ,  
mon cher ben Kiber , je sens que ces  
différens caracteres me révoltent. J'ai-  
me cent fois mieux celui d'un *Misan-  
trope* , d'un homme dur , severe , im-  
patient , impoli même , & brusque si  
l'on veut ; mais pourtant droit , sincere ,  
vertueux & incapable de mentir & de  
feindre.*

Si dans les Cours des Princes il pou-  
voit s'y trouver un certain nombre de  
*Misantropes* , quel bonheur ne seroit-ce  
pas pour tout le peuple ? Chaque Sou-  
verain auroit des organes certains , par  
lesquels il pourroit entendre parler la  
vérité. Un seul *Misanthrope* détruiroit  
dans un moment le mal qu'auroient pû  
faire dans un mois cinquante lâches flat-  
teurs. Les Ministres, les Magistrats ,  
les gens chargés des affaires tremble-  
roient au nom du *Misanthrope* surveil-

lant. Gardons-nous, diroient-ils, de malverser dans nos fonctions. Rien ne peut arrêter ce terrible Oracle de la vérité. Bien-tôt il fera retentir sa voix, & elle ira se faire entendre jusqu'au Trône ; le Souverain sera éclairci de nos manœuvres secrètes. Si nous ne craignons pas de violer les regles de la vertu & de la bienséance, craignons du moins la langue du Misanthrope ; & si nous ne pouvons pas être réellement honnêtes gens, tâchons de ne rien faire qui lui fasse soupçonner que nous ne le sommes pas.

Quel malheur la France n'eût-elle pas évité, si lorsque des Courtisans, intéressés à fomentier la guerre, persuaderent à François I. de passer dans le Milanès, un sage Misanthrope, peu soigneux de plaire par de basses flatteries, neût desabusé ce Prince de vouloir passer les Alpes, & lui eût montré sans ménagement toutes les suites que pouvoit avoir son entreprise ? Qu'un homme du caractere du feu Duc de Montausier eût été pour lors utile à sa patrie !

Les Misanthropes ne seroient pas moins utiles au bonheur des Princes qu'à celui des peuples : ils apprendroient aux courtisans & aux sujets qu'ils doivent être uniquement attachés à leurs Souverains, sans partager leur zele & leur service entr'eux & leurs ministres. Je me sou-

186 LETTRES CABALISTIQUES,  
viens à ce sujet d'avoir lû dans quelque  
endroit un trait bien beau & bien singu-  
lier d'un *Misanthrope* de la Cour de Louis  
XIII. Cet homme, qui avoit une charge  
assez confiderable à la Cour, n'avoit ja-  
mais voulu marquer la moindre attention  
pour le Cardinal de Richelieu. *Je ne le  
crains ni ne l'estime*, disoit-il en parlant  
de ce Ministre. *Je suis au Roi ; je tâche  
de le servir le mieux qu'il m'est possible ;  
je ne m'embarrasse pas de la haine, ou de  
l'amitié des autres.* Une façon de penser  
aussi singuliere piqua le Cardinal, qui at-  
tiroit à lui le plus de personnes qu'il pou-  
voit, & qui n'épargnoit rien pour aug-  
menter le nombre de ses créatures. Il fit  
proposer par un de ses favoris à ce *Mi-  
santhrope* que s'il vouloit lui dire une fois  
simplement, *Monfieur le Cardinal, je suis  
voire serviteur, & je vous prie de m'ac-  
corder voire protection*, il auroit soin de  
sa fortune, & seroit véritablement de ses  
amis. A cette proposition le *Misanthrope*  
répondit qu'il étoit au Roi, & point à  
M. le Cardinal ; qu'il n'avoit besoin d'au-  
tre protection que de celle de son maître,  
& que quant à l'amitié de ce Ministre, il  
en faisoit si peu de cas, en égard à celle  
du Roi, que si ce Prince lui ordonnoit de  
ruer M. le Cardinal, il ne tarderoit pas  
un quart d'heure à l'expedier. La seule  
*Misanthropie* est peut-être capable d'inf.

pirer des sentimens aussi fiers , aussi nobles & aussi desintereffés. Je le repete encore , mon cher ben Kiber , pour être parfaitement honnête homme , il faut être un peu *Misanthrope*.

Au reste , par le nom de *Misanthrope* je n'entends point un phrénétique insupportable à lui-même & à tout le genre humain , qui hait les hommes , parce qu'ils sont hommes. Je veux que le sage mélancholique dont je parle , déteste les vices , plaigne les vicieux , & qu'en les reprenant , il ait pour but de les corriger. Entre un *Misanthrope* , tel que celui que nous dépeint Moliere , & ce fanatique Athenien dont Plutarque fait mention , il y a une différence bien grande. C'est à tort qu'on donna à Timon le nom de *Misanthrope* , on devoit le nommer *la Bête féroce* , ou *l'Ours enragé*. Doit-on encore regarder comme homme celui qui a plus de féroçité que le lion le plus farouche , & de cruauté que le tigre le plus altéré de sang ? Le monstre humain dont nous parlons , demeureroit seul dans une maison de campagne auprès d'Athenes ; il n'alloit dans cette ville que pour parler à Alcibiade. Plusieurs personnes s'étonnant de la préférence qu'il donnoit à ce jeune Grec sur tous les autres hommes , lui en demanderent la raison. *Je*

**188 LETTRES CABALISTIQUES ,**  
*parle, leur répondit-il, quelquefois à Alcibiade, prévoyant les grands maux qu'il causera un jour aux Atheniens. J'aime son caractère, parce qu'il produira des troubles dans la République : ce n'est pas Alcibiade que je chéris dans Alcibiade, c'est le boute-feu & l'incendiaire de la Grece.*

La haine de Timon pour ses compatriotes lui faisoit goûter avec plaisir tout ce qui pouvoit leur être nuisible. On raconte que dans le jardin de sa maison de campagne il y avoit plusieurs fourches, auxquelles ceux que le désespoir forçoit à se donner la mort, alloient se pendre ordinairement. Ayant dessein de faire abbatre ces fourches, & voulant faire élever un bâtiment au lieu où elles étoient, il alla auparavant à Athenes, & convoqua le peuple dans la place publique. Les Grecs surpris d'une pareille nouveauté, accoururent en foule, ils furent mal payés de leur curiosité. Timon leur annonça qu'ayant résolu d'abatre les fourches de son jardin dans quelque tems, il les en avertissoit, afin que si quelqu'un d'entr'eux avoit envie de se pendre, il songeât à n'en perdre pas l'occasion. Après cette belle & pathétique harangue, il congédia ses auditeurs. S'ils eussent bien fait, ils l'au-

roient empêché d'en faire une seconde dans le même goût , & l'eussent lapidé dans le même instant.

Il est des monstres d'inhumanité , qu'il faut étouffer le plutôt qu'il est possible , dans la crainte qu'ils ne communiquent leur venin & leur caractère à des personnes qui ne sont déjà que trop enclins au mal par leur temperament. L'esprit de la plupart des hommes se porte aisément à l'extrême , il ne seroit pas étonnant que l'on eût vû dans l'ancienne Grece une Secte de phrénetiques, tels que l'étoit Timon. Que ne devoit-on pas craindre , lorsqu'on faisoit attention à l'établissement de la Secte des Cyniques ? Après qu'il s'étoit trouvé des gens assez fous , assez insensés pour pratiquer hautement , & à la vûe de tout le Public , les actions les plus infâmes , il n'étoit pas impossible qu'il ne se formât quelque Société , composée de gens qui se seroient déclarés hautement ennemis mortels de tous les hommes , & qui ne leur auroient parlé que pour les exhorter à se pendre le plutôt qu'il leur seroit possible.

Convenons donc , mon cher ben Ki-ber , que si les Atheniens avoient agi sagement , ils eussent puni de mort la harangue impertinente de Timon. Avouons aussi qu'entre un furieux tel que lui , &



190 LETTRES CABALISTIQUES,  
un *Misanthrope*, il y a une différence infinie. Il haïssoit les hommes ; l'autre ne hait que leurs défauts. Nous serions très-heureux, judicieux ben Kiber, si nous pouvions avoir pour ami quelque sage *Misanthrope*, qui sans aucune complaisance nous reprit de nos fautes, & nous forçât de nous en corriger.

Je te salue, porte-toi bien, & aimes toujours la probité & la sincérité.

---

## LETTRE LXV.

Ben Kiber, au *Cabaliste* Abukibak.

JE pense, sage & savant Abukibak, ainsi que toi, qu'il n'est rien de si utile au bien de la Société, au bonheur des peuples & à la fortune des Souverains que ces hommes rares & presque divins, dont rien ne peut ébranler la fermeté, & auxquels l'aveugle Public a donné mal à propos le nom de *Misanthropes*.

Tel est le sort des véritables Sages, leurs plus belles actions ne sont souvent approuvées d'aucun particulier ; ils n'en doivent espérer d'autre récompense que la douce satisfaction de faire le

Bien , qui est le payement des grandes ames , & le prix que la vertu est toujours sûre d'obtenir. Il arrive même quelquefois que la vérité se fait jour , perce le nuage qui l'environne , & que le Public reconnoit enfin que ce qu'il appelloit dureté, férocité, entêtement, étoit fermeté d'ame , intrépidité , grandeur de courage , & mépris généreux des honneurs qu'on ne pouvoit conserver que par la perte de sa sincérité & de sa candeur. Quelle gloire ne fut-ce point à Guillaume du Vair de se voir rendre les sceaux qu'on lui avoit ôtés une année auparavant , pour n'avoir jamais voulu sceller des Lettres de Duc & Pair pour le Maréchal d'Ancre , ni une abolition pour un de ses Gentilshommes ?

Les Courtisans , fermes , sinceres & veridiques , sont d'autant plus respectables , qu'à la Cour les discours libres sont d'aussi grands crimes que les actions les plus énormes. Combien de favoris n'a-t-on pas vûs , & ne voit-on pas encore tous les jours , disgraciés pour un seul mot ? Les Princes sont ordinairement plus sensibles aux paroles qu'aux actions , ils pardonneront qu'on les ait mal servis dans plusieurs occasions , & ils se souviendront éternel-

192 LETTRES CABALISTIQUES,  
lement qu'on ait osé une seule fois leur  
faire sentir leurs défauts.

Il seroit à souhaiter , sage & savant  
Abukibak , pour le bonheur du Public  
qu'il y eût de vertueux *Misanthropes* ,  
non-seulement parmi le peuple & par-  
mi les Seigneurs ; mais encore chez les  
Savans. Rien ne seroit aussi utile que  
quelques Historiens , qui , sans crain-  
dre la persécution qu'ils s'attireroient ,  
oseroient écrire conformément à la vé-  
rité , & peindre au naturel les actions  
des hommes vivans. Sans doute cette  
noble liberté produiroit un excellent  
effet. Les vicieux , se voyant si hi-  
deux dans leurs portraits , auroient  
honte d'eux-mêmes , changeroient de  
conduite , & prendroient d'autres sen-  
timens. Quelle que soit la puissance des  
grands Seigneurs , pour éviter la dou-  
leur qu'ils sentiroient d'être démasqués  
aux yeux de l'Univers , ils n'auroient  
d'autre moyen que celui de se faire esti-  
mer : ce seroit vainement qu'ils vou-  
droient recourir à la défense des Livres  
qui les flétriroient. Condamner un  
Ouvrage , c'est en augmenter le prix :  
il n'est pas de meilleur expédient pour  
en accroître le débit. Je vais encore  
plus loin , & je dis , sage & savant  
Abukibak , que les persécutions que

souffre un Auteur pour avoir écrit la vérité, ne servent qu'à le rendre plus illustre & plus estimable.

S'il est facile aux Grands de faire perir ceux qui osent écrire contre eux, il n'est pas en leur pouvoir de traiter les Livres de la même manière que les Auteurs, & de les proscrire également. Se flatteroient-ils d'avoir plus de pouvoir & de bonheur que ceux qui mirent Rome dans les fers ? Ce que dit Paterculus à Marc-Antoine s'adresse directement à eux ; ils devroient avoir sans cesse présente à l'esprit l'apostrophe de ce fameux Historien. » Tu n'as rien » fait, dit-il à ce Triumvir ; non, dis- » je, tu n'as rien fait, en payant le » meurtrier qui a coupé la tête à Ci- » ceron, & fermé pour toujours la » bouche à ce divin Consul qui défendit » pendant si long-tems le salut public, » & celui des particuliers. Tu lui as » ravi une vie pleine de chagrins, une » vieillesse languissante, des jours, qui » sous ton empire lui eussent été aussi à » charge, que sa mort est honorable » sous ton Triumvirat. Mais bien loin » de lui ravir la gloire de ses actions & » de ses plaidoyers, tu l'as augmentée : » cet illustre Consul vit, & vivra éter- » nellement dans la mémoire de tous les » siècles. La postérité admirera avec

» étonnement son éloquence, elle che-  
 » rira les discours qu'il a faits contre  
 » toi, pendant qu'elle détestera le meur-  
 » tre que tu as commis, & le genre hu-  
 » main perira plutôt que le nom & la  
 » réputation de ce grand homme (1). «

Convenons donc, sage & savant Abukibak, que s'il y avoit des Histo-  
 riens intrépides & sinceres, le seul  
 moyen que les Grands auroient pour  
 éviter de se voir peints aussi mauvais  
 qu'ils le sont, seroit de devenir sages &  
 vertueux. De quelle utilité par consé-  
 quent ne seroit-il pas qu'il y eût dans  
 chaque pays trois ou quatre sçavans *Mi-*

(1) Nihil tamen egisti . . . nihil, inquam, egis-  
 ti, mercedem cælestissimi oris & clarissimi capitis  
 abscissi numerando, auctoramentoque funebri ad  
 Conservatoris quondam Reipublicæ tantique Con-  
 sulis vitando necem. Rapuisti tu M. Ciceroni lu-  
 cem sollicitam, & ætatem senilem, & vitam mi-  
 seriore te Principe, quam sub te Triumviro mor-  
 tem. Famam vero, gloriamque factorum atque dic-  
 torum adeo non obstulisti, ut auxeris. Vivit, vi-  
 vetque per omnem sæculorum memoriam: dum-  
 que hoc, vel Sorte, vel Providentia, vel utrum-  
 que constitutum rerum naturæ corpus, quod ille  
 pœne solus Romanorum animo vidit, ingenio com-  
 plexus est, eloquentia illuminavit, manebit inco-  
 lumne; comitem ævi sui laudem Ciceronis trahet,  
 omnisque posteritas illius in te scripta mirabitur,  
 tum in eum factum execrabitur, citiusque in Mun-  
 do genus hominum quam ea cadet. A. Vell. Pa-  
 rerculi Historia Romana, Lib. II. Cap. L X V I.

*fantropes* qui vouluſſent ſe charger du ſoin d'écrire l'Histoire ? Les gens de bien jouiroient d'avance pendant leur vie, de la réputation qu'ils auroient dans les ſiècles futurs, & les méchans, les fourbes & les tyrans ſeroient châtiés dès aujourd'hui de leurs forfaits & de leurs crimes, dont leur rang & leur naiſſance les aſſurent de l'impunité.

Je ſuis certain qu'il n'eſt perſonne, quelque endurci qu'il ſoit dans ſes vices, qui ne fût au deſeſpoir de connoître qu'il paſſeroit à la poſtérité pour être auſſi fourbe & auſſi cruel que Tibère, auſſi ſcélerat que Néron, & auſſi impudique qu'Eliogabale. Rien ne pourroit garantir de ce ſort les Souverains, ſ'ils reſſembloient à ces Princes, & qu'il y eût des Histoſiens du caractère que je demande. Car enfin comment feroit-on pour arrêter leur plume, & pour eſſacer ou obſcurcir les portraits qu'ils traceroient ?

Les Tyrans & les Monarques injuſtes ſe flattent en vain, ſ'ils eſperent que les édifices ſuperbes, les Manſolées & les Epitaphes peuvent les mettre à l'abri des reproches qu'on eſt en droit de leur faire l'orſque l'Histoire ne rend pas bon témoignage de leurs actions ? Pour ſavoir ſi un Prince a aimé la juſtice, a protégé & cheri ſes ſujets, on ne va pas conſulter :

196 LETTRES CABALISTIQUES,  
les Vers qu'un Poëte , payé pour mentir , a composés à la louange de mille vertus imaginaires , & qu'un Courtisan , vil esclave des défauts de son maître , a fait graver sur la base ou le frontispice de quelque monument. Jamais personne ne s'avisa de prendre les informations de la vie & du regne d'un Souverain aux Epitaphes de son Mausolée , Les tombeaux superbes ne servent au contraire , qu'à augmenter le mépris qu'on a pour ceux qu'ils enferment , lorsqu'on vient à penser combien ils étoient peu dignes de recevoir un pareil honneur. On dit à-peu-près d'eux ce que disoit Charles-Quint au Prieur d'un Couvent , voyant le magnifique sépulcre d'une Dame , qui passoit pour n'avoir pas été assez dévote pendant sa vie. *C'est assez de la pénitence qu'elle a faite dans l'autre monde. Changez-la de place , & mettez-la dans quelque endroit où elle ne soit point apperçue , afin que le Public oublie des choses dont ce tombeau le fait ressouvenir incessamment.*

Supposons pour un instant , sage & savant Abukibak , qu'il fût vrai , comme il ne l'est pas , que les édifices , les Mausolées , les Epitaphes , les Inscriptions , pussent servir à la gloire des Princes , ce secours seroit bien foible pour parvenir à l'immortalité , eu égard

## L E T T R E L X V. 197

à celui qu'on peut retirer de l'Histoire. Combien de monumens n'ont point été détruits & renversés de fond en comble, ou pour mieux dire, combien peu en reste-t'il depuis les Tites-Lives, les Salustes, les Suetones, les Paterculus, &c. ?

Un Prince, qui ne fonde sa réputation & qui ne met sa gloire à l'abri des reproches que par les statues & les bâtimens, établit ses esperances sur des choses bien fragiles & bien périssables. Souvent le même jour qui met un Souverain au tombeau, voit briser toutes ses statues Pline, parlant de celles qu'on avoit dressées à Domitien, & qu'on renversa après sa mort, rapporte que le peuple prenoit plaisir à les mettre en pieces à coups de hache, comme si chaque coup leur eût fait de la douleur. Quelle étoit la folie du Pape Paul IV. qui regardoit comme une marque certaine de l'amour du peuple Romain, la statue qu'il lui avoit élevée ! A peine fut-il mort, qu'il la renversa, la mit en pieces, & lui fit les plus sanglans outrages, pour se consoler de ne pouvoir en accabler l'Original qu'elle représentoit.

Qu'on examine attentivement, sage & savant Abukibak, ce qui apprécie véritablement les vices & les vertus des Grands, on verra que la seule Histoire



178 LETTRES CABALISTIQUES,  
jouit de ce droit ; elle est le juge souverain des actions des Rois , ainsi que de celles des simples particuliers. Je fais qu'on pourra objecter qu'un Prince trouveroit le moyen de rendre inutile, ou du moins de diminuer l'autorité des Historiens véridiques , en leur en opposant d'autres qu'il payeroit , & qui écriroient en sa faveur. A cela je réponds qu'il seroit très-aisé à la postérité de décider du mérite de ces différens Auteurs , & que ceux qui vivroient de leur tems , ne seroient point la dupe de ces Historiographes gagés. On ne l'est point actuellement , où ils le sont généralement tous ; que seroit-ce donc lorsqu'il y auroit des gens qui releveroient hardiment leurs mensonges & leurs be-vûes ? » Tous les hommes , dit Ame-  
» lot de la Houssaie dans un Livre im-  
» primé à Paris avec Permission (1),  
» tous les hommes , particulièrement  
» ceux de l'Europe , comme plus rafi-  
» nés & plus versés dans les Sciences  
» que les autres peuples , ont aujour-  
» d'hui une si méchante opinion de la  
» conduite des Princes , qu'ils ne  
» croient rien de tout ce que l'on dit ,

(1) Tacite , avec des Notes Politiques & Historiques , par Amelot de la Houssaie , Tom. II. pag. 284. de l'Edition de Paris, en 1724.

» on l'on écrit à leur louange ; & cette  
 » impression s'est si bien enracinée dans  
 » le cœur & dans l'esprit des peuples ,  
 » que si S. Paul vivoit parmi nous , &  
 » qu'il s'avifât de parler ou d'écrire de  
 » la sainteté véritable de quelque Prin-  
 » ce , il ne trouveroit pas un seul hom-  
 » me qui voulût i'en croire. Et pour-  
 » quoi cela ? En voici la raison. Ajour-  
 » d'hui , non-seulement le monde civi-  
 » lisé , mais même le menu peuple fait  
 » & connoît par experience qu'il est  
 » défendu décrire la vérité quant aux  
 » actions des Princes , & que ceux qui  
 » le font , en sont punis. Ainsi les peu-  
 » ples , persuadés de la rigueur de ces  
 » défenses , ne peuvent pas manquer  
 » de s'imaginer que toutes les louanges  
 » que les Historiens donnent aux Prin-  
 » ces , sont des flatteries , *parce que ,*  
 » *disent-ils , la crainte des peines ordon-*  
 » *nées par les Princes , ôte la liberté d'é-*  
 » *crire autrement :* au lieu que s'il étoit  
 » permis de mêler les drogues , & de  
 » faire infuser deux onces de venin  
 » avec trois cens livres de sucre , c'est-  
 » à-dire de publier parmi beaucoup de  
 » perfections quelques défauts qui sont  
 » publics , chacun ajouteroit foi à tout  
 » le reste , & croiroit le Prince doué  
 » de toutes les vertus dont le loueroit

200 LETTRES CABALISTIQUES ,  
» un Historien , qui remarqueroit en  
» lui quelque vice ordinaire. «

Selon ces sages & véritables maximes, les Historiens sinceres, & les savans *Misanthropes* seroient très-utiles aux bons Princes, que le Public aveugle ne distingue point assez des mauvais ; & puisque les louanges qu'on donne aux Grands, ne passent pour véritables que lorsqu'elles sont mêlées de quelque blâme, il seroit avantageux pour ceux chez qui les vertus l'emportent de beaucoup sur les vices, qu'on pût parler hardiment de leurs défauts légers pour constater la réalité de leurs excellentes qualités, qui sans cela passent pour imaginaires, ainsi que celles de tous les autres Princes, que des Ecrivains flatteurs ne manquent jamais d'élever jusqu'au Ciel.

Quel risque eût couru Henri IV. de permettre qu'on écrivît pendant sa vie son Histoire avec toute la sincérité possible ? Les petites fautes qu'on lui eût reprochées, n'eussent servi qu'à relever le lustre de ses éminentes vertus ; elles auroient servi d'ombre au tableau, & eussent donné plus de brillant & plus de relief à la beauté de son caractère. Sans doute qu'il eût été charmé de voir comment la vérité le peignoit aux siècles futurs, & qu'il se fût applaudi du peu

## LETTRE LXVI. 207

de prise que la critique la plus severe avoit sur lui. Il n'eût point haï le sincere Historiographe de son regne , il auroit pensé que rien ne tourne plus à la gloire d'un Héros , que d'honorer le mérite par-tout où il se trouve , fût-ce même chez des ennemis.

Je te salue , sage & savant Abukibak , & te souhaite une parfaite santé.

---

## LETTRE LXVI.

*Ben Kiber , au sage Cabaliste Abukibak.*

**J**E suis souvent mortifié , sage & savant Abukibak , & je déplore les malheurs & les infortunes de l'humanité , lorsque réfléchis aux excès où se sont portés quelques hommes , nés pour le malheur des autres. Il est tel Prince , ou tel Ministre , qui lui seul a plus fait de mal au genre humain que toutes les bêtes farouches n'ont pû lui en faire depuis la création du Monde.

Tous les tigres , tous les lions & tous les ours de l'Univers n'ont pas fait périr la centieme partie des hommes que Néron fit mourir. Dis-moi , sage & savant Abukibak , un lion s'avisait-il jamais ,

202 LETTRES CABALISTIQUES ,  
pressé par la faim , de sauter sur un autre  
lion , & de le dévorer pour se rassasier ?  
On voit tous les jours des hommes im-  
moler d'autres hommes à leur ambition ,  
à leur vanité , à leur avarice ; & ils font  
pour contenter leurs passions , ce que les  
bêtes n'osent faire pour conserver leur  
vie.

Ce n'est pas seulement sous des tyrans  
que l'on a vû des Nations entières plon-  
gées dans les plus grandes infortunes ,  
bien des Princes auxquels la postérité a  
donné de grandes louanges , ont fait  
quelquefois autant de maux que les plus  
cruels. Neron brûla Rome pour conten-  
ter son humeur barbare , Jules César  
remplit de sang & de carnage tout l'Em-  
pire Romain pour satisfaire son ambi-  
tion. Qu'importe-t'il aux hommes qui  
périssent , que leur perte soit causée par  
un principe , ou par un autre ? Tout ce  
qui tend à les détruire leur paroît avec  
raison également odieux.

Une province ruinée & saccagée par  
un ambitieux Conquerant , ne pourra-  
t'elle pas le placer parmi ces monstres  
d'inhumanité qui naissent pour le mal-  
heur du genre humain ? Un homme est-  
il en droit d'en faire périr un millon d'au-  
tres pour montrer son pouvoir ? Dans  
quel principe du droit naturel trouve-t-  
on que plusieurs personnes doivent être  
immolées

immolées à l'ambition, ou plutôt à la folie d'une seule ? Tous ces prétendus Héros, à qui l'aveuglement des foibles mortels a donné le nom de *Grand* & de *Conquerant*, ne paroissent guères plus respectables aux yeux d'un Philosophe, que les Nérons & les Calligulas. La différence qu'il y a entr'eux, c'est que ces deux Empereurs Romains ne faisoient perir que leurs sujets, & que les autres ont détruit les leurs & ceux des Princes leurs voisins.

Un Monarque qui fait la guerre pour défendre ses Etats, pour soutenir les droits & les privilèges de ses peuples, est un sage pere de famille qui garantit sa famille, qui la protege, qui la met à couvert de la haine de ses ennemis. Un Roi qui ne cherche qu'à satisfaire son ambition, qui fuit la paix uniquement pour le plaisir de faire la guerre, est un fleau plus cruel que la peste & la famine. On peut se garantir de la disette, en cherchant du bled dans les autres pays ; on évite les maladies contagieuses, en fuyant les lieux où elles sont : mais un Prince ambitieux est un torrent que rien ne peut arrêter, & qui submerge tout ce qu'il trouve dans sa course. Alexandre alloit persécuter les hommes jusqu'au bout du Monde ; Charles XII. imitoit assez ce Roi Macédonien. Si le Ciel n'eût

pas en pitié des Moscovites , peut-être eût-il été jusques dans le fond de la Syberie , pour avoir le plaisir d'y massacrer des hommes. Plus il en eût immolé , & plus les imbécilles peuples lui eussent donné des titres augustes.

Il semble que les hommes aient attaché le nom de *Grand* aux Monarques qui font périr deux millions d'hommes. Ceux qui ne détruisent pas le genre humain , n'obtiennent que le nom de *Juste* ; funeste & bizarre coutume ! suite fatale des préjugés ! Les Souverains qui sont véritablement grands , ne passent qu'après ceux qui n'ont d'autre vertu que celle de servir utilement la vengeance celeste , & de suppléer au défaut de la peste & de la famine.

L'ambition des Conquerans n'est pas le seul deffaut des Souverains qui tendent directement à la ruine des sociétés & à la destruction du genre humain , l'avarice fait quelquefois d'aussi grands maux que la guerre la plus cruelle. Il vaudroit même beaucoup mieux que certains Princes fissent périr la moitié de leurs sujets dans une bataille , ou dans un siege , que de les forcer à mourir d'inanition. La mort d'un soldat a quelque chose de doux : il n'en sent ni les apprêts , ni les rigueurs. *Les plus mortes mort* , dit Montagne , *sont les meilleures* (1). C'est

(1) Montagne, Essais, Livre II. Chap. IX. p. 157 :

d'un payſan qui languit ſous le poids d'un travail pénible , qui tâche inutilement de pouvoir gagner ſa vie à la ſueur de ſon front , qui , après avoir forcé la terre par ſes ſoins & par ſes peines à produire des récoltes abondantes , voit ſes récoltes devenir le butin d'un Souverain avide , ſans qu'il lui ſoit permis d'en conſerver aſſez pour prolonger ſes jours ; la mort , diſ-je , de ce payſan eſt cent fois plus cruelle que celle du ſoldat.

Si le Conquérant , ſage & ſavant Abukibak , ne paroît aux yeux d'un Philoſophe que comme un lion furieux , aſſamé de carnage , le Souverain avare , avide du bien de ſes ſujets , rempliſſant ſes coffres des dépouilles de cent mille familles ruinées , ſ'y préſente ſous la figure d'une harpie qui fond ſur les fruits & ſur les viandes des Troyens. Ils cherchent en vain à ſe mettre à l'abri de l'avidité de ce monſtre , elle les pourſuit dans la caverne où ils ſe retirent (1). Vai-

(1) *At ſubita horridico lapſu de montibus adſunt  
Harpiz , & magnis quatiunt clangoribus alas ,  
Diripiuntque dapes , tactuque omnia ſordant  
Immunido. Tum mox retrunſi dira intet odorem  
Ruſum in ſecellu longo , ſub rupe cavata  
Inſtituunt monſas , atſque reponunt ignem.  
Ruſum ex diverſo cœli, cœliſque latebris ;  
Turba ſonans prædam pedibus circumvolat uncis,  
Polluit ore dapes.*

*Virg. Æneid. Lib. III.*



nement aussi les pauvres sujets esperent-ils de conserver quelque chose , ils ne sauroient rien mettre à l'abri de l'avarice de leur Souverain. Les gardes , les archers , les maltotiers , les partisans , les fermiers parcourent sans cesse toutes les villes & les villages , & ces cruelles sangsues sucent jusqu'à la dernière goutte le sang du pauvre peuple.

Il y a encore plusieurs autres infortunes qui découlent toutes de l'avarice du Prince , comme d'une source aussi abondante, en maux que la Boëte de Pandore. Ces travaux durs & pénibles , auxquels on condamne souvent assez légèrement tant de malheureux destinés à chercher l'or & l'argent dans les entrailles de la terre , ont été condamnés même par les Payens. Plutarque trouve qu'il est honteux aux hommes de faire travailler à des mines , parce que ceux qu'on y employe , après avoir souffert des peines infinies & qui excèdent l'humanité , finissent ordinairement par une mort affreuse , étant très-souvent enterrés & écrasés par la chute des terres (1). Avidité de l'or , à quoi ne forces-tu point les hommes (2) !

(1) Plutarq. Vies des grands Hommes, Tom. V. pag. 161. de l'Edit. d'Amsterd.

(2) --- Quid non mortalia pectora cogis ,

Auri Sacra Fames !

Virgil. *Æneid.* Lib. III.

La magnificence , la somptuosité , la splendeur des Princes , enfin toutes ces qualités qui tendent à la profusion , & qu'on a qualifiées de tant de titres honorables , sont aussi préjudiciables aux peuples que l'avarice. La seule différence qu'ils y trouvent , c'est qu'on les ruine par des motifs différens. Le Souverain avare pille ses sujets pour en garder l'argent dans ses coffres , & le magnifique les charge d'impôts pour subvenir aux dépenses excessives qu'il est obligé de faire. Voilà les mêmes façons de voler ; mais la destination du vol est différente. Celui qu'on réduit à l'aumône , ne s'embarrasse guères des motifs de celui qui l'y conduit.

Un Roi prodigue est un insensé , qui croit acquérir l'amitié de tout le monde , en maltraitant , battant , ruinant la plus grande partie des hommes , & en flattant & caressant quelques particuliers. Une centaine de courtisans reçoivent de lui ce qu'il arrache à huit ou dix millions de personnes. Entre l'avarice & la prodigalité , il est un juste & sage milieu : le Prince qui s'y tient attaché , est véritablement équitable , & son peuple réellement heureux.

Alexandre détruisoit des provinces , ruinoit tous les habitans d'un Royaume , & après cela , donnoit à un particulier ces États dévastés. Voilà une plaisante

208 LETTRES CABALISTIQUES ,  
générosité ! N'eût-il pas mieux valu qu'il  
eût laissé à chacun ce qui lui appartenait  
légitimement ? Donner son bien, c'est être  
généreux ; mais céder celui qu'on a vo-  
lé , c'est une espèce de restitution.

Le zèle outré des Princes pour l'avan-  
cement de leur Religion n'est pas moins  
contraire que leurs autres défauts , à la  
tranquillité des hommes, & n'a pas moins  
servi à la destruction du genre humain.  
Combien de misérables ont été immolés  
à la superstition & à la haine des Prêtres,  
à la fureur des Théologiens , & à l'ambi-  
tion des Ecclésiastiques ? Les Souverains  
qui se livrent aux dévots , sont aussi dan-  
gereux que des courriers violens & in-  
domptés , conduits par des fanatiques.  
Quel frein peut arrêter la fougue impé-  
tueuse d'un Roi qui croit servir Dieu &  
la Religion , en détruisant des gens qu'il  
se figure avoir raison de haïr , & qu'on  
lui persuade être ennemis de sa personne  
& de son Etat ?

Les défenseurs de l'intolérance , pour  
excuser l'horreur de leur règne & de  
leur conduite, pensent dire quelque cho-  
se de bien fort, lorsqu'ils crient sans cesse :  
*Soumettez-vous , on ne cherche qu'à vous  
instruire. C'est pour votre bien qu'on vous  
persécute. Vous êtes des brebis égarees , que  
nous voulons contraindre d'entrer dans le  
berceau.* » Cruels Pasteurs ! peut-on leur

» répondre, plus dangereux cent fois  
 » que les loups, ignorez-vous que l'es-  
 » prit & le cœur ne peuvent être con-  
 » vaincus par la violence? Voulez-vous  
 » des preuves évidentes que malgré  
 » les supplices & les tourmens, on  
 » ne peut croire ce qui nous en af-  
 » franchiroit, écoutez un sage Philoso-  
 » phe, plus honnête homme que vous  
 » tous. *Quand les Sociniens, dit-il (1),*  
 » *requerent ordres de sortir de la Pologne,*  
 » *ils avoient le choix d'y demeurer, en se*  
 » *faisant Catholiques. Cependant ils ai-*  
 » *merent mieux presque tous s'exposer*  
 » *aux incommodités de l'exil, que d'a-*  
 » *bandonner leur Religion. N'étoit-il*  
 » *pas de leur intérêt en toutes manieres*  
 » *de croire que l'Eglise Romaine étoit la*  
 » *véritable? Ne l'est-il pas quelquefois*  
 » *aux Catholiques - Romains de se per-*  
 » *suader que le Protestantisme est la vraie*  
 » *Religion? D'où vient donc qu'il y en a*  
 » *si peu qui changent? Il faut reconnoi-*  
 » *tre en cela, non pas une malice de*  
 » *cœur qui empêche de demander à Dieu*  
 » *humblement son assistance pour être inf-*  
 » *ruit de la vérité; mais une pleine con-*  
 » *fiance qu'on a déjà trouvée la vérité.*  
 » *Car, dès qu'on est dans cette pleine*  
 » *persuasion, l'ordre naturel demande*

(1) Bayle, Comment. Philosop. Tome II.  
 Part. IV. Chap. XIV pag. 291. & suiv.

» qu'on croie faux tout ce qui nous est  
 » contraire, & qu'on regarde comme des  
 » suggestions de l'Esprit malin, ou de la  
 » Nature corrompue, tout ce qui tend à  
 » nous tirer de cette persuasion. Or, qu'on  
 » me dise en conscience, si c'est avoir le  
 » cœur gâté, oblique, méchant, & si au  
 » contraire ce n'est pas une marque infail-  
 » lible qu'on aime la vérité. Mais que  
 » dirons-nous des Juifs, qui sont depuis  
 » tant de siècles la balayure & la raclure  
 » du monde, sans dominer en aucun coin  
 » de la terre, sans y exercer des charges,  
 » souvent chassés & persécutés, le gibier  
 » ordinaire de l'Inquisition, & obligés,  
 » jusques dans les lieux où on leur per-  
 » met d'allonger un peu leurs phylacte-  
 » res, à être humbles, & à souffrir mille  
 » rebuffades? L'ambition, la volupté,  
 » l'humeur vindicative trouvent-elles-là  
 » leur compte? Ignorent-ils que selon le  
 » monde, il leur vaudroit mieux être  
 » Chrétien, ou Mahometan, selon la di-  
 » versité des lieux, que Juifs? Cependant  
 » rien n'est plus rare que la conversion d'un  
 » Juif? D'où vient cela, que de la forte  
 » persuasion où ils sont qu'ils offenseroient  
 » Dieu, & qu'ils se damneraient éternel-  
 » lement, s'ils abandonnoient la Religion  
 » de leurs Peres? Mais cette forte per-  
 » suasion d'où vient-elle, généralement  
 » parlant, que de l'éducation? Car le mé-

» me Juif qui est si opiniâtre dans ses er-  
 » reurs , seroit un Chrétien à brûler , si à  
 » l'âge de deux ans on l'eût ôté à son pere,  
 » pour le faire élever par de bons & ze-  
 » lés Chrétiens. Or , qui oseroit dire que  
 » la malice de son cœur a été cause qu'il  
 » a été élevé , non pas par un Chrétien ,  
 » mais par son pere Juif ? Et je m'en vais  
 » faire voir que s'il est devenu Juif lui-  
 » même par éducation , cela ne prouve  
 » point que son ame fut mauvaise.

Puisqu'il ne dépend point des hom-  
 mes de surmonter les préjugés de leur  
 éducation , & que les tourmens n'effa-  
 cent point les impressions de la Reli-  
 gion , pourquoi persécuter des malheu-  
 reux qui ne font aucun mal à la Société ,  
 qui servent la Divinité selon les lumieres  
 de leur esprit & les mouvemens de leur  
 conscience ? Impitoyables Convertis-  
 seurs , il n'est entre vous & Neron au-  
 cune différence. Il vouloit faire des  
 Payens par le fer & par le feu , & vous  
 employez les mêmes moyens pour faire  
 des Catholiques. Les Chrétiens Apostats  
 n'étoient point persuadés des dogmes &  
 des opinions qu'ils n'embrassoient que  
 pour éviter la mort. Les Protestans , les  
 Juifs , les Sociniens , les Lutheriens ,  
 forcés par les persécutions de changer  
 de Religion , abhorrent dans le fond de  
 leur cœur celle qu'ils professent exte-

rieurement. Les cachots, les roues, les gibets ne servent donc qu'à contraindre les hommes à feindre de croire ce qu'ils ne croient point. Quelle contrainte, juste Dieu, que celle qui n'a d'autre but que d'établir le parjure, la feinte & le mensonge ! Osez-vous, barbares & ignorans Théologiens, soutenir qu'elle a été ordonnée par la Divinité ? Non contents de commettre les crimes les plus affreux, vous voulez rendre l'Etre suprême complice de tous vos forfaits.

Je sens, sage & savant Abukibak, qu'en te parlant des pernicieuses maximes des Convertisseurs, mon esprit malgré moi se livre à des mouvemens de colere. Je sors de cette tranquillité qui fait le partage des Philosophes. Mais quel est l'homme, qui, pensant aux maux qu'ont causés la superstition, le fanatisme & le faux zele d'aggrandir la Religion par toutes sortes de voyes, n'entre dans une juste fureur, & ne frémit de voir quel a été le sort de tant d'honnêtes gens ?

Je vais tâcher d'éloigner des idées aussi tristes en finissant ma Lettre, & en te saluant de bon cœur.



LETTRE LXVII.

*Le Cabaliste* Abukibak , au *studieux*  
Ben Kiber.

**L**Es sages réflexions , mon cher ben Kiber , dont tes Lettres sont remplies , me font espérer que tu parviendras un jour à quelque chose de grand. Dès qu'on a autant de mérite que toi , il n'est rien qu'on ne doive se flatter de pouvoir obtenir. Ce n'est pas toujours la naissance qui mène & conduit aux honneurs ; il ne me seroit pas difficile de prouver que parmi les Héros qui se sont élevés au-dessus des autres hommes , soit dans l'antiquité , soit dans ces derniers tems , il y en a eu autant qui sont nés dans un état bas & abject , que dans un haut rang & une famille distinguée.

Allons d'abord chez les Grecs , nous trouverons parmi les Atheniens Isicratès , fils d'un savetier , qui devint un excellent Général , & résista à Epaminondas. Ce vaillant & fameux Commandant Thébain trouva dans lui un adversaire redoutable. Artaxerxès, Roi



de Perse , ne crut pouvoir mieux confier son armée qu'à ce même Isicratès , lorsqu'il voulut faire la guerre aux Egyptiens.

Parmi les fameux Généraux qui se formerent sous Alexandre le Grand , & qui après sa mort devinrent de puissans Monarques , deux des Principaux sortirent d'une famille très-obscur. Ptolomée , qui eut en partage l'Egypte & la Sirie , qui illustra si fort son nom , que ses successeurs se firent une gloire & un devoir de le porter , étoit fils d'un écuyer nommé Lac , qui n'eut jamais d'autre qualité & d'autre emploi dans l'armée d'Alexandre. Eumenès , le plus excellent Capitaine qu'eut ce Roi de Macédoine , & celui qui lui fut le plus utile , soit par son courage , soit par sa prudence & ses vastes connoissances , étoit fils d'un charretier.

Quittons les Grecs , & venons aux Romains. Deux de leurs plus grands Rois étoient d'une race très-médiocre. Le premier Tarquin fut le fils d'un simple marchand de Corinthe. Servius-Tullius naquit d'une servante , quelques-uns disent d'une esclave. Cependant ces deux Monarques augmentèrent beaucoup leur Empire : le premier , aussi grand guerrier que bon politique , accrut le nombre des Sénateurs & des

**LETTRE LXVII. 215**

Chevaliers , & institua de nouveaux Prêtres pour le service des Dieux ; le second remporta plusieurs grandes victoires , triompha de tous ses ennemis , & fut le second fondateur de Rome.

Marius , ce fameux guerrier , qui fut sept fois Consul , & qui eut deux fois les honneurs du triomphe , étoit né dans le village d'Arpin , d'une famille très-obscur. Ciceron , dont l'éloquence sauva Rome des fureurs de Catilina , s'éleva au Consulat par son seul mérite. Ventidius , un des plus vaillans Capitaines qu'aient eu les Romains , ayant été muletier pendant ses premières années , se fit ensuite soldat ; & s'étant distingué par plusieurs belles actions , trouva le moyen d'être connu de César sous lequel il avoit servi. Cet Empereur l'éleva d'emploi en emploi jusqu'à ceux de Consul & de Pontife. Il eut le commandement d'une Armée contre les Parthes , & fut le premier qui remporta contre eux une victoire complète.

Avant de descendre aux Héros qui ne durent sous l'Empire leur fortune qu'à eux-mêmes , parcourons quelques Nations étrangères , que les Grecs & les Romains appelloient barbares. La naissance d'Artaxerxès , Roi des

Parthes , fut si basse & si vile , qu'on n'a jamais pû comoitre ses parens. Il fut cependant le fondateur de l'Empire des Parthes , & ses belles actions le rendirent si respectable , que tous ses successeurs furent appelés Arsacides , en mémoire du nom qu'il avoit porté , & qu'il avoit rendu si illustre.

Agatocles , Roi de Sicile , qui fit long-tems la guerre aux Carthaginois , étoit le fils d'un potier. La dignité de Roi ne l'enorgueillit jamais , il n'oublia point sur le Trône ce qu'il étoit avant d'y parvenir ; & pour s'en ressouvenir tous les jours , & s'exciter davantage à la vertu , il ordonna que lorsqu'on lui donneroit à manger , on mit quelque vase & quelque plat de terre parmi ceux d'or & d'argent.

Le courageux Viriat , si vanté par les Historiens , & qui tant de fois défit & battit les Romains , eut pour pere un pauvre berger. Il garda quelque tems les troupeaux avec lui ; mais enfin ennuyé d'une vie aussi tranquille , il s'adonna à la chasse , & passa quelques années à poursuivre des bêtes féroces dans les forêts. Les Romains , ayant porté la guerre en Espagne , il assembla quelques-uns de ses compagnons ; & s'étant mis à leur tête , il attaqua plusieurs fois des Partis Romains , les battit &

les mit en fuite. Sa réputation s'accrut peu-à-peu , & vint enfin si haut dans peu de tems , qu'il trouva le moyen d'assembler une armée nombreuse , & de faire la guerre pendant quatorze ans pour la défense de son pays , contre les mêmes Romains , qu'il vainquit très-souvent. Peut-être les eût-il entièrement chassés d'Espagne , s'il n'eût point péri par une insigne trahison.

Revenons actuellement aux Empereurs d'Occident & d'Orient. Pertinax , quoique fils d'un artisan , parvint à l'Empire à cause de sa valeur & de ses rares vertus. Il tint une conduite aussi sage que le Roi de Sicile dont nous venons de parler. Les grandeurs ne l'enivrerent point , il fut en faire un bon usage. Pour élever le courage de tous les particuliers , & les exciter à se rendre dignes de parvenir aux grandeurs , il fit revêtir de marbre la boutique de son pere , & voulut que ce fût un monument éternel de ce que pouvoit faire la vertu en faveur de ceux qui l'aimoient , & qui le pratiquoient.

L'Empereur Dioclétien , qui remporta tant de victoires , eut pour pere un Libraire. Valentinien fut fils d'un cordier ; l'Empereur Probus , d'un jardinier , & l'Empereur Maximien , d'un ferrurier. Les parens d'Aurélien étoient

218 LETTRES CABALISTIQUES,  
si pauvres, qu'on ne les connoît point.  
Le mérite personnel, la valeur & la  
prudence furent les seules choses qui  
élevèrent ces Princes sur le Trône.

Allons plus avant, mon cher ben  
Kiber, & des Empereurs passons aux  
Rois des Lombards qui leur succéde-  
rent en Italie. Le troisieme de ces Sou-  
verains naquit d'une femme publique,  
qui, l'ayant mis au Monde, accom-  
pagné de deux autres freres dont elle  
accoucha dans le même tems, & se  
trouvant embarrassée pour nourrir ses  
trois enfans, les jetta dans un fossé où il  
y avoit quelque peu d'eau. Le Roi Agel-  
mond, passant auprès, vit ces trois  
enfans, dont deux étoient déjà morts;  
il toucha le troisieme avec le bout de sa  
lance, soupçonnant qu'il étoit encore  
en vie. Dès que cet enfant sentit la lance,  
il la prit avec sa main. Le Roi ordonna  
qu'on le retirât de l'eau, & qu'on eût  
soin de l'élever. Il le fit nommer La-  
musie, à cause que le lieu où il avoit  
été trouvé, s'appelloit Lama. Dans la  
suite cet enfant, abandonné dès sa nais-  
sance, trouva la fortune si favorable, &  
fut si bien s'attirer l'amitié des peuples  
& des soldats, qu'il fut Roi des Lom-  
bards. Je conviens, sage & savant Abu-  
kibak, que ce sont-là de ces coups du  
destin, auxquels on ne doit pas s'atten-  
dre ;

dre ; mais je soutiens que sans la vertu & le mérite , il eût été inutile que le sort eût voulu favoriser Lamusie.

Primislas est peut-être le seul Roi qui n'ait dû totalement sa couronne qu'au hazard. Il étoit fils d'un payfan, & s'occupoit à labourer la terre lorsque les Bohemiens , ne pouvant s'accorder entre eux pour l'élection d'un Roi , convinrent de lâcher dans la campagne un cheval sans bride & sans frein , & que celui devant qui il s'arrêteroit , seroit reconnu Roi. Le cheval étant venu devant Primislas qui labouroit tranquillement ses champs , s'arrêta auprès de lui. Il fut très-surpris qu'on l'environnât dans l'instant, qu'on l'ôtât de sa charrue, & qu'on le reconnût pour Roi de Bohême. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que ce Monarque laboureur fut un excellent Souverain , qui institua plusieurs loix très-sages & très-sensées ; c'est lui qui fit entourer de murailles la ville de Prague. Que l'on dise après cela , que la seule naissance inspire des sentimens dignes de commander aux hommes. Combien de Rois, descendus d'une suite nombreuse de Princes , ont été inférieurs à un pauvre payfan dans l'art de gouverner les peuples , & qui plus est, dans l'art de les rendre heureux ?

## 220 LETTRES CABALISTIQUES,

Tamerlan , dont les vastes conquêtes furent plus étendues que celles d'Alexandre , qui vainquit dans Bajazet un ennemi aussi redoutable que Porus , naquit simple berger. Cromwel , qui détrôna des Rois & les conduisit sur l'échafaut , étoit un simple bourgeois de Londres. Ce fameux Thomas Koulikan , dont la sagesse & la valeur font aujourd'hui l'étonnement de l'Europe , est aussi inconnu par ses parens , qu'il est célèbre par ses actions ; on ignore même dans quel pays il a pris naissance.

Le vaillant & vertueux Capitaine , qui fut le pere de François Sforce , dont les enfans furent pendant long - tems Ducs de Milan , étoit natif d'un village nommé Coutignol , & fils d'un pauvre laboureur. Des soldats qui passaient auprès des champs qu'il cultivoit , le menerent avec eux. Il se distingua par tant de belles actions , qu'il parvint jusqu'au grade de Général. Le Maréchal Faber eut pour pere un ferrurier.

Le Maréchal de Catina sortoit d'une famille bourgeoise. Le Général Laubanie , qui défendit Landau si vaillamment , étoit le fils d'un barbier.

Passons de l'état des Laïques à celui des Ecclesiastiques , nous trouverons un nombre considerable de simples par-

ticuliers que le seul mérite a conduits au souverain Pontificat. Le Pape Jean XXII. eut pour pere un cordonnier : le Pape Nicolas V. un vendeur d'œufs & de poules : le Pape Sixte IV. un matelot. Tout le monde fait que le premier métier de Sixte-Quint fut de garder les cochons. Combien n'y a-t'il pas d'Evêques & de Cardinaux qui ne doivent leur rang qu'à leurs éminentes qualités ? Mazarin étoit le fils d'un pauvre bourgeois Romain ; Albéroni l'est d'un jardinier.

Quant aux Ecrivains & aux Auteurs célèbres, les plus distingués d'entr'eux ont presque tous eu des parens pauvres & de basse condition. Nous avons vu que Cicéron ne sortoit point d'une famille illustre. Le pere de Démosthène étoit forgeron : celui de Virgile , potier : celui d'Horace , affranchi : celui de Théophraste , fripier : celui du Philosophe Medene , menuisier : celui du fameux Amiot , corroyeur : celui de la Motte , chapelier : celui de Rousseau , cordonnier : celui de l'éloquent Père Massillon , aujourd'hui Evêque de Clermont , tanneur.

J'ai pris plaisir , studieux ben Kiber , à mettre sous tes yeux une partie des grands hommes qui n'ont dû leur for-



**222 LETTRES CABALISTIQUES,**  
tune & leur réputation qu'à eux-mêmes : afin de t'encourager à suivre leurs exemples. Laisse les Grands se vanter follement que la fortune n'est occupée que d'eux seuls , & considère sans cesse qu'elle a souvent fait pour les plus petits particuliers vertueux ce qu'elle n'a jamais exécuté pour les plus grands Seigneurs. Forces-la donc par ton mérite à réparer l'injustice qu'elle t'a faite, en ne te donnant pas un état qui répondît à tes sentimens & à ton mérite. Songes sans cesse à ceux , qui , nés dans un rang bien plus vil & plus abject que le tien , se sont élevés au faite des grandeurs. Rien n'est plus propre à encourager que les grands exemples ; aussi voudrois-je qu'on présentât sans cesse aux yeux des peuples les actions des hommes , qui par leur mérite extraordinaire se sont distingués des autres , & ont su se faire un destin bien plus beau que celui qu'il sembloit que le Ciel leur eût marqué. De pareilles instructions seroient infiniment utiles au bien public & à l'encouragement des particuliers. Le soldat sentiroit son ardeur se ranimer ; le Magistrat s'appliqueroit davantage à son métier ; l'Ecclesiastique s'attacheroit plus fortement à l'étude ; le Courtisan changeroit ses

vertus plâtrées contre des qualités essentielles & réelles ; le Gentilhomme fuirait l'oisiveté ; enfin le Savant emploierait tous ses soins à perfectionner ses talens.

Je te salue , mon cher ben Kiber , & te souhaite une parfaite santé.

LETTRE LXVIII.

Ben Kiber , *au Cabaliste* Abukibak.

**T**U seras peut-être surpris , sage & savant Abukibak , de ce que je vais t'apprendre. J'ai résolu de fixer ma demeure dans une aimable solitude , au pied d'une montagne voisine des Alpes. Là ; retiré du monde , loin du tumulte & des embarras , mes jours couleront , tissus d'or & de soie. La lecture des bons Livres sera ma principale occupation , & la chasse & l'agriculture me serviront tour à tour d'amusement. Je renonce pour jamais à tout ce qui pourroit troubler mon repos ; la gloire , de quelque espèce qu'elle soit , ne sauroit me tenter. Je me moque de la folie d'un homme , qui , pour parvenir à quelque grade distingué dans les armées , va se faire cou-

224 LETTRES CABALISTIQUES ,  
per un bras , ou fracasser une jambe ,  
comme s'il en avoit trop de deux , &  
que la moitié de ses membres lui fussent  
à charge.

Lorsque je considère dans les appartemens de Versailles plusieurs Officiers-Généraux mutilés , je crois voir un hôpital , où l'on a renfermé des fous qui ont troqué contre un morceau de parchemin les jambes ou les bras qui leur manquent. Est-il rien de si comique pour un Philosophe que d'examiner sans préjugé la conduite de certains hommes , qui , pour avoir le droit de porter un ruban rouge ou bleu , vont se faire estropier par quelque Allemand , ou par quelque Hollandois ? Si les rubans sont si nécessaires pour relever le mérite d'un homme , ne peut-on les obtenir sans faire le métier d'un fou ou d'un enragé ? Cela étant , bienheureux sont ceux qui se moquent d'un pareil mérite , & qui , comme moi , dans une retraite paisible rient du guerrier & de sa récompense !

Les charges & les emplois de la Robe ne me tentent pas davantage que les honneurs militaires. Je regarde comme un esclave , un homme destiné à donner tous ses soins & tous ses momens aux affaires de tous les particuliers. Le Public , selon moi , est un maître aussi dur , aussi barbare , aussi difficile à servir & à con-

tenter que le plus cruel pirate Algerien. Un Juge est un véritable captif, dont les fers, pour être dorés, n'en font pas moins pesans.

Quelle est la vie d'un Magistrat qui veut remplir dignement ses fonctions ? Je n'en connois pas de plus pénible. Depuis le matin jusqu'au soir, il est sans cesse occupé à éclaircir des affaires que l'affreuse chicane a travaillé à obscurcir pendant trente ans. Entouré de sacs de papiers, il passe ses jours dans la poudre d'un cabinet, dont il ne sort que pour aller au Palais entendre heurler les Procureurs, mentir les Avocats, & gémir les Plaideurs. Son sort seroit encore moins malheureux, si ses peines étoient suivies de quelques fruits : mais souvent, & même presque toujours, elles ne servent à rien ; les formalités étouffent & rendent inutile le bon droit. Combien de fois n'arrive-t'il pas dans un mois, qu'un Conseiller au Parlement a la douleur de voir que malgré les soins qu'il se donne, il ne peut venir à bout de faire condamner un fripon qui a trouvé le secret de rendre son affaire imperdable par quelque défaut de formalité, dans lequel il a fait tomber l'honnête homme contre lequel il plaide ?

Quoi, sage & savant Abukibals ! pour avoir le droit de porter une robe rouge,

**226 LETTRES CABALISTIQUES ,**  
de m'asseoir sur des bancs couverts d'une  
tapiserie fleurdelisée, je sacrifierois le re-  
pos de toutes ma vie ! Encore s'il m'é-  
toit permis de m'endormir sur ces bancs,  
& que je puisse faire légitimement ce que  
tant de Magistrats font mal-à-propos  
contre la bienséance & l'équité, je trou-  
verois mon sort moins à plaindre, & je  
ronflerois aussi fort que les Avocats crie-  
roient ; mais lorsqu'on veut faire un mé-  
tier aussi délicat que celui d'un Juge ,  
peut-on apporter trop de précaution à  
en remplir dignement les fonctions ? Un  
Magistrat qui fait son emploi en homme  
intègre, est l'esclave du Public ; mais ce-  
lui qui le néglige, est regardé comme  
une personne infâme & indigne du rang  
où elle est. Quelque pénible que soit la  
charge d'un Juge, il lui est donc cent  
fois plus avantageux de sacrifier son re-  
pos que de songer à ses plaisirs & à ses  
commodités, puisqu'en suivant la pre-  
mière maxime, il ne perd que sa tran-  
quillité, & qu'il se deshonne en adop-  
tant la seconde. Ne faut-il pas être fou  
pour envier un état où l'on n'a à choisir  
qu'entre les maux, lorsqu'on peut en  
trouver qui n'offrent que des biens ?

L'Ecclésiastique, quelque riche qu'il  
soit, ne me paroît pas plus heureux que  
le Magistrat ( Je suppose un Ecclésiasti-  
que galant homme, & qui n'a pas perdu  
toute

toute honte). Quel ménagement n'est-il pas obligé de garder ! Quelle contrainte ne faut-il pas qu'il s'impose ! Son petit-colet , son manteau & sa soutane sont trois furies qui suivent ses pas , & qui le tourmentent sans cesse. *J'aime la Musique* , dira un Prêtre. *Je voudrois bien aller à l'Opera ; mais ma maudite soutane m'en empêche. Jamais soutane ne fut vûe dans une loge , ou dans un amphithéâtre. La quitterai-je ? Que pensera-t'on de voir un Curé en manteau court , au milieu de ses paroissiens ? Al-lons , sacrifions le plaisir d'aller à l'Opéra à l'avantage d'avoir trois milles livres de rente.*

» Ne pourrois-je point , dit un jeu-  
 » ne Abbé , aller dans une assemblée  
 » d'aimables femmes qu'il y a chez la  
 » Comtesse ? On y soupera ce soir , &  
 » l'on y dansera ensuite. Je n'oserois  
 » me trouver chez cette Dame , que  
 » penseroit-on de voir au Bal un hom-  
 » me en manteau court & en petit co-  
 » let ? Ah ! que tu me coutes cher ,  
 » Abbaye , que tu me coutes cher ! Si  
 » tu me donnes de quoi faire bonne-  
 » chere , tu me privas de la moitié des  
 » plaisirs de la vie. «

A quoi servent les biens , sage & sa-  
 vans Abukibak , qui ôtent une partie  
 de la liberté ? Un homme sensé ne pré-



218 LETTRES CABBALISTIQUES ,  
ferera-t'il pas plutôt d'être libre avec un  
bien médiocre , que d'être esclave avec  
des revenus superflus ? L'homme n'est  
jamais heureux dès qu'il est gêné : tou-  
te contrainte , de quelque espèce qu'elle  
soit l'afflige , le révolte ; & pour qu'il  
souhaite une chose , & la regarde com-  
me un grand bien , il suffit qu'elle lui  
soit défendue. Tel Ecclésiastique , qui  
se soucieroit fort peu de certains plai-  
sirs s'il étoit Laïque , donneroit la moi-  
tié de ses revenus pour pouvoir les gou-  
ter. J'ai connu un fort honnête Prêtre à  
Paris , qui soupiroit amèrement toutes  
les fois qu'il passoit devant la porte de  
l'Opéra. *Est-il possible*, me disoit-il , *que*  
*je ne pourrai jamais voir danser cette*  
*Camargo dont on parle tant ?* Il entroit  
dans une espèce d'enthousiasme lorsqu'il  
entendoit vanter cette Danseuse. S'il  
n'eût pas été aussi attentif qu'il l'étoit à  
garder les bienséances , je ne doute pas  
qu'il ne se fût déguisé en femme , com-  
me le Chanoine de Notre-Dame , fa-  
meux Janséniste , qu'on reconnut dans  
cet équipage à l'Opéra , il y a quelques  
années. Que ne fait pas la contrainte ,  
puisque elle force un bon serviteur de  
S. Paris à endosser la jupe & le cotil-  
lon ? Qui sait si elle n'a jamais fait pren-  
dre la cornette & la fontange à quelque  
disciple d'Ignace , échappé à la pétulan-

cè des Mousquetaires , qui furent la cause de la découverte & de la confusion du Chanoine Janséniste ?

Le sort des personnes , qu'on regarde communément dans le monde comme les plus heureuses , me paroissant bien plus à plaindre qu'à envier , n'ai-je pas raison , sage & savant Abukibak , de chercher une aimable solitude , dans laquelle uniquement occupé du soin de conserver ma santé & de cultiver mon esprit , je donnerai à l'étude d'une sage & utile Philosophie tous les momens de ma vie ? Que je regrette ceux que j'ai perdus , & qui se sont écoulés dans une molle & honteuse oisiveté ! J'ai trente-trois ans , & de tant d'années à peine en ai-je vécu trois ou quatre ; car enfin est-ce vivre que de n'être uniquement occupé que de folies & de bagatelles , & que de suivre aveuglement tous les mouvemens & toutes les impressions d'une jeunesse étourdie ? C'est extravaguer , c'est ignorer entièrement la cause pour laquelle on a été créé , c'est enfin ressembler aux animaux les plus vils & les plus abjects , qui se livrent sans remords & sans connoissance à tout ce qui peut flatter leur sens.

Je vais tâcher , sage & savant Abukibak , de reparer le mauvais usage que j'ai fait du tems. J'apprécierai chaque



230 LETTRES CABALISTIQUES;  
moment de celui qui m'est réservé, il n'y en aura aucun qui ne soit employé, ou à perfectionner le plus qu'il me sera possible mes foibles connoissances, ou à me rendre plus sage, plus vertueux, & plus digne de l'estime des honnêtes gens. Depuis près de trois ans, j'ai fait un *Noviciat de Philosophie* assez pénible. La fortune a voulu me faire passer par bien des épreuves fâcheuses pour m'affermir davantage dans le mépris des grandeurs humaines, & dans l'amour du bon & du vrai; elle a réparé depuis quelques mois une partie des maux utiles qu'elle m'avoit faits. Je puis dans une retraite tranquille goûter toutes les véritables douceurs de la vie, sans être à charge à mes amis, & sans avoir rien à craindre ni à redouter de l'impuissante haine de mes ennemis. Ne faudroit-il pas que je fusse aussi peu sensé que le Petit-maitre le plus étourdi, si, ayant des biens aussi réels, je regrettois un seul instant les faux brillans dont les gens du monde sont éblouis? Je vais donc me rendre dans mon aimable solitude, & déjà j'en ai pris la route. Lorsque je serai établi dans ma nouvelle demeure, je te communiquerai quelquefois les réflexions que j'y ferai, & je te prierai de m'apprendre tes sentimens. Tu continueras à me donner de

## L E T T R E   L X V I I I.   237

tes nouvelles comme *Cabaliste* , & je continuerai à te faire part de mes réflexions comme *Solitaire*. La méditation ne fournit pas moins de matière à un Auteur , que les voyages & la cabale.

Mais alors il faudra que tu ne rendes mes Lettres publiques qu'autant que tu seras résolu à vouloir prendre ma défense contre cette foule d'Auteurs subalternes , qui , semblables à ces vieux chiens inquiets , jappent sans cesse contre tout ce qu'ils apperçoivent. Quelque vains que soient leurs aboyemens, ils ennuyent un galant homme , lorsqu'il est forcé , pour les faire cesser , de se détourner de ses occupations. L'Auteur des *Lettres Juives* me disoit un jour : *Je suis dans le cas d'un homme , après lequel sept ou huit roquets & tournebrosches , sales & galeux , aboyent dans les rues. Quelque résolution qu'il forme de continuer son chemin sans s'arrêter , ennuyé du bruit de ces maudits chiens , il se retourne , leve sa canne & toute la meute de cuisine prend la fuite. A peine a-t'il fait trente pas , qu'il entend le même tapage , & que les roquets reviennent à la charge. Que faire dans cet embarras ? Il perd patience , & s'arrête encore ; & avant qu'il soit loin de la rue , il a été obligé de faire vingt fois le*

232 LETTRES CABALISTIQUES,  
même manège. Je me promets tous les  
jours, continuoît cet Auteur, de ne point  
perdre mon tems à illustrer une troupe de  
roquets Littéraires ; mais malgré ma ré-  
solution, ennuyé de leurs fades critiques,  
je prends la plume, je les couvre de con-  
fusion, & je les expose à la risée du  
Public, qui se divertit de leurs sottises  
& de leurs impertinences. Je crois les  
avoir forcés à garder le silence, point du  
tout. La maudite meute recommence, &  
il faut que je me résolve, ou à perdre  
des momens précieux, ou à la laisser jap-  
per tout son sou.

J'espere, sage- & savant Abukibak,  
que dans la continuation de nos Lettres,  
étant plus à portée que moi de voir ce  
qui se passe, tu voudras bien partager  
avec moi le pénible emploi de répondre  
aux barbouilleurs de papier qui nous  
attaqueroient. A ce prix, tu peux com-  
pter sur moi.

Je te salue, & t'embrasse de tout  
mon cœur.



## L E T T R E L X I X.

Bén Kiber au sage Cabaliste Abukibak.

**I**L y a quelques jours , sage & savant Abukibak , que l'esprit rempli de réflexions Philosophiques sur la faiblesse de l'esprit humain , je crus qu'il feroit aisé de prouver qu'il n'y a aucune extravagance pour laquelle on ait enfermé des fous dans l'hôpital , qui n'ait été adoptée & crue , comme une chose évidente , claire & certaine , par quelque peuple. Frappé d'une idée aussi particulière , je voulus connoître par l'expérience si elle avoit quelque réalité. Je fus visiter les insensés , j'examinai avec beaucoup de curiosité quels étoient les differens genres de leur folie. Juges , sage & savant Abukibak , de mon étonnement , lorsque je fus parfaitement convaincu qu'il n'y avoit aucun fou dans les Petites-maisons de Paris qui n'eût pû passer pour très-sage chez quelque Nation. Tu seras d'abord surpris de ce que je te dis , & tu croiras que je pousse les choses à l'extrême ; mais je ne te rapporte rien qui ne

234 LETTRES CABALISTIQUES,  
soit conforme à la plus exacte vérité ,  
& tel est le malheur & la foiblesse de  
l'esprit humain , qu'il n'est aucune ex-  
travagance , aucune chimere qu'il ne  
soit capable d'adopter comme une chose  
très-excellente & conforme à la raison.  
Souffres , pour t'en convaincre , que  
j'expose à tes yeux les différentes fo-  
lies des insensés que je vis , & que je te  
rappelle les peuples & les Nations chez  
qui ces gens que nous regardons com-  
me des extravagans , passeroient pour  
des personnes très-sensées.

Le premier fou que j'examinai , avoit  
été enfermé , parce qu'il se figuroit qu'il  
devoit bien-tôt devenir cheval de poste ,  
pour avoir désobéi aux ordres de S.  
François d'Assise , qui lui avoit ordonné  
en songe de faire certaines prieres tous  
les jours. *Je vais mourir* , disoit - il.  
*Dès que je serai mort , mon ame sera*  
*obligée d'être pendant quatorze ans en*  
*pénitence dans le corps d'un cheval alezan.*  
*Je ne serai délivré de cette peine que par*  
*les prieres d'un bon Pere Capucin , qui*  
*fléchira la colere de son Séraphique Pere*  
*S. François.* Ce fou étoit si fortement  
persuadé de ce qu'il disoit , qu'avant  
d'être renfermé , dès qu'il entendoit  
claquer un fouet , il frémissait ; & s'il  
appercevoit un charretier battant ses  
chevaux : *Arrêtes !* s'écrioit-il , *impi-*

*royable fouetteur ! Tu bats d'honnêtes gens qui valent cent fois mieux que toi. On a enfermé à Paris, sage & savant Abukibak, un homme, qu'on auroit regardé à Peckin comme un des plus sages mortels. Mettons quelque Divinité Chinoise à la place de S. François ; substituons un Bonze à celle du Capucin, & voilà raisonnable, pieux & prévoyant, le même homme qui étoit fanatique, insensé visionnaire, & digne des Petites-maisons.*

Le second fou que je vis, s'imaginoit d'être persécuté par le Diable, & de l'avoir très-souvent à ses côtés. *Monsieur Lucifer*, lui disoit-il, *ayez pitié de moi je vous prie. Je vous donne tout ce que vous me demandez, je vous offre des présens, je bois toujours le premier coup à votre santé, pourquoi venez-vous me tourmenter ?* Alors il se mettoit à genoux, baisoit la terre, & faisoit mille autres extravagances. Transportons cet homme, sage & savant Abukibak, chez les peuples qui ne sacrifient qu'au Diable, parce qu'ils disent qu'ils en sont cruellement tourmentés, & qu'il est inutile qu'ils prient la bonne Divinité qui ne leur fait jamais du mal, il trouvera ses nouveaux concitoyens prêts à adopter comme des

236. LETTRES CABALISTIQUES,  
vérités évidentes les mêmes opinions  
qui le font renfermer à Paris ; & s'il y  
a des hôpitaux pour les insensés dans  
les Indes, ceux qui voudront l'y con-  
damner, subiront la même peine qu'on  
lui a imposée.

Le troisieme fou qu'on me montra ,  
l'étoit devenu par l'amour & le res-  
pect qu'il avoit pour les médailles des  
Saints & les *Agnus*. Il en portoit tou-  
jours deux ou trois cens sur lui ; il en  
avoit de pendues au cou , aux bras ,  
aux poings : plus de trente ornoient  
son estomac ; & dès qu'il égaroit quel-  
qu'un de ces colifichets , il se croyoit  
perdu. La peste , la famine , la guerre ,  
tout lui paroissoit peu à craindre avec  
ces prétendus Talismans ; sans eux , une  
feuille , agitée par le vent , l'épouvan-  
toit. Il ruinoit ses enfans & sa famille  
pour acheter des *Béatilles spirituelles* ,  
il avoit donné à un Pèlerin qui venoit  
de Rome , cent louis d'une Relique.  
Conduisons cet homme en Espagne ,  
sage & savant Abukibak , avec ses mé-  
dailles , ses *Agnus* & ses chapelets : à  
peine sera-t'il arrivé aux Pyrénées ,  
qu'il sera aussi respectable qu'il l'étoit  
peu auparavant. On fera brûler ceux  
qui diront qu'il faut l'enfermer , l'In-  
quisition le prendra , lui & ses médail-

lés, sous sa puissante protection : il vivra honoré des tous ses voisins , & il sera canonisé après sa mort.

Je considèrai avec peine & avec quelque étonnement un quatrieme fou , qui se donnoit des coups , se heurtoit la tête contre la muraille , & qui , malgré la chaîne qui le lioit , faisoit des efforts infinis pour venir jusqu'à moi. *Quelle est donc la folie de cet homme ?* demandai-je à celui qui m'avoit conduit à sa loge. » C'est d'expier les péchés de » tout le monde : il se bat sans cesse » pour implorer la miséricorde de Dieu, » & les coups qu'il vient de se donner, » sont pour obtenir le pardon de vos » fautes. « A peine cet homme eut-il cessé de parler , que le fou commença à crier : *Convertissez-vous , misérable ! Voyez ce que je fais pour effacer vos crimes.* Je crus , sage & savant Abukibak , voir un de ces Bonzes-Chinois , qui traînent après eux de longues chaînes de trente pieds , & qui , lamentant & gémissant , disent d'un ton lugubre : *C'est ainsi que nous expions vos péchés.* Ils se frappent ensuite la tête contre un gros caillou , & se meurtrissent tout le visage. Voilà , sage & savant Abukibak , un Saint Indien regardé comme un fou à Paris ; cependant sa folie est si excusable , qu'elle eût bien dû trouver



grace. Il ne faut pas aller à la Chine pour la justifier ; sans sortir de la France , combien n'y a-t'il pas de gens attaqués de la même phrénésie ? Il est vrai qu'ils ne se meurtrissent que les fesses & les épaules , & que l'infortuné captif se maltraitoit le visage ; mais la différence d'un homme qui se fouette , à un autre qui se soufflette , est-elle assez grande pour que l'un doive être regardé comme un homme très-sensé , & l'autre comme un extravagant à lier ? En bonne justice , il faut remettre ce fou en liberté , ou renfermer tous ces fanatiques qui croient qu'entre leurs fesses & la Divinité il est quelque liaison sympathique.

Le cinquieme fou que je vis , me parut plus divertissant que les autres. Il s'étoit persuadé qu'il étoit Prophete, & qu'il annonçoit l'avenir. Sa façon de prédire étoit tout-à-fait comique : il avoit une piece de cuivre qu'il jettoit en l'air , en prononçant le nom de S. Antoine , qui préside aux choses perdues. Si la piece tomboit par terre du côté qu'il prétendoit marquer le bonheur , il annonçoit les choses les plus gracieuses ; mais si c'étoit du côté qui présageoit les malheurs , il n'y avoit aucune infortune qu'il ne prédit. On ne l'eût point enfermé pour une folie qui n'a-

voit rien que d'amufant, s'il s'en fût tenu-là ; mais comme on lui payoit fes prédictions fuivant qu'elles étoient plus ou moins gracieufes , lorsque la médaille venoit trop fouvent du mauvais côté , il s'en prenoit à S. Antoine , & le traitoit fort cavalierement. *Tu ne vaux pas le Diable* , lui difoit-il quelquefois ; *Or tu es plus malicieux que lui. Tu tournes la médaille pour me faire mourir de faim ; mais je t'attraperai ; car pour te punir , je ne jeûnerai point la veille de ta fête.*

Ces extravagances ayant paru indécentes aux gens d'Eglife , ils ont fait mettre le Prophete aux Petites-maisons. C'est un malheur pour lui de n'être pas né Chinois ; il lui eût été permis de prédire l'avenir , & d'injurier autant qu'il eût voulu le S. Antoine de Peckin.

» Rien n'est plus fingulier , dit un Au-  
 » teur moderne en parlant des Astro-  
 » logues de la Chine , que leurs ma-  
 » nieres de confulter leurs Idoles do-  
 » mestiques. Ils prennent deux petits  
 » bâtons plats d'un côté , & ronds de  
 » l'autre : ils les attachent l'un contre  
 » l'autre avec un fil ; après quoi , ils  
 » prient affectueufement l'Idole , & fe  
 » perfuadent fortement qu'ils doivent  
 » en être exaucés. Ils jettent les bâtons  
 » devant elle : fi le hazard veut qu'ils  
 » tombent fur le côté plat , c'est alors

» qu'ils passent des prières aux injures.  
 » Néanmoins ils réitérent le sort ; &  
 » s'ils ne réussissent pas mieux , les  
 » coups suivent les injures. Cependant  
 » ils ne se découragent pas , & ils  
 » recommencent si souvent le sort ,  
 » qu'enfin il leur est favorable (1). «

En quittant la loge de ce cinquième fou , j'entrai dans celle d'une femme qui étoit devenue insensée , non pas pour s'être mêlée de faire des prédications ; mais pour avoir cru trop aveuglement à celles qu'on lui avoit faites. Son enfant avoir été la première victime de sa folie. Trois semaines après avoir accouchée , elle avoit consulté sur son sort un Diseur de bonne-aventure , qui lui annonça qu'il seroit très-malheureux. Frappée de ce funeste pronostique , & emportée par son fanatisme , elle donna la mort à son fils , & se vanta de son crime , comme d'une action remplie de piété & de tendresse. Les Juges ayant appris cet infanticide , firent arrêter cette femme , & instruisirent son procès dans toute la rigueur des loix ; mais ayant reconnu évidemment qu'elle étoit folle , ils la condamnèrent à être renfermée pour toujours.

( 1 ) Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolâtres, Tome.II. page 248.

Si elle fût née chez les Banians, elle eût passée pour très-sage & très-prudente. Chez ces peuples, aussi-tôt qu'un enfant vient au Monde, on consulte un Astrologue sur sa destinée; si les astres ne lui sont point favorables, on lui donne la mort, comme la plus grande faveur qu'il puisse espérer de ses parens.

Je vis une seconde folle, dont les discours me divertirent beaucoup. *Monfieur*, me dit-elle, vous voyez un fille que le Ciel a comblée d'honneur. *S. Paris*, ce grand Saint, au tombeau duquel s'opèrent tant de miracles, a bien voulu quitter le Ciel pour venir me faire un enfant. Je suis enceinte actuellement de ses œuvres, & je dois accoucher d'un grand personnage, qui anéantira les Jésuites, réduira en poudre tous les Hérétiques, détruira l'Empire des Turcs, & reformera le luxe de la Cour de Rome.

» Cette fille est-elle enceinte? demandai-je à l'homme qui me conduisoit.

Oui Monsieur, me dit-il, elle l'est: véritablement l'on ignore de qui, & l'on croit que la crainte qu'elle a eue qu'on ne connaît sa foiblesse, l'a fait devenir folle. Chez les Péruviens, sage & savant Abukibak, la prétendue concubine de *S. Paris* eût trouvé dans tous les esprits

242 LETTRES CABALISTIQUES,  
une aveugle croyance ; on n'eût point  
regardé comme une chose extraordi-  
naire que le bon Diacre eût quitté pour  
quelque tems le céleste séjour , pour  
venir prendre ses ébats sur la terre. Ces  
peuples ont des filles , ou des Religieu-  
ses , consacrées au service du Soleil. Si  
elles deviennent enceintes , elles doi-  
vent être brûlées par les loix , mais dès  
qu'elles assurent que c'est le Soleil qui  
les a connues , leur grossesse devient  
respectable (1). A coup sûr , dans un  
pays où l'on croit que le Soleil inter-  
rompt sa course pour venir coucher  
avec un fille , on ne regarderoit pas  
comme une extravagance de prétendre  
qu'un Saint Janséniste puisse faire des  
bâtards.

La folie de la troisième femme qu'on  
me montra , étoit encore plus singu-  
lière que celle de la seconde. Sa fan-  
taisie étoit de baiser le bouton de la cu-

( 1 ) In peruvii Regni finibus receptum , Solem  
colere : quod Ingæ Reges pro Firmamento aut In-  
signi Dominationis instituerunt , cum essent Dii  
antea diversi. Illorum solemne , Tempia ubique  
Soli erigere , ampla , magnifica , aut laqueata aut  
strata. In iis castæ aliquot Virgines , quarum pu-  
dicitia devota : nec fas polluere , nisi ut luerent  
morte. Excusatur si qua juravit compestam se &  
ex eo uterum ferre. Lepsius Monit. & Exempl. Po-  
litica , Cap. III. pag. 27.

lotte de tous les Réverends Peres Jésuites qu'elle rencontroit. En eût-elle trouvé un chez le Pape, au lieu de courir à la pantoufle du Saint Pere, elle eût été se prosterner devant la culotte de l'Ignacien. Elle se figuroit qu'il y avoit autant de vertu dans toutes celles de ces Réverends Peres, que dans les Reliques les plus operantes. Si cette Dévotée fut née dans le Royaume de Golconde, ou dans celui de Bismagar, il lui eût été permis de baiser non-seulement le bouton de la culotte, mais encore bien d'autres piece. Les Faquirs, ou Jésuites Golcondois sont fort accoutumés à recevoir de ces baisers si extravagans en Europe. Les Auteurs nous apprennent *qu'on voit les Dévotées venir baiser à ces Faquirs les parties du corps les plus cachées, sans que pour cela ils détournent tant soit peu les yeux.* Je ne voudrois pas jurer que si cette mode s'établissoit en Europe, les Moines y eussent autant de gravité. Plus d'un Cordelier logneroit tendrement la dévote Baïseuse, & malheur à celles qui auroient des lunettes; car on verroit bien souvent arriver le cas dont l'ingénieux la Fontaine a fait le sujet d'un de ses Contes, & qui causa la perte des Bescles de la vieille Abbessé.

Laissons la plaisanterie, sage & savant Abukibak, & plaignons les hommes, en considerant la foiblesse de leurs esprits. Que devient cette raison, cette lumiere naturelle dont certains Philosophes parlent tant ? N'a-t'elle été accordée qu'à de certains peuples ? L'ame des autres n'est donc ni de la même nature, ni de la même espece que la leur. A-t'elle été donnée également à tous les hommes ? D'où vient agissent-ils si diversement ? Qui sont les sages ? Qui sont les fous ? Chacun veut connoître le vrai, où trouver des Juges sans préjugés, qui puissent décider cette dispute ?

Je te salue, sage & savant Abukibak.



LETTR E LXX.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux  
Ben Kiber.*

**L**E parallele que tu fais, studieux ben Kiber, dans ta dernière Lettre entre les extravagances de plusieurs infensés Européens & les usages de certains peuples Asiatiques, Africains, &c. m'a fait réfléchir aux mœurs des Nations anciennes. Je crois pouvoir établir, après un mûr examen dans lequel j'ai tâché d'éloigner autant qu'il m'a été possible, tous les préjugés, qu'il en a été dans tous les tems, ainsi que dans les nôtres; & que plusieurs peuples ont toujours eu des coutumes directement opposées à celle des autres; de sorte qu'un homme qui passoit pour très-sage parmi les premiers, auroit été regardé comme un extravagant chez les autres. Je vais encore plus loin, & je soutiens que soit chez les Modernes, soit chez les Anciens, toutes les Nations, même les plus civilisées, avoient & ont encore plusieurs usages directement opposés à la raison. Un Philosophe qui les considère avec quelque attention, en connoît d'abord le ridicule.



Je te communiquerai , studieux ben Kiber , les réflexions que j'ai faites , en lisant Herodote & Diodore de Sicile , sur les mœurs & les loix des principaux peuples anciens. Je rapporterai d'abord purement & simplement ce qu'en disent ces Auteurs ; ensuite je remarquerai les choses absurdes , ridicules , pueriles , dont ils étoient zelés observateurs. Les Lettres que je t'écrirai sur ce sujet , pourroient servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain.

Commençons par les Egyptiens. » Comme ils ont , dit Herodote (1) , un air & » une riviere , dont la nature est differen- » te de celle des autres , ils se sont aussi » établi des loix & des ordonnances , » pour la plupart différentes de celles » qu'on observe aux autres pays. Les » femmes conduisent parmi eux tout le » commerce , elles tiennent tavernes , & » demeurent aux boutiques , tandis que » les hommes filent dans la maison. Les » autres Nations font leurs tissures en » montant , & les Egyptiens en abaif- » fant ; les hommes y portent les far- » deaux sur leurs têtes , & les femmes » sur leurs épaules ; les femmes pissent

( 1 ) Herod. Liv. II. pag. 217. Je me sers dans cette Lettre , ainsi que dans les autres , de la Traduction de du Ryer.

» debout, & les hommes s'abaissent pour  
 » cela. Il ne leur est pas permis de vui-  
 » der leur ventre hors de la maison ; mais  
 » ils mangent dehors & dans les rues ,  
 » & disant pour raison que les choses  
 » deshonnêtes, mais nécessaires, doivent  
 » se faire en secret ; & que celles qui ne  
 » sont pas deshonnêtes, se doivent faire  
 » publiquement. La femme n'y sauroit  
 » être la Prêtresse d'aucun Dieu, ni  
 » d'aucune Déesse ; mais les hommes  
 » sont les Prêtres de tous les Dieux &  
 » des Déeses. Les enfans mâles ne peu-  
 » vent être contraints de nourrir malgré  
 » eux leur pere & leur mere ; mais les  
 » filles y sont contraintes, encore qu'el-  
 » les ne le voulussent pas. Aux autres  
 » pays les Prêtres portent de grands  
 » cheveux ; mais ils sont rasés en Eryp-  
 » te. Aux autres pays on a de coutume  
 » de se faire raser aux funérailles d'un  
 » parent ; au contraire les Egyptiens se  
 » laissent croître les cheveux, mais ils  
 » se font couper la barbe. Aux autres  
 » pays on a son vivre séparé de celui des  
 » bêtes ; mais les Egyptiens mangent  
 » avec les bêtes. Les autres peuples vi-  
 » vent d'orge & de froment, & c'est  
 » une honte aux Egyptiens de vivre des  
 » choses qui en sont faites ; ils font leur  
 » pain d'une espee de grain, qui est en-  
 » tre l'orge & le froment. Ils pétrissent.

248 LETTRES CABALISTIQUES ,  
 » & remuent la farine détrempée en eau,  
 » avec les pieds , & manient la fange &  
 » la boue avec les mains. Les autres lais-  
 » sent les parties naturelles comme la  
 » Nature leur a données , excepté ceux  
 » qui ont été instruits par les Egyptiens;  
 » mais les Egyptiens se font circonci-  
 » re . . . . Les Prêtres se rasent tout le  
 » corps de troisen trois jours , afin que  
 » quelque vermine ou quelque autre  
 » sorte d'ordure ne s'engendre point en  
 » des hommes qui prédisent au culte  
 » des Dieux . . . . Ils ne font aucune dé-  
 » pense des biens qui leur appartiennent;  
 » mais chacun d'eux a chaque jour sa  
 » portion des viandes sacrées , qu'on  
 » leur donne toutes cuites , & plus mé-  
 » me qu'il ne leur faut , de chair de  
 » bœuf & d'oye. On leur donne aussi  
 » du vin , sans qu'ils se mettent en pei-  
 » ne de rien chercher; mais il ne leur  
 » est pas permis de manger du poisson.  
 » Les Egyptiens ne sement point de  
 » fèves , & ne les mangent ni crues ,  
 » ni cuites , & les Prêtres ne peuvent  
 » seulement les regarder , s'imaginant  
 » que cette sorte de légume est im-  
 » monde. «

Examinons, studieux ben Kiber, com-  
 bien d'impertinences & de folies il y a  
 dans les coutumes bizarres du plus an-  
 cien des peuples, ou du moins de celui

chez lequel nous découvrons les premières traces des Sciences & des Arts. Ne nous arrêtons pas aux hommes , *filant dans l'intérieur des maisons , & aux femmes , vendant le vin dans les tavernes.* Accordons encore aux deux sexes la liberté de pisser comme ils le jugeront à propos , laissons-les supporter les coliques les plus violentes plutôt que d'oser *vuider leur ventre hors de leur maison ,* permettons qu'ils mangent , *exposés aux injures de l'air , sans pouvoir dîner ou souper dans leurs appartemens ;* mais en leur donnant autant de permission , ne soyons pas aussi indulgens sur la loi qui *dispense les enfans mâles de nourrir leurs parens.* Est-ce que les garçons ont moins d'obligation que les filles à leur pere & à leur mere ? Sont-ils d'une espece différente de celle de leurs parens ? Ne leur appartiennent-ils qu'en partie ? Quel bizarre & criminel usage ! Il faut être privé non-seulement de la raison , mais de tous sentimens humains , pour ne pas en être révolté. Que dirons-nous de la coutume *de manger avec les bêtes ,* n'est-elle pas bien singulière , sur-tout dans des gens qui en d'autres occasions étoient esclaves de la propreté , & se lavoient avec tant de soin ? Celle *de détrempier la farine avec les pieds , & de manier la fange & la boue avec les mains ,* n'est pas moins crasseuse

250 LETTRES CABALISTIQUES,  
& moins particuliere. Quant aux usages  
des Prêtres, quelque ridicules qu'ils  
soient, trois mille ans n'ont pû les dé-  
truire, & ils sont encore en vogue au-  
jourd'hui chez la moitié des Européens,  
où une foule de fainéans, vêtus d'une  
maniere comique, *sans faire aucune dépen-  
se de leur bien*, consumant celui des gens  
du Monde, *mangent la portion des viandes  
quêtées, qu'on leur donne toutes cuites. On  
leur apporte aussi du vin; mais il est défen-  
du à plusieurs de manger du bœuf & du  
mouton*; ils ne peuvent vivre qu'avec du  
poisson. La seule difference qu'il y a  
entre les folies des Egyptiens & des Eu-  
ropéens est bien petite; car il est aussi  
ridicule de se figurer que la Divinité  
soit fort honorée parce qu'on ne mange  
pas de poisson, que parce qu'on s'abstient  
au contraire de la viande. Il faut être  
bien extravagant pour se figurer qu'un  
brocher dans l'estomac d'un Prêtre of-  
fense mortellement le Ciel; mais il faut  
ne l'être pas moins pour penser qu'une  
perdrix, mangée par un Chartreux, met  
le Moine au fond des Enfers. Quelle fo-  
lie d'ériger Dieu en Intendant ou en  
Maître-d'hôtel, qui regle la table de  
quelques particuliers! L'horreur que les  
Egyptiens avoient pour les fèves, & la  
crainte que les Prêtres avoient que leur  
vûe ne souillât la pureté de leur minis-  
tere,

tere , est le comble de l'extravagance. Qu'est-ce qu'une feve, sinon un morceau de terre inanimée , ainsi que l'est un autre légume. Est-ce le suc qu'elle contient, qui peut corrompre l'ame ? C'est assez de s'en interdire l'usage ; mais pour s'en défendre la vûe , il falloit qu'il s'en détachât certaines particules bien subtiles & bien venimeuses. Aujourd'hui le bon sens & la raison ont fait évanouir ce poison dangereux, on mange des feves comme des pois. Le venin de ce premier légume passe sur la viande pendant un certain tems de l'année ; peut-être que dans quatre ou cinq cens ans le Carême & les Vigiles auront le même sort que les rêveries Egyptiennes. Passons des Egyptiens aux Ethiopiens.

» Les Ethiopiens (1), dit Diodore  
 » de Sicile , ont plusieurs loix fort différentes de celles des autres peuples,  
 » sur-tout pour ce qui regarde l'élection des Rois. Les Prêtres choisissent les plus honnêtes gens de leur  
 » corps ; & les enfermant comme dans  
 » un cercle, celui de ces derniers que  
 » prend au hazard un des Prêtres qui  
 » entre dans le cercle , en marchant &  
 » en sautant comme un Ægypttan ou un

(1) Diodore , Liv. III. pag. 266. Je me sers de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

## 42 LETTRES CABALISTIQUES.

» Satyre, est déclaré Roi sur le champ,  
 » tout le peuple l'adore comme un hom-  
 » me, chargé du gouvernement par la  
 » Providence divine. Le nouvel Elu  
 » commence à vivre de la manière qui  
 » lui est prescrite par les loix. En tou-  
 » tes choses il suit la coutume du pays,  
 » ne punissant & ne récompensant que  
 » selon les regles, établies dès l'origine  
 » de la Nation. Il est défendu au Roi  
 » de faire mourir aucun de ses sujets,  
 » quand même il auroit été déclaré  
 » en jugement digne du dernier sup-  
 » plice ; mais il envoie un Officier qui  
 » lui apporte le signal de la mort ; &  
 » aussi-tôt le criminel s'enferme dans sa  
 » maison, & se fait justice lui-même.  
 » Il ne lui est point permis de s'enfuir  
 » en des Royaumes voisins, & de chan-  
 » ger ainsi la peine de mort en un ban-  
 » nissement, comme font les Grecs. On  
 » raconte à ce sujet qu'un certain hom-  
 » me, ayant vu cet ordre de mort qui  
 » lui étoit envoyé de la part du Roi,  
 » & songeant à s'enfuir hors de l'Ethio-  
 » pie, sa mere qui s'en doutoit, lui pas-  
 » sa sa ceinture autour du col sans qu'il  
 » osât se défendre, & l'étrangla ainsi,  
 » de peur, disoit-elle, que son fils ne  
 » procurât par sa fuite une plus grande  
 » honte à sa famille. Il y avoit quelque  
 » chose encore de plus extraordinaire

» dans ce qui regardoit la mort des  
 » Rois. Les Prêtres qui servent à Mé-  
 » roé, y ont acquis un très-grand pou-  
 » voir. Ceux-ci, quand il leur en pre-  
 » noit fantaisie, dépêchoient un courrier  
 » au Roi pour lui ordonner de mou-  
 » rir. Ils lui faisoient dire que les Dieux  
 » l'avoient ainsi réglé, & que ce seroit  
 » un crime de violer un ordre qui ve-  
 » noit de leur part. Ils ajoutoient plu-  
 » sieurs autres raisons qui surprenoient  
 » aisément des hommes simples, préve-  
 » nus d'une ancienne coutume, & qui  
 » n'avoient pas assez de force d'esprit  
 » pour résister à ces commandemens  
 » injustes. En effet, les premiers Rois  
 » se sont soumis à ces cruelles ordon-  
 » nances sans aucune autre contrainte  
 » que celle de leur propre superstition.  
 » Ergamenès, qui regnoit du tems de  
 » Ptolomée second, & qui étoit inf-  
 » truit de la Philosophie des Grecs,  
 » fut le premier qui osa secouer ce joug  
 » ridicule. Ayant pris une résolution  
 » vraiment digne d'un Roi, il s'en vint  
 » avec son armée attaquer la forteresse  
 » où étoit autrefois le Temple d'or des  
 » Ethiopiens. Il fit égorger tous les  
 » Prêtres, & institua lui-même un cul-  
 » te nouveau. Les amis du Prince se  
 » sont fait une loi qui subsiste encore,  
 » quelque singulière qu'elle soit. Lors-



## 254 LETTRES CABALISTIQUES ;

» que leur maître a perdu l'usage de  
 » quelqu'une des parties de son corps,  
 » par maladie, ou par quelque acci-  
 » dent, ils se donnent la même infir-  
 » mité, croyant que c'est une chose  
 » honteuse, par exemple, de marcher  
 » droit à la suite d'un Roi boiteux,  
 » & il leur paroît absurde de ne pas  
 » partager avec lui les incommodités  
 » corporelles, puisque la simple amitié  
 » nous oblige à prendre part à tous  
 » les biens & à tous les maux qui arri-  
 » vent à nos amis. Il est même fort  
 » commun de les voir mourir avec leurs  
 » Rois, & ils pensent qu'il leur est glo-  
 » rieux de donner ce témoignage d'u-  
 » ne fidélité constante. De-là vient que  
 » chez les Ethiopiens, il est difficile de  
 » former aucune entreprise contre le  
 » Roi, par l'attention que tous ses amis  
 » apportent à leur conservation com-  
 » mune. Ce sont-là les loix & les cou-  
 » tume des Ethiopiens qui demeurent  
 » dans la capitale, & qui habitent l'île  
 » de Méroé, & cette partie de l'Ethio-  
 » pie qui touche à l'Egypte. «

Dans ma première Lettre je te com-  
 muniquerai mes réflexions sur tant d'usa-  
 ges singuliers.

Porte-toi bien, studieux ben Kiber.

LETTRE LXXI.

Abukibak , au studieux ben Kiber.

**S**il les Souverains Ethiopiens étoient forcés de se conformer aux loix du pays , & si par un règlement aussi sage qu'inviolable , ils ne pouvoient les enfreindre sous quelque prétexte que ce fût, en revanche la maniere dont ils étoient élus , étoit bien folle & bien ridicule. Y a-t'il rien de si absurde que d'enfermer dans un cercle un nombre de personnes qui sautent & cabriolent , & de choisir pour Roi celui de ces saltinbanques qu'on saisisse au hazard ? J'aimerois autant qu'on prit un Monarque sur le tombeau de S. Paris , & qu'on érigeât en Souverain quelque fameux convulsionnaire.

La soumission *aveugle* que les Ethiopiens avoient pour les ordres de leurs Souverains , n'en est pas moins condamnable , quoiqu'elle soit encore établie aujourd'hui chez les Turcs , & peut-être chez d'autres peuples beaucoup plus policés. N'est-il pas naturel qu'un homme cherche à conserver sa vie ; & le

246 LETTRES CABALISTIQUES,  
fanatisme qui lui en ôte le pouvoir, ne doit-il pas être bien fort ? Un Ethio-  
pien qui négligeoit les moyens de fuir  
la mort qu'on lui destinoit, étoit un  
fou ; un Turc qui agit de même n'est  
pas plus sage, & toutes les coutumes  
qui sont fondées sur des principes op-  
posés à ceux de la Nature, ne pren-  
nent leur source que dans le fanatisme,  
& ne sont soutenues que par la force  
des préjugés. Dès que les hommes vien-  
nent à ouvrir les yeux, dès qu'ils font  
usage de la raison, ils s'aperçoivent de  
leur erreur, comprennent combien il  
leur est important de les abandonner  
entièrement. L'exemple d'Ergamènes  
qui s'affranchit du joug sous lequel  
avoient gemi ses prédécesseurs, en est  
une preuve évidente. La connoissance  
de la Philosophie des Grecs, c'est-à-dire  
la liberté de penser, de réfléchir & de  
raisonner lui fit voir les malheurs des  
Rois auxquels il avoit succédé ; il com-  
prit qu'il devoit s'affranchir de la tyran-  
nie des Prêtres qui en avoient fait perir  
plusieurs. Il falloit que les Souverains  
qui avoient regné avant lui, fussent bien  
stupides pour se résoudre à mourir tran-  
quillement, lorsque les Prêtres de Mé-  
roé jugoient à propos de leur ordonner  
de partir de ce Monde. Si les Ecclésias-  
tiques étoient les maîtres aujourd'hui

de donner des ordres à leurs Princes pour faire un pareil voyage, il seroit plus dangereux d'être Souverain que Mineur, ou Grenadier. On verroit tous les jours des Lettres de cachet expédiées aux Rois qui ne laisseroient pas gouverner les Ecclesiastiques, & le moindre impôt qu'on mettroit sur le Clergé, seroit donner un ordre au Souverain de se rendre en diligence en Paradis, si tant est qu'on ne l'exilât pas en Purgatoire, & qui pis est, en Enfer. Les Prêtres modernes sans doute ne se feroient pas un plus grand scrupule que les anciens, de faire entrer le Ciel dans leur dessein. Nous pouvons en juger par les manœuvres réciproques des Jansénistes & des Molinistes, qui ne manquent jamais d'autoriser par la Religion tous les crimes qu'ils commettent, & tous les maux qu'ils se font mutuellement.

Venons à présent, studieux ben Ki-ber, à la folie de ces courtisans qui se faisoient estropier ou mutiler, pour imiter les défauts corporels de leurs Princes, & qui pensoient que *c'étoit une chose honteuse de marcher droit à la suite d'un Roi boiteux*. Si l'on obtenoit aujourd'hui des charges & des emplois en faisant des extravagances aussi grandes, je ne doute pas qu'on ne vit dans

**258 LETTRES CABALISTIQUES,**  
la Cour d'un Roi borgne plusieurs cour-  
tisans qui se creveroient un oeil ; dans  
celle d'un boiteux , plusieurs autres qui  
s'estropieroient une jambe. C'est l'indif-  
férence des Princes sur une pareille dé-  
mence qui fait la différence des usages  
des courtisans anciens & modernes.  
N'imitent-ils pas autant qu'ils peuvent  
dans ce tems , les défauts de l'âme du  
Prince , parce que cette imitation les  
conduit aux honneurs ? Ne sont-ils pas  
yvroignes auprès d'un Roi qui aime le  
vin ; débauchés , impudiques , s'il a du  
goût pour les femmes ; sans Religion ,  
s'il est Athée ? Hé quoi ! Est-il plus  
honteux & plus insensé de défigurer l'a-  
me que le corps ? C'est elle qui nous  
élève au-dessus des bêtes. Un courti-  
san Ethiopien qui se cassoit une jambe ,  
ne se ravaloit pas jusqu'à se ranger au  
rang des animaux les plus immondes ;  
un Seigneur Européen qui se soule  
pour imiter son Souverain , & qui se  
plonge dans la crapule la plus honteuse ,  
se met à niveau d'un cochon qui se veau-  
tre dans son auge , & qui se gorge de  
nourriture.

Je pense , studieux Ben Kiber , que  
les usages & les coutumes des Ethio-  
piens étoient beaucoup plus excusables  
que celles des courtisans modernes ; car  
ils avoient pour leurs Princes un vérita-

ble amour, puisqu'ils mouroient librement & volontairement avec eux. Il entroit donc dans leur folie autant de zèle mal entendu que d'ambition; mais chez les Européens, on imite souvent le même Prince qu'on hait mortellement. On se garde bien de descendre dans le tombeau avec lui; à peine au contraire y est-il, qu'on insulte à sa mémoire; on prend les mœurs & les manières de celui qui lui succède, on agit d'une manière toute opposée à celle dont on se conduisoit trois jours auparavant. Quel sujet à réflexions que les manœuvres des courtisans au commencement d'un nouveau regne! Convenons, studieux ben Kiber, que dans tous les tems les hommes ont extravagué; mais avouons aussi que dans le nôtre ils ont uni la folie & la mauvaise foi. Revenons aux Ethiopiens, & consultons encore Diodore de Sicile.

» Il y a (1) plusieurs autres Nations  
 » Ethiopiennes, dont les unes cultivent  
 » les deux côtés du Nil avec les Isles  
 » qui sont au milieu, les autres habitent  
 » les provinces voisines de l'Arabie,  
 » d'autres sont plus enfoncées dans  
 » l'Afrique. Presque tous, & entre  
 » autres ceux qui sont nés le long du  
 » fleuve, ont la peau noire, le nez camus  
 » & les cheveux crepus. Ils paroissent

(1.) Diod. Liv. III. pag. 258. 269.

260. LETTRES CABALISTIQUES,

» sent très-sauvages & très-féroces,  
» & le sont pourtant beaucoup moins  
» par tempérament que par volonté  
» & par affectation. Ils sont fort secs  
» & fort brûlés, leurs ongles sont tou-  
» jours long comme ceux des animaux.  
» Ils ne connoissent point l'humanité,  
» il ne poussent qu'un son de voix aigu.  
» Ne s'étudiant point, comme nous, à  
» rendre la vie plus douce & plus agréa-  
» ble, ils n'ont rien des mœurs ordi-  
» naires. Quand ils vont au combat,  
» les uns s'y arment de leurs boucliers,  
» faits de cuir de bœuf, & ont en main  
» de petites lances; les autres portent  
» des traits recourbés; d'autres se ser-  
» vent d'arcs, dont le bois est de la  
» longueur de quatre coudées, &  
» qu'ils bandent avec le pied: quand  
» ceux-ci n'ont plus de traits, il com-  
» battent avec des massues. Ils mènent  
» leurs femmes à la guerre, & les obli-  
» gent de servir dès qu'elles ont un  
» certain âge. Elles portent ordinaire-  
» ment un anneau de cuivre pendu à  
» leurs levres. Quelques-uns de ces  
» peuples passent leur vie sans s'habil-  
» ler, se couvrent seulement de ce  
» qu'ils trouvent pour se mettre à l'abri  
» du soleil. Les uns coupent une queue  
» de brebis, & se la passent entre les  
» cuisses pour cacher leur nudité; d'au-

» tres prennent des peaux de leurs bef-  
 » tiaux. Il y en a qui s'entourent la  
 » moitié du corps avec des especes de  
 » ceintures faites de cheveux , la natu-  
 » re du pays ne permettant pas aux  
 » brebis d'avoir de la laine. A l'égard  
 » de la nourriture ; les uns vivent d'un  
 » certain fruit qui croît sans culture  
 » dans les étangs & les lieux maréca-  
 » geux ; d'autres mangent les plus ten-  
 » dres rejettons des arbres , dont l'om-  
 » brage les garantit de la chaleur du  
 » Midi ; quelques-uns sement du *Se-*  
 » *same* & du *Lotos* ; il y en a qui ne vi-  
 » vent que de racines de roseaux. La  
 » plupart d'entr'eux s'exercent à tirer  
 » aux oiseaux : & comme il manient  
 » l'arc fort adroitement , cette chasse  
 » remplit abondamment leurs besoins ;  
 » mais la plus grande partie de ces peu-  
 » ples soutiennent leur vie avec le lard  
 » & la chair de leurs troupeaux. Ces  
 » Ethiopiens qui habitent au-dessus de  
 » Méroé , font des distinctions remar-  
 » quables entre les Dieux. Ils disent  
 » que les uns sont d'une nature éter-  
 » nelle & incorruptible , comme le So-  
 » leil , la Lune , & l'Univers entier ;  
 » que les autres , étant nés parmi les  
 » hommes se sont acquis les honneurs  
 » divins par leurs vertus , & par  
 » les biens qu'ils ont faits au Monde.



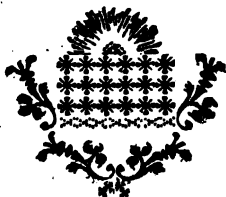
## 262 LETTRES CABALISTIQUES,

» Ils reverent *Ifis*, *Pan*, & sur-tout  
» *Jupiter* & *Hercule*, dont ils preten-  
» dent que le genre humain a reçu le  
» plus de bienfaits. Quelques Ethio-  
» piens cependant croient qu'il n'y a  
» point de Dieux ; & quand le Soleil se  
» leve, ils s'enfuient dans leur marais,  
» en blasphémant contre lui, comme  
» contre leur plus cruel ennemi. Les  
» Ethiopiens différent encore des au-  
» tres Nations dans les honneurs qu'ils  
» rendent à leurs morts. Les uns jet-  
» tent leur corps dans le fleuve, pen-  
» sant que c'est la plus honorable sépul-  
» ture qu'on puisse leur donner ; les  
» autres les gardent dans leurs maisons,  
» enfermés dans des niches de verre,  
» croyant qu'il sied bien à des enfans  
» d'avoir toujours devant les yeux le  
» visage de leurs parens, & à ceux qui  
» surviennent, de conserver la mémoi-  
» re de leurs prédécesseurs ; d'autres  
» enferment les corps morts dans des  
» cercueils de terre cuite, & les en-  
» terrent aux environs des Temples.  
» Ils regardent comme le plus invio-  
» lable des sermens, celui qui se fait sur  
» les morts. En certaines contrées les  
» Ethiopiens donnent la Royauté à ce-  
» lui d'entr'eux qui est le mieux fait,  
» disant que les deux plus grands dons  
» de la fortune sont la Monarchie & la

» belle taille. Ailleurs, ils la déferent  
 » au pasteur le plus vigilant, comme à  
 » celui qui aura le plus de soin de ses  
 » sujets. D'autres choisissent le plus  
 » riche, dans la pensée qu'il sera plus  
 » en état de secourir les peuples. Il y  
 » en a d'autres qui prennent pour  
 » Rois ceux qui sont les plus forts,  
 » estimant dignes de la première place  
 » ceux qui sont les plus capables de les  
 » défendre dans les combats. «

Ce nouveau passage, studieux ben  
 Kiber, va nous fournir bien de sérieu-  
 ses, reflexions. Elles demandent une  
 plus longue étendue que celle que nous  
 donnons ordinairement à nos Lettres,  
 nous les réserverons pour la première  
 que je t'écrirai.

Porte toi bien.



La Religion des Ethiopiens qui habitoient au-dessus de Méroé, n'avoit rien qui doive paroître aujourd'hui extraordinaire aux trois quarts de l'Europe : ils divisoient leurs Dieux en deux classes ; les uns étoient d'une nature éternelle & incorruptible ; les autres, étant nés parmi les hommes, s'étoient acquis les honneurs divins par leurs vertus, & par les biens qu'ils ont faits au Monde. On dira qu'il est absurde de vouloir qu'une chose créée puisse jamais acquérir les perfections du Créateur, que l'ordre naturel & absolu des choses demande nécessairement qu'il y ait toujours une différence entre le pouvoir de celui qui produit, & la puissance de la chose produite ; on prouvera que la nature divine ne peut être communiquée à de simples mortels ; on conclura ensuite qu'il étoit donc ridicule de placer des hommes morts au rang des Divinités éternelles. On raisonnera très-bien, en parlant de cette manière ; mais la même personne qui fera ces objections, ne s'appercvra pas qu'elle agit aussi ridiculement que ces Ethiopiens qu'elle condamne. Elle admet, ainsi qu'eux, une Divinité d'une nature éternelle & incorruptible, & un nombre infini de demi-Dieux, qui avant de jouir des honneurs divins, ont vécu plusieurs années parmi les hommes. L'Europe est remplie

Temple de Temple, dédiés à S. François, à S. Anselme, à S. Ignace, &c. l'encens fume perpetuellement sur leurs Autels, on leur adresse les vœux les plus ardens, on implore leur secours, on leur offre des présens; que faisoient de plus les Ethiopiens pour leurs Dieux subalternes? On dira peut-être que tout ce qu'on obtient de ces demi-Dieux modernes, n'est que par leur intercession auprès de la Divinité éternelle & incorruptible. Les Ethiopiens & tous les payens pourroient répondre la même chose; car quoiqu'ils priaient les Dieux subalternes, ils n'ignoroient pas que ces Dieux ne pouvoient rien sans la volonté de Jupiter. Lorsque Troye fut détruite, Venus voulut envain la secourir (1), Jupiter

(1) Ipse pater Danaï animos, virisque secundas  
Sufficit: ipse Deos in Dardana suscitât arma.  
Eripe, Nate, fugam, finemque impone labori,

Nusquam abero, & tutum patrie te liminibus  
sistam.

Dixerat, & spissis noctis se condidit umbris.

Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ

Numina magna Deûm:

Tum vero omne mihi visum considerare in ignes

Ilîum & ex imo verti Neptunia Troja.

Virgil. *Æneid.* Lib. 2.

268 LETTRES CABALISTIQUES,  
 avoit résolu sa destruction; les Dieux *Penates* ne purent point le servir. Saint Augustin dans sa *Cité de Dieu* plaïsante vivement (1) sur les Divinités en qui les Troyens avoient la plus grande confiance. Il demande comment est-ce que *Minerve* auroit pû les défendre contre les Grecs, puisqu'elle n'eut pas le pouvoir de garantir ses Gardiens, lorsqu'on vint enlever son simulacre sur son Autel. Il se moque des Romains d'avoir cru (2)

(1) Nec idcirco Troja periiit; quia Minervam perdidit. Quid enim prius ipsa Minerva perdidit, ut periret? An forte custodes suos? Hoc sane verum est: illis quippe interemptis potuit auferri, neque enim homines à simulacro; sed simulacrum ab hominibus servabatur. Quomodo ergo colebatur ut patriam custodiret & cives, quæ suos non valuit custodire custodes? August. de Civit. Dei: Lib. 1. Cap. 2. pag. 4. Tom. 7. Edit. Paris.

(2) Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno inducitur infesta Trojanis, Æolia ventorum regi adversus eos irritando dicere...

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor.  
 Illum in Italiâ portans, victosque Penates.

Itane istis Penatibus victis; Romanis; ne vinceretur prudentes commendare debuerunt? Sed hoc Juno dicebat velut irata mulier, quid loqueretur ignorans, quid Æneas ipse pius totiens appellatus? Nonne ita narrat?

Ranthus Otriades arcis Phœbique Sacerdos.

que les Dieux Penates des Troyens , vaincus & chassés , les avoient rendus invincibles. Qu'auroit répondu ce Pere de l'Eglise ? Si les Payens lui avoient dit : *Vous nous faites un reproche que nous sommes en droit de vous faire. Les Saints, auxquels vous accordez pour le moins autant de pouvoir que nous aux demi-Dieux, ne sont-ils pas vaincus quelquefois ? Lorsque S. Paul prie pour un peuple, & S. Pierre pour un autre, il faut que la perte ou le gain de la bataille décide du pouvoir de l'intercesseur. Si vous prétendez qu'il n'y a jamais qu'un Saint qui intercede, & que lorsqu'il demande une chose, les autres y consentent, je vous soutiendrai que vos demi-Dieux sont moins parfaits.*

Sacra manu, victosque Deos, parvumque nepotem

Ipse trahit, cursumque amens ad limina tendit.

Nonne Deos ipsos, quos victos non dubitat dicere, sibi potius quam se illis perhibet commendatos, cum ei dicitur.

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates.

Si igitur Virgilius tales Deos & victos dicit, & ut vel victi quoquo modo evaderent homini commendatos, quæ dementia est existimare his tutoribus Romam sapienter fuisse commissam, & nisi eos amiseret, non potuisse vastari. Id. ibid.

que les nôtres , puisqu'ils vous abandonnent , & qui pis est , après avoir reçu vos présens ; c'est-là une noire ingratitude. Si vous prétendez qu'ils se conforment dans leur demande aux volontés de la Divinité suprême , je vous répondrai que nos demi-Dieux font de même , & qu'ainsi les Dieux Penates des Troyens furent vaincus dans la Phrygie , parce que Jupiter l'ordonnoit ainsi , & vainquirent dans l'Italie par la même raison.

Convenons , studieux ben Kiber , que le sentiment qui admet des Avocats & des Procureurs pour plaider la cause des hommes devant la Divinité , est aussi ridicule que faux. Les Ethiopiens sont tombés à ce sujet dans une erreur grossière , les Européens imitent leur égarement. La Divinité qui voit , qui connoît le passé , le présent , le futur , qui règle par sa volonté seule & par sa sagesse tous les événemens , n'a pas besoin comme un juge , dont les connoissances sont bornées , d'un solliciteur qui l'instruise des causes qu'il doit juger. Les seuls mémoires sur lesquels elle se détermine , sont la vertu , la justice & la piété de ceux qui méritent d'être récompensés , & les vices de ceux que sa justice oblige de punir.

Les Ethiopiens qui croyoient qu'il n'y avoit point de Dieux , & qui quand le

*Soleil se levoit , s'ensuyoient dans leurs marais en blasphémant contre lui , comme contre leur plus cruel ennemi , nous doivent rendre plus attentifs à ne pas supposer pour des preuves évidentes de l'existence de Dieu , celles qui sont très-douteuses , pour ne pas dire fausses ; tandis qu'on en a un grand nombre d'invincibles. Locke & bien d'autres grands Philosophes ont agi prudemment , en n'employant pour la défense de la première des vérités que des argumens , exempts de toute retorsion & de tout doute. Comment veut-on apporter pour preuve de l'existence de Dieu le consentement universel de tous les peuples , puisqu'il est constant que dans tous les tems il y a eu des hommes assez aveugles & assez ignorans pour ne pas comprendre la nécessité absolue de l'existence d'une Divinité ? De nos jours on a découvert des Nations entières , aussi peu éclairées que les anciens Ethiopiens. Un Historien estimé , & qui ne sauroit être soupçonné de vouloir favoriser l'impiété , nous apprend (1) qu'il a vû & connu des peuples qui n'avoient aucune idée de l'existence de Dieu. Ainsi , con-*

(1) Il n'a pas paru jusqu'à présent qu'ils ayent aucune connoissance de la Divinité , ni qu'ils adorent les Images. Histoire des Isles Mariannes, pag. 496.



272. LETTRES CABALISTIQUES,  
venons de bonne foi que l'homme , livré à lui-même & privé des secours qui conduisent sa raison , peut méconnoître la chose la plus visible ; triste & mortifiant aveu pour la vanité humaine , mais qui n'en est pas moins véritable !

Les raisons qui obligeoient les Ethiopiens à choisir un Roi , me paroissent à peu près les mêmes que celles qui déterminent aujourd'hui certains Européens à l'élection d'un Monarque. Très-souvent à Constantinople un Prince a été élevé sur le Trône , au préjudice de ses aînés , parce qu'il étoit mieux fait qu'eux. Les Turcs , sur-tout les Janissaires , aiment beaucoup que leur Souverain soit beau & bien fait.

Les peuples qui élisent un Roi , ou un Magistrat absolu , se déterminent ordinairement par les autres causes qui faisoient agir les Ethiopiens. Il me semble cependant que les Anciens avoient un avantage considérable sur les Polonois ; car l'intérêt particulier chez ces derniers décide ordinairement de leur voix : ils la vendent au plus offrant ; la patrie a peu de part dans leur détermination. Je pense que les Hollandois dans le choix d'un Stadthouder , les Venitiens dans celui d'un Doge , songent au bien de l'Etat & imitent les Ethiopiens ; mais je ne saurois accorder la même sagesse & la même

vertu aux Polonois. Je suis même persuadé qu'on auroit peine à trouver dans l'antiquité un peuple, qui eût aussi mal profité du grand avantage d'élire son Souverain. Ce qui devroit faire le bonheur de la Pologne, cause ordinairement ses plus grands maux; presque toutes les révolutions qui sont arrivées dans ces derniers tems à ce Royaume, n'ont eu d'autre source que le choix du Souverain. Il seroit heureux pour un peuple qui profite si mal du droit de se choisir un Prince, de laisser à la naissance à décider de la possession du Trône.

Je te salue, studieux ben Kiber, & te félicite de n'être point né dans un Etat, où chaque changement de regne met le peuple dans l'incertitude d'une guerre civile.



## L E T T R E. L X X I I I.

*Le Cabaliste Abukibak, au studieux  
Ben Kiber.*

**J**E passerai, studieux ben Kiber, aux Lybiens Nomades. Ils s'étoient imposé la coutume, ou plutôt la loi de ne manger point de vaches & de cochons, les Juifs s'abstenoient de la viande de plusieurs animaux. Moïse avoit eru qu'il devoit pour le bien de leur santé la leur interdire, & ce sage Législateur craignoit sans doute que la mauvaise nourriture n'augmentât les maladies des Israélites. La même raison peut avoir été la cause que les Lybiens ne mangeoient point de cochon, la chair de cet animal, quoique délicate, étant fort contraire à la santé, & pernicieuse à ceux qui ont quelque disposition à la lepre; maladie très-commune parmi les anciens Egyptiens, Lybiens, Israélites, &c. Mais si l'usage de s'abstenir de manger de certaines viandes peut être excusé, celui de n'oser frapper une vache est bien insensé, sur-tout lorsqu'on ne respecte cette

vache.

vache que par la ressemblance qu'on pense qu'elle a avec la Divinité. Peut-on pousser la folie plus loin , que de croire que l'Etre suprême réside principalement dans un vil animal ? La multiplicité des Dieux des Anciens , quelque criminelle & absurde qu'elle soit , me paroît beaucoup plus supportable que les différentes métamorphoses qu'on en racontoit. Que les Philosophes qui vantent si fort cette lumière naturelle , & cette raison , accordée à tous les hommes , me disent si les Lybiens qui n'osoient battre une vache , de crainte d'offenser les Dieux , en étoient pourvus abondamment. Cette crainte , quelque folle qu'elle soit , subsiste cependant encore aujourd'hui dans l'esprit de plusieurs peuples , & c'est-là une preuve bien évidente que dans tous les tems les hommes ont été également extravagans. Il y avoit quelques Nations un peu plus éclairées & un peu plus sages que les autres chez les Anciens. En général chez les Modernes , les Européens sont moins aveugles que les habitans des autres parties du Monde ; mais au fond ces Nations étoient toutes folles.

La coutume que certains Lybiens Nomades avoient de brûler avec de la laine les veines du haut de la tête , ou

276 LETTRES CABALISTIQUES ,  
celles des temples , afin que les enfans  
ne fussent point sujets aux fluxions tout  
le reste de leur vie , me paroît avoir  
été copiée par les Anglois dans leur  
*insertion de la petite verole*. Les Ly-  
biens prévenoient par un mal réel une  
maladie qu'on n'auroit peut-être jamais  
eue ; plus sages pourtant que les An-  
glois , qui tuent un grand nombre de  
jeunes enfans , de peur qu'ils ne soient  
dangereusement malades , lorsqu'ils se-  
ront plus âgés. Malgré la belle Lettre  
que Monsieur de Voltaire a faite sur  
*l'inoculation de la petite verole* , je doute  
qu'il prenne envie à beaucoup de peu-  
ples de vouloir imiter les Anglois ; en-  
core moins les Circassiens , dont ils ont  
emprunté ce beau & salutaire usage. Je  
ne pense pas non plus que la maxime  
des Lybiens soit jamais suivie , & qu'on  
traite jamais en Europe les jeunes gens  
comme les chevaux lunatiques , à qui  
l'on fait brûler les veines du front , &  
celles qui sont à côté des yeux.

Examinons de nouvelles folies. Les  
anciens Européens nous en fourniront  
en grand nombre : nous les compare-  
rons toujours avec celles des moder-  
nes ; commençons par les Gaulois.

» Ils sont (1) , dit Diodore de Si-

(1) Diod. Liv. V. pag. 180. Je me sers toujours  
de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

» cile , d'une grande taille , ils ont la  
 » peau fraîche & extrêmement blan-  
 » che. Leurs cheveux sont naturelle-  
 » ment roux , & ils usent encore d'ar-  
 » tifice pour fortifier cette couleur.  
 » Ils les lavent fréquemment avec de  
 » l'eau de chaux , & ils les rendent  
 » aussi plus luisans , en les retirans sur  
 » le sommet de la tête & sur les tem-  
 » ples ; de sorte qu'ils ont vraiment  
 » l'air de Satyres d'Ægipans. Enfin  
 » leurs cheveux s'épaississent tellement,  
 » qu'ils ressembtent aux crins des che-  
 » vaux. Quelques - uns se rasent la  
 » barbe , & d'autres la portent mé-  
 » diocrement longue ; mais les Nobles  
 » se rasent les joues , & portent néan-  
 » moins des moustaches qui leur cou-  
 » vrent toute la bouche. Aussi il leur  
 » arrive souvent que lorsqu'ils man-  
 » gent , leur viande s'embarrasse dans  
 » leurs moustaches , & lorsqu'ils boi-  
 » vent , elles leur servent comme de  
 » tamis pour philtrer leur boisson. Ils  
 » ne prennent point leurs repas , assis  
 » sur des chaises ; mais ils se couchent  
 » par terre sur des couvertures de  
 » peaux de loups & de chiens , & ils  
 » sont servis par leurs enfans de l'un  
 » & de l'autre sexe , qui sont encore  
 » dans la première jeunesse. A côté  
 » d'eux sont de grands feux garnis de

## 278 LETTRES CABALISTIQUES,

» chaudieres & de broches, où ils font  
» cuire de gros quartiers de viande.  
» On a coutume d'en offrir les meil-  
» leurs morceaux à ceux qui se font  
» distingués par leur bravoure; c'est ainsi  
» que chez Homere les Héros de l'ar-  
» mée Grecque récompenserent Ajax ,  
» qui s'étant battu seul contre Hector ,  
» l'avoit vaincu. Ils invitent les étran-  
» gers à leurs festins , & à la fin du  
» repas , ils les interrogent sur ce qu'ils  
» font , & sur ce qu'ils viennent faire.  
» Souvent leurs propos de table font  
» naître des sujets de querelle , & le  
» mépris qu'ils ont pour la vie, est cause  
» qu'ils ne se font point une affaire de  
» s'appeller en duel ; car ils ont fait  
» prévaloir chez eux l'opinion de Py-  
» thagore , qui veut que les ames des  
» hommes soient immortelles , & qu'a-  
» près un certain nombre d'années ,  
» elles reviennent animer d'autres  
» corps. C'est pourquoi, lorsqu'ils brû-  
» lent leurs morts , ils adressent à leurs  
» amis & à leurs parens défunts des  
» Lettres qu'ils jettent dans le bucher,  
» comme s'ils devoient les recevoir &  
» les lire. Dans les voyages & dans les  
» batailles ils se servent de chariots à  
» deux chevaux , où monte un cocher  
» pour les conduire , outre l'homme  
» qui doit combattre. Ils s'adressent

» ordinairement aux gens de cheval ,  
 » en les attaquant avec ces traits  
 » qu'ils appellent *Saunies* , & descen-  
 » dent ensuite pour se battre avec l'épée.  
 » Quelques-uns d'entr'eux bravent la  
 » mort , jusques au point de se jeter  
 » dans la mêlée , n'ayant qu'une cein-  
 » ture autour du corps , & étant du  
 » reste entierement nuds. Ils menent  
 » avec eux à la guerre des serviteurs  
 » de condition libre ; mais pauvres ,  
 » qui dans les batailles conduisent leurs  
 » chariots & leur servent de gardes.  
 » Les Gaulois ont coutume , avant  
 » que de livrer bataille , de courir à la  
 » rencontre de l'armée ennemie , dont  
 » ils défient les plus apparens à un com-  
 » bat singulier , en branlant leurs ar-  
 » mes , & en tâchant de leur inspirer  
 » de la frayeur. Si quelqu'un accepte  
 » le défi , alors ils commencent à vanter  
 » la gloire de leurs ancêtres , & leurs  
 » propres vertus : au contraire , ils  
 » abaissent tant qu'ils peuvent , celle  
 » de leurs adversaires , & ils trouvent  
 » effectivement le moyen d'affoiblir le  
 » courage de leurs ennemis. Ils pen-  
 » dent au col de leurs chevaux les té-  
 » tes de soldats qu'ils ont tués à la  
 » guerre ; & leurs serviteurs portent  
 » devant eux les dépouilles , encore  
 » toutes couvertes du sang des ennemis



» qu'ils ont défaits , & ils les suivent ,  
 » en chantant des chants de joye & de  
 » triomphe. Ils attachent ces trophées  
 » aux portes de leurs maisons , comme  
 » ils le font à l'égard des bêtes féroces  
 » qu'ils ont prises à la chasse ; mais pour  
 » les têtes des plus fameux Capitaines  
 » qu'ils ont tués à la guerre , ils les fro-  
 » tent d'huile de cedre , & les conser-  
 » vent soigneusement dans les caisses.  
 » Ils se glorifient aux yeux des étran-  
 » gers à qui ils les montrent avec osten-  
 » tation , de ce que ni eux , ni aucun  
 » de leurs ancêtres , n'ont voulu chan-  
 » ger contre des trésors ces monumens  
 » de leurs victoires. On dit qu'il y en a  
 » eu quelques-uns , qui par une obsti-  
 » nation barbare ont refusé de les ren-  
 » dre à ceux-mêmes qui leur en of-  
 » froient le poids en or ; mais si d'un  
 » côté une ame généreuse ne met point  
 » à prix d'argent les marques de sa  
 » gloire , de l'autre il est contre l'hu-  
 » manité de faire la guerre à des ennemis  
 » morts. Les Gaulois portent des habits  
 » très singuliers , comme des tuniques  
 » peintes de toutes sortes de couleurs ,  
 » & des hauts-de-chausses , qu'ils appel-  
 » lent *Bracques*. Par-dessus leur tuni-  
 » que , ils mettent une casaque d'une  
 » étoffe rayée , ou divisée en petits car-  
 » reaux , épaisse en hyver , & légère en

» été , & ils l'attachent avec des agraf-  
 » fes. Leurs armes sont des boucliers  
 » aussi hauts qu'un homme , & qui ont  
 » tous leur forme particuliere. Com-  
 » me ils en font non-seulement une dé-  
 » fense , mais encôre un ornement , on  
 » y voit des figures d'airain en bosse ,  
 » qui représentent quelques animaux ,  
 » & qui sont travaillées avec beaucoup  
 » d'art. Leurs casques , faits du mê-  
 » me métal , sont surmontés par de  
 » grands panaches , afin d'en imposer  
 » davantage à ceux qui les regardent.  
 » Les uns font mettre sur ces casques  
 » de vraies cornes d'animaux , & d'au-  
 » tres des têtes d'oiseaux , ou de bêtes  
 » à quatre pieds. Ils se servent de trom-  
 » pettes qui rendent un son barbare &  
 » singulier , mais convenable à la guerre.  
 » La plupart d'entr'eux ont des cuiraf-  
 » ses composées de chaînes de fer ; mais  
 » quelques-uns, contents des seuls avan-  
 » tages qu'ils ont reçus de la Nature ,  
 » combattent tout-à-fait nuds. Ils por-  
 » tent de longues épées , qui leur pen-  
 » dent sur la cuisse droite par des chaî-  
 » nes de fer ou d'airain ; quelques-  
 » uns ont cependant des baudriers d'or  
 » ou d'argent. Ils se servent aussi de  
 » certaines piques , qu'ils appellent *Lan-*  
 » *ces* , dont le fer a une condée ou plus  
 » de longueur & deux palmes de lar-

» geur. Leurs saunies ne sont gueres  
 » moins grandes que nos épées ; mais  
 » elles sont bien plus pointues. Entre  
 » ces saunies , les unes sont droites ,  
 » & les autres ont differens contours ,  
 » de telle sorte que dans le même coup ,  
 » non - seulement elles coupent les  
 » chairs , mais aussi les hachent , & en-  
 » fin on ne les retire du corps qu'en aug-  
 » mentant considérablement la playe. «

Dès le commencement de l'examen des coutumes des anciens Gaulois , j'en découvre plusieurs qui subsistent aujourd'hui chez les François. Ils cherchent dans des vains & ridicules ornemens une beauté qui n'est que dans leur imagination , troublée par la fureur de la mode. Ils imitent les Gaulois leurs ancêtres ; comme eux , ils usent d'artifice pour fortifier la couleur de leurs cheveux. Les Gaulois cherchoient à les rougir , les François les blanchissent , ou les noircissent ; la folie est égale. Vouloir corriger la Nature , & emprunter des secours étrangers pour peindre une chose aussi indifférente que la barbe & les ongles , c'est faire dépendre la beauté des hommes de ce qui fait celle des chevaux , qu'on prise selon le poil dont ils sont.

La coëffure des Gaulois ressembloit parfaitement à celle de nos Petits-maî-

tres ; à l'aide d'un eau de chaux , ils  
 retiroient leurs cheveux sur le sommet  
 de la tête & sur les temples ; les mo-  
 dernes ont substitué de la graisse de  
 cochon à l'eau de chaux , mais ils ont  
 conservé le goût & l'arrangement de la  
 chevelure. Le toupet abbatu , les tem-  
 ples découvertes , &c. tout cela est fort  
 à la mode ; c'est dommage en vérité  
 que les Gaulois n'aient pas eu la coutu-  
 me de porter un grand sac , pendu der-  
 rière la tête. Cependant la bourse n'em-  
 pêche point qu'on ne puisse dire des  
 Petit-mâîtres , qu'en voyant leurs tem-  
 ples & leurs oreilles découvertes , on  
 les prendroit pour des Satyres & des  
 Égyptiens. Lorsqu'ils portent une gran-  
 de & longue queue postiche , on trou-  
 veroit encore la ressemblance plus par-  
 faite.

Je te salue , mon cher ben Kiber ,  
 porte-toi bien , & ne cherches jamais  
 à orner la Nature par des fadaïses &  
 des colifichets.



## L E T T R E LXXIV.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux  
Ben Kiber.*

**L**Es anciens Perses , studieux ben Kiber , offrent un vaste champ à nos réflexions. Leurs mœurs & leurs coutumes étoient , ainsi que celles des autres-peuples, mêlées de bon & de mauvais. A un usage sage ils en joignoient un ridicule , & vérifioient la maxime que j'ai souvent établie dans les Lettres que je t'ai écrites , & dont tu ne paroiss pas moins persuadé que moi ; c'est qu'il n'est aucun peuple chez les Anciens & chez les Modernes , qui ne donne des marques visibles de la foiblesse de l'esprit humain, & qui ne montre évidemment que la véritable raison n'est le partage que d'un petit nombre de Philosophes répandus sur la terre , parmi lesquels encore elle souffre quelquefois des éclipses bien fâcheuses , & qui prêtent des armes dangereuses aux Pyrrhoniens. Revenons aux Perses , & voyons ce qu'en dit Hérodote ; ils les connoissoit parfaitement.

Les Perses (1) sont curieux des coutumes des étrangers , plus que tous les peuples du Monde. Ils portent une veste à la façon des Medes , & s'imaginent qu'elle est plus belle , & qu'elle les pare mieux que la leur ; & dans la guerre , & dans les combats ils s'arment comme les Egyptiens. Ils ont de la passion de goûter tous les plaisirs dont ils entendent parler : ils ont appris des Grecs l'amour des garçons ; ils épousent plusieurs filles , mais ils ont beaucoup plus de concubines. Après le courage & la vertu militaire , ils n'estiment rien davantage que d'avoir beaucoup d'enfans , & celui qui en a mis plusieurs au Monde , en reçoit tous les ans des dons & des récompenses de la main du Roi. Depuis cinq ans jusques à vingt , ils n'instruisent leurs enfans qu'à trois choses ; à monter à cheval , à tirer de l'arc , & à dire la vérité. Avant que d'avoir atteint l'âge de cinq ans , un enfant ne se présente point devant son pere ; mais il est toujours nourri par des femmes , afin que si l'enfant meurt dans cette première nourriture , le pere qui ne l'a point vû , n'en conçoive point de douleur. Certes je loue cette coutu-

(1) Hérodote. Liv. I. pag. 119. & suiv.

me, & cette autre loi qu'ils observent, par laquelle il n'est pas permis au Roi même de faire mourir un homme pour un crime seul, ni à pas un des Perses de traiter rigoureusement les gens pour une seule faute. Il est ordonné à chacun de considérer si les fautes que son domestique a commises, sont plus grandes que les services qu'il a rendus, & alors il lui est permis de contenter sa colere, & de faire punir un serviteur. Ils soutiennent que personne n'a jamais tué son pere ou sa mere; mais que si cela est quelquefois arrivé, on a reconnu ensuite après avoir bien examiné la chose, que ceux qu'on croyoit parricides, étoient des bâtards ou des enfans supposés, parce qu'ils croient assurément qu'il n'est pas vraisemblable qu'un pere puisse être tué par son enfant. Il n'est pas permis chez les Perses de dire ce qu'il n'est pas permis de faire. C'est parmi eux une chose honteuse & infâme que de mentir, & de devoir de l'argent, parce qu'outre les autres raisons, c'est comme une nécessité que celui qui doit, soit toujours sujet à mentir. Si quelqu'un d'entr'eux est infecté de la lepre, ou de maux semblables, il ne lui est pas permis d'entrer dans la ville, & d'avoir quelque habitude avec les autres Perses, parce

qu'ils disent que ces maladies sont des marques qu'on a péché contre le Soleil. Mais ils chassent de leur pays l'étranger qui en est atteint , & pour la même raison ils n'y veulent point souffrir des pigeons blancs. Ils ne pissent , ni ne crachent point dans les rivières , ils n'y lavent point leurs mains , & enfin ils n'y font rien de semblable ; mais ils les ont en une particulière vénération.

Parmi les loix & les coutumes que nous avons déjà parcourues , studieux ben Kiber , nous n'en avons gueres vu de plus belles & de plus ridicules. Les usages des anciens Persans renfermoient les deux extrémités : ils étoient très-sensés là où ils pensoient bien , & extravaguoient dans les choses où ils manquoient ; il n'y avoit chez eux aucune médiocrité pour le bien & pour le mal. Les François leur ressembloit parfaitement : il n'est point de Nation moderne chez laquelle on trouve des sentimens plus grands , plus noble , plus charitables ; il n'en est aucune aussi où l'on découvre plus de legereté , plus de petitesse & plus de folie. En parcourant les vertus & les vices des Persans , nous examinerons la conformité qu'ils ont avec les usages des François.

Les Perses étoient curieux des mo-



288 LETTRES CABALISTIQUES ,  
des étrangères , ils portoient une veste  
à la façon des Medes , parce qu'ils trou-  
voient qu'elle étoit plus belle , & qu'elle  
les paroît mieux que la leur ; voilà l'a-  
mour outré des François pour la parure.  
Non contents de s'appliquer toute  
leur vie à inventer quelque mode nou-  
velle , ils faisoient avec avidité celle des  
étrangers. On voit aux culottes Angloi-  
ses succéder les mantilles Espagnoles ;  
les petits chapeaux des Anglois ont été  
remplacés par les larges feutres des  
Allemands. Qu'un homme entre à Pa-  
ris dans une assemblée , ce n'est pas son  
génie qu'on examine ; on n'est point  
occupé des bonnes choses qu'il dit , l'on  
prend garde d'abord si son habit est  
dans le goût nouveau , s'il est mis com-  
me les gens du bon air. Parlât-il ainsi  
que Ciceron , fût-il aussi savant que  
Bayle , aussi aimable que la Visclède ,  
une manche trop longue ou trop courte  
d'un doigt , un plis de moins ou de plus  
à son panier , préviennent contre lui les  
trois quarts de l'assemblée , qui lui don-  
nent libéralement le titre de Provincial ,  
& peut-être celui de grossier.

Les Perses ne se contentoient pas de  
soumettre à l'empire de la mode les  
habillemens destinés pour la ville , ceux  
qui devoient servir pour la guerre ,  
étoient encore de son ressort ; ils s'ar-

moient dans les combats , comme les Egyptiens. On a cru en France qu'il étoit nécessaire d'habiller toute l'Infanterie à la maniere Prussienne , ou à supprimer les manches & les plis de tous les habits. Quelques vieux Officiers ont vainement représenté que le juste-au-corps d'un soldat lui servant pour se couvrir la nuit dans sa tente , on ne devoit pas lui en retrancher une grande partie ; mais malgré cela l'Infanterie dû-elle mourir de froid , il faut qu'elle soit soumise à la mode , & qu'elle souffre ses maux en patience , jusqu'à ce qu'il plaise à quelque Prince Allemand de mettre ses troupes en vestes longues , doublées de fourrures : peut-être alors les soldats François auront autant de chaud pendant l'été qu'ils ont eu de froid durant l'hyver. Les folies , studieux ben Kiber , changent de forme & de figure de tems en tems ; mais dans le fond elles sont toujours les mêmes.

*Si les Perses avoient appris des Grecs l'amour des garçons* , les Italiens ont été dans cet art des maîtres trop instructifs pour les François. Je ne m'arrêterai pas long-tems sur cet article , il est des choses que la vertu & la bienséance ne peuvent se résoudre d'approfondir. Je me contenterai de te dire qu'on brûla avec du Chauffour les procédures qu'on avoit

290 LETTRES CABALISTIQUES,  
faites contre lui. Les mauvais plaisans  
disent qu'il en avoit sanctifié toutes les  
pages par bien des noms illustres; les  
gens de probité gémissent du grand  
nombre de complices qu'avoit ce fameux  
débauché.

Le sentiment des Perses sur l'impos-  
sibilité qu'un fils assassine jamais son pe-  
re, marque le respect qu'ils avoient  
pour ceux qui leur avoient donné la  
vie. Ce respect si beau, si louable, si  
nécessaire au bien des familles particu-  
lières & à celui de l'Etat, n'est gueres  
bien établi en France. Il est vrai que si  
l'on y voit bien des fils désobéissans,  
l'on y trouve aussi bien de mauvais pe-  
res. Le tems rend les hommes plus mé-  
chans, au lieu de les rendre meilleurs.

*La loi de pardonner la première faute  
d'un sujet & d'un domestique, & d'exa-  
miner avant de le punir, si les services  
qu'il a rendus sont plus grands que le cri-  
me qu'il a commis, est la plus belle qu'on  
ait peut-être jamais faite parmi les hom-  
mes. Il s'en faut bien qu'elle soit établie  
dans aucun pays de l'Europe, & sur-  
tout dans les Eats Monarchique, où le  
seul malheur d'avoir déplu au Prince,  
expose aux maux les plus cruels.*

Dans les Cours il n'est pas nécessaire  
pour être perdu, de devenir coupable ;  
il ne faut que cesser de plaire au Souve-

rain , au Ministre , ou à la maîtresse de l'un ou de l'autre. Un Monarque Persan imitoit dans ses jugemens la sagesse de la Divinité , il avoit égard en punissant les fautes , aux foiblesses de l'humanité. Quel est l'homme qui puisse ne pas donner une fois en sa vie dans quelques travers ? Il faut pour cela qu'il s'éleve au-dessus de l'humanité , & qu'il ait reçu du Ciel une essence plus parfaite que celle des autres mortels.

L'obligation dans laquelle tous les particuliers étoient de compenser les services de leurs domestiques avec leurs défauts , me paroît une regle aussi belle , aussi équitable , & aussi digne d'un Philosophe , que la loi qui déterminoit & regloit la clémence du Prince. N'est-il pas honteux pour des Chrétiens , que des Payens aient pratiqué des maximes plus vertueuses qu'eux ? Quel est le Prince , le Marquis , le Comte qui a songé avant de châtier un domestique , aux obligations qu'il pouvoit lui avoir , & aux services qu'il en avoit reçus ? Les Persans eurent plus d'égard pour leurs esclaves , que les trois quarts des Européens n'en ont pour des hommes libres.

Nous nous sommes assez arrêtés sur les vertus des Perses , voyons extravaguer ces mêmes gens qui nous paroissent si sensés il n'y a qu'un instant. Ils

292 LETTRES CABALISTIQUES,  
ne connoissent plus les droits de l'hospitalité. Ils bannissent les étrangers dès qu'ils sont attaqués de la lepre, c'est-à-dire lorsqu'ils ont le plus besoin de secours. Ils manquent à leurs concitoyens pour la même raison, & ils agissent inhumainement par le prétexte le plus frivole & le plus ridicule du monde. Quelle folie de croire que la lepre étoit une marque qu'on avoit péché contre le Soleil ! Est-il besoin pour être sujets au maladies qui sont le partage de l'humanité, d'avoir offensé le Ciel ? La nature soumet les plus vertueux comme les plus criminels, à toutes les incommodités de la vie. D'ailleurs, n'est-il pas visible que la plupart des maladies, & sur-tout celles du genre de la lepre, sont communiquées aux enfans par leurs peres ? Les anciens ne l'ignoroient pas, & Hipocrate assure (1) que les enfans, nés d'un pere lepreux, ont dans leur sang les principes de la lepre. Comment le Soleil étoit-il offensé par un enfant qui venoit au monde ? Il falloit être aussi fou pour croire une pareille absurdité, que pour se figurer que

(1) Qui ex elephantico parente nati sunt, elephantici fiunt, quia in semine impuro vitia parentum remanent, que transferuntur in filios. Hipocras. Lib. I. de Morb.

cet aître eût une antipathie pour les pigeons blancs.

Le respect que les Persans avoient pour les rivières, me paroît encore bien singulier : ils n'y pissoient, ni n'y crachoient ; ils n'osoient y laver leurs mains. Peut-être appréhendoient-ils que le Soleil ne fût fâché qu'on salit des eaux qui réfléchissoient ses rayons ; mais ils auroient dû prendre garde que tous les autres hommes qui respectoient peu les fleuves & les rivières, n'étoient ni plus sujets aux inondations, ni plus maltraités du Soleil. En vérité, studieux ben Kiber, jusqu'où ne vont pas les folies des hommes ! Voyons-en quelques-unes des anciens Lybiens, & continuons à parcourir les mœurs & les coutumes des principaux peuple de l'Antiquité.

» En (1) allant , vers le midi dans le  
 » continent de la Lybie , on ne trouve  
 » plus qu'un pays désert qui est sans eau,  
 » sans bêtes sauvages , sans pluie , sans  
 » bois & sans aucune humidité , depuis  
 » l'Egypte jusqu'au Palus Tritonide.  
 » Les Lybiens Nomades mangent de la  
 » chair , & boivent du lait. Toutefois  
 » comme les Egyptiens , ils ne mangent  
 » point de vaches , & ne nourrissent

(1) Hérodote. Liv. IV. pag. 138.

# 294 LETTRES CABALISTIQUES ,

» point de pourceaux ; & même les  
 » femmes de Cyrene s'imaginent que  
 » c'est un crime que de frapper une  
 » vache , & lui portent ce respect à cau-  
 » se d'Isis qui est en Egypte , & font  
 » des jeûnes & des fêtes en l'honneur  
 » de cette Déesse. Mais les femmes des  
 » Barcéens ne mangent jamais de chair ,  
 » ou de vache , ou de porc. Du côté  
 » du couchant du Palus Tritonide , les  
 » Lybiens ne s'occupent point à nourrir  
 » du bétail , n'observent pas les mêmes  
 » coutumes , & ne font pas à leurs en-  
 » fans les mêmes choses que les Lybiens  
 » Nomades ont accoutumé de faire ; car  
 » les Lybiens nourriciers de troupeaux ,  
 » font ce que je vais dire , sans toute-  
 » fois que je veuille assurer qu'ils fas-  
 » sent tous la même chose. Quand leurs  
 » enfans ont atteint l'âge de quatre ans ,  
 » ils leur brûlent avec de la laine qui  
 » a encore son suif , les veines du haut  
 » de la tête , quelques-unes celles des  
 » temples , afin qu'ils ne soient point  
 » sujets aux fluxions tout le reste de  
 » leur vie , & disent que cela est cause  
 » qu'ils se portent toujours bien. «

Porte-toi bien , mon cher ben Kiber.



LETTRE LXXV.

*Le Cabaliste Abukibak, au studieux Ben Kiber.*

**P**Our suivons, studieux ben Kiber, l'examen des mœurs des anciens Gaulois. Ils invitoient les étrangers à leurs festins, les interrogeoient à la fin du repas sur ce qu'ils faisoient, & sur ce qu'ils venoient faire, & souvent leurs propos de table faisoient naître des sujets de querelle; ils s'appelloient fort ordinairement en duel. Voilà l'original de la plupart des fêtes & des festins des Petits-mâtres. Rarement boit-on beaucoup, sans qu'on ne porte la peine de son yvrognerie. Les trois quarts des affaires naissent dans le vin & dans la bonne chère; il semble que la Nature veuille se venger de ce qu'on cherche à la détruire par des excès pernicioeux, & que la raison qu'on outrage, nous abandonne entièrement. Les bêtes nous donnent plusieurs exemples très-utiles. La quantité de nourriture qu'elles prennent, ne les fait jamais sortir de leur état naturel; on n'a jamais vu deux chiens



296 LETTRES CABALISTIQUES,  
aller s'étrangler pour avoir trop mangé  
& trop bu. Cette dangereuse phrénésie , causée par le plus indigne des vices , étoient réservée aux hommes , & sur-tout aux François , imitateurs malheureux des mauvaises qualités de leurs ancêtres. Comme eux , ils s'enyvrent , souvent comme eux , ils se battent très-aisément , & comme eux , les politesses qu'ils font aux étrangers , sont accompagnées de beaucoup de curiosités ; ils les leur font acheter par le nombre des questions importunes qu'ils leur font , & après avoir appris ce qu'ils veulent savoir , ils l'oublient dans un moment , & n'en font aucun usage.

Je passerois aux François la curiosité qu'ils ont de connoître les coutumes , les loix , les mœurs , les inclinations des autres peuples , s'ils mettoient à profit les éclaircissmens qu'on leur donne ; mais prévenus uniquement en faveur de leur façon de penser , ils ne veulent savoir celle des autres que par pure curiosité ou que pour estimer la leur davantage. C'est agir aussi follement qu'un homme , qui , voulant connoître la pureté de plusieurs lingots d'or , éprouveroit toujours le même , se contenteroit de considérer les autres , & de juger par un seul coup d'œil qu'ils ne doivent

pas être au même taux que celui en faveur duquel il est prévenu.

Les moustaches des Gaulois, dans lesquelles les viandes s'embarrassoient lorsqu'ils mangeoient & qui leur servoient comme de tamis pour philtrer leur boisson, ont été pendant long-tems à la mode, non-seulement chez les Espagnols, mais encore chez les François. Il y a cent cinquante ans que nos peres faisoient consister une partie du mérite d'un homme dans la grandeur & l'épaisseur de sa moustache ; on avoit pour lors autant de soin de peigner, de cirer un morceau de poil sous le nez, qu'on a en aujourd'hui à éviter qu'il n'en paroisse aucune marque. Il y a eu des Petits-maitres à moustache, il y en a même eu à barbe & à moustache ; l'esprit humain s'accommode à toutes les choses, & les fait servir aux foiblesses dont il est susceptible.

Nous n'adressons pas aujourd'hui à nos amis & à nos parens défunts des lettres que nous leur envoyons par d'autres morts ; mais nous leur parlons comme s'ils devoient nous entendre. Nous leur adressons des prières, nous les chargeons de nos demandes auprès de la Divinité, & notre folie me paroît pour le moins aussi grande que celle des anciens Gaulois. N'est-il pas ridicule de mettre entre le Créateur & la créature un fol-

298 LETTRES CABALISTIQUES,  
liciteur de procès, qui parle en faveur  
de cette dernière? Est-ce que l'Etre su-  
prême, qui lit dans le fond de tous les  
cœurs, a besoin qu'on l'instruise des né-  
cessités des hommes, & semblable aux  
Souverains dont la fierté & la vanité  
sont les principaux attributs, faut-il pour  
être touché, qu'un des courtisans de sa  
Cour lui parle en faveur de ceux qui  
prétendent à ses grâces? La folie d'en-  
voyer des lettres aux morts, je le re-  
pète, me paroît beaucoup moins gran-  
de que celle de ravalier la Divinité, jus-  
qu'à lui imputer les plus grandes foi-  
blesse humaines.

Les coutumes que les anciens Gaulois  
observoient dans les combats, ressem-  
blent beaucoup aux usages des Fran-  
çois, du moins on y découvre le même  
esprit & le même génie, beaucoup d'ar-  
deur & de vivacité dans le commence-  
ment, une bonne opinion de leur va-  
leur, de leurs forces & de leur connois-  
sance dans l'art militaire, une ostenta-  
tion à vanter leurs victoires, & une affec-  
tation outrée à montrer tout ce qui peut  
en rappeler la mémoire.

Est-il possible qu'il y ait des hommes  
assez insensés pour se vanter de posséder  
l'art de savoir détruire leurs semblables?  
De tous les égaremens de l'esprit hu-  
main, celui qui porte le peuple à s'é-  
gorger

gorger mutuellement , est le plus insensé & le plus funeste. On en connoît encore mieux tout le monstrueux, lorsqu'on fait la moindre attention aux sujets ordinaires des guerres. Un Prince a quelque démêlé particulier avec un autre Souverain , aussi-tôt il envoie une armée dans son pays , il fait tuer dans deux ou trois ans quinze ou vingt mille hommes. Pendant ce tems-là il boit & mange copieusement, dort fort en sûreté au milieu de son Royaume , & à deux cens lieues de son armée. Enfin, lorsque sa mauvaise humeur est diminuée, il fait la paix , devient ami du Prince dont il vouloit se venger , & se ligue avec lui pour en aller attaquer quelque autre , sans en avoir plus de sujet. Cependant les hommes périssent ; la peste , la famine , la guerre les accablent tout à la fois , & le Souverain dort , boit & mange toujours de même. Les mauvais succès de ses armées sont mis sur le compte des Généraux : ses courtisans l'aide à se tromper ; il ne se desabuse de ses erreurs que lorsqu'il a fait périr des millions d'hommes, & qu'il voit le reste de ses peuples prêt à mourir de faim. Heureux , studieux ben Ki-ber , les pays qui sont gouvernés par des Rois sages , prudens & pacifiques, qui ne font la guerre que lorsqu'il est néces-

400 LETTRES CABALISTIQUES,  
faire pour le bien de leurs sujets ! Une  
paix durable vaut mieux que cent vic-  
toires complètes. Combien de batail-  
les n'a pas gagnées Louis XIII. par les  
conseils du Cardinal de Richelieu ? Le  
Royaume à sa mort étoit bien moins  
florissant qu'il ne sera à celle du Cardi-  
nal de Fleury.

Voyons encore quelque coutume des  
anciens Gaulois.

» En général, dit Diodore de Sici-  
» le (1), ils sont terribles à voir ; ils ont  
» la voix grosse & rude, ils parlent peu  
» dans les compagnies & toujours fort  
» obscurément, affectant de laisser à de-  
» viner une partie des choses qu'ils veu-  
» lent dire. L'hyperbole est la figure  
» qu'ils employent le plus souvent, soit  
» pour s'exalter eux-mêmes, soit pour  
» rabaisser leurs adversaires. Leur son  
» de voix est menaçant & fier, & ils  
» aiment dans leurs discours l'enflure  
» & l'exageration, qui va jusqu'au tra-  
» gique ; ils sont cependant spirituels,  
» & capables de toute érudition. Leurs  
» Poètes, qu'ils appellent *Bardes*, s'oc-  
» cupent à composer des Poèmes pro-  
» pres à leur musique ; & ce sont eux-  
» mêmes qui chantent sur des instru-

(1) Diod. Lix. V. pag. 186.

» mens presque semblables à nos Lyres,  
 » des louanges pour les uns , & des in-  
 » vectives contre les autres. Ils ont aussi  
 » chez eux des Philosophes & des  
 » Théologiens , appelés *Saronides* ,  
 » pour lesquels ils sont remplis de vé-  
 » nération. Ils estiment fort ceux qui  
 » découvrent l'avenir , soit par le vol  
 » des oiseaux , soit par l'inspection des  
 » entrailles des victimes , & tout le  
 » peuple leur obéit aveuglement. La  
 » maniere dont ils prédissent les grands  
 » événemens est étrange & incroyable.  
 » Ils immolent un homme , à qui ils  
 » donnent un grand coup d'épée au-  
 » dessus du diaphragme ; ils observent  
 » ensuite la posture dans laquelle cet  
 » homme tombe , ses différentes con-  
 » vulsions , & la maniere dont le sang  
 » coule hors de son corps , en suivant  
 » sur toutes ces circonstances les regles  
 » que leurs ancêtres leur en ont laissées.  
 » C'est une coutume établie parmi eux ,  
 » que personne ne sacrifie sans un Phi-  
 » losophe ; car persuadés que ces sortes  
 » d'hommes connoissent parfaitement la  
 » nature divine , & qu'ils entrent , pour  
 » ainsi dire , en communication de ses  
 » secrets , ils pensent que c'est par leur  
 » ministère qu'ils doivent rendre leurs  
 » actions de graces aux Dieux , & leur

» demander le bien qu'ils desirent. Ces  
 » Philosophes, de même que les Poètes,  
 » ont un grand crédit parmi les Gau-  
 » lois dans les affaires de la paix & dans  
 » celles de la guerre, & ils sont égale-  
 » ment estimés des Nations alliées &  
 » des Nations ennemies. Il arrive sou-  
 » vent que lorsque deux armées sont  
 » prêtes d'en venir aux mains, ces Phi-  
 » losophes se jettant tout-à-coup au  
 » milieu des piques & des épées nues,  
 » les combattans apaisent aussi-tôt leur  
 » fureur comme par enchantement, &  
 » mettent les armes bas. C'est ainsi que  
 » même parmi les peuples les plus bar-  
 » bares, la sagesse l'emporte sur la co-  
 » lere', & les Muses sur le Dieu Mars. «

Dans ce dernier portrait je trouve  
 beaucoup de traits qui ressembleront fort  
 à ceux d'un Gascon. Si *l'hyperbole étoit*  
*la figure que les Gaulois employoient le*  
*plus souvent, soit pour s'exalter eux-mê-*  
*mes, soit pour rabaisser leurs adversaires,*  
 les Gascons usent pour le moins aussi  
 volontiers que leurs ancêtres, de cette  
 figure de Rhétorique. Je ne fais même  
 si elle étoit poussée aussi loin autrefois  
 qu'elle l'est actuellement; ce qu'on peut  
 assurer, c'est que de tout tems les hom-  
 mes ont été également prévenus en leur  
 faveur. Ils ont fait peu de réflexions

sur leurs défauts, & se sont eux-mêmes donné les premiers l'exemple qu'ils exigeoient des autres. Avec tant de défauts devroit-on avoir tant d'amour propre ? La seule chose qui peut rendre les hommes moins insensés, seroit de réfléchir sur leur conduite ; c'est ce que bien peu d'entr'eux auront la force de faire. On ne doit donc pas espérer que nos neveux éviteront les fautes que nous avons commises.

Si malgré la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, les Gaulois étoient cependant *spirituels & capables de toute érudition*, les Gascons sont dans le même cas. Ils ont eu parmi eux des génies du premier ordre, & n'eussent-ils fourni à la république des Lettres que Montagne & Bayle, ils feroient en droit de le disputer aux provinces qui se vantent le plus des grands hommes qu'elles ont produits. Au reste, c'est-là une marque qu'il n'est pas impossible que du sein de l'amour propre & de la présomption il ne puisse naître des Philosophes, & qui plus est, des Philosophes sceptiques ; c'est-à-dire des Savans modestes & retenus dans leurs décisions.

L'estime que les Gaulois avoient pour les Saronides qui leur découvroient l'a-



• 304 LETTRES CABALISTIQUES,  
venir, soit par le vol des oiseaux, soit  
par l'inspection des entrailles des victimes,  
étoit une folie qui s'est perpétuée chez  
les François. On n'est pas moins infatué  
aujourd'hui des prédictions qu'on l'é-  
toit autrefois. Les gens sensés parmi les  
Anciens se moquoient de l'imbécillité  
de ceux qui ajoutaient foi aux Devins;  
les personnes qui font usage de leur rai-  
son plaisantent actuellement de la créduli-  
té de ceux qui font la dupe des Astrolo-  
gues & des diseurs de bonne aventure.  
Aux entrailles des victimes on a fait  
succéder des miroirs, des verres rem-  
plis d'eau, &c. & au vol des oiseaux  
on substitué des dez & des cartes, &c.  
La folie de connaître l'avenir a changé  
de méthode; mais elle est également  
forte.

Il falloit être bien imbécille pour se  
figurer que la Divinité écrivoit dans  
les boyaux d'un bœuf, ou d'une genisse  
les événemens futurs, & que la ma-  
nière dont un oiseau dirigeoit son vol,  
décidoit du sort de tout un peuple.  
Mais ne faut-il pas l'être autant pour  
croire que dans le cul d'un vase, une  
vieille forcierre ôte le voile qui cache le  
sombre avenir? La police devroit em-  
ployer la sévérité la plus forte pour  
détruire une erreur aussi pernicieuse &

aussi absurde ; mais nous ne ressemblons pas seulement aux Anciens par leurs folies , nous les imitons dans leur négligence. On bannissoit à Rome (1) très-souvent les Astrologues , & ils y restoient cependant. Les Magistrats crient à Paris contre les Devins , ils disent qu'il est nécessaire de les chasser ; ils se contentent de parler , & n'agissent point.

Porte-toi bien.

(1) *Genus hominum potentibus infidum , sperantibus fallax , quod in civitate nostra & vetabitur semper , & retinebitur. Tacit. Hist. Lib. I.*



## L E T T R E   L X X V I.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux  
Ben Kiber.*

**L**A vénération que les anciens Gaulois avoient pour leurs Théologiens, n'est point diminuée chez les François. Si c'étoit une coutume établie autrefois que *personne ne sacrifioit sans un Philosophe , parce que ces sortes d'hommes connoissoient parfaitement la nature divine , & qu'ils envoient , pour ainsi dire , en communication ;* si l'on croyoit que c'étoit par leur ministère qu'on devoit rendre des actions de grâces aux Dieux , & leur demander les biens qu'on desire , on pense aujourd'hui de la même manière , & l'on est très-persuadé que sans un Prêtre , aucun pacte , aucune convention ne peut être faite entre la Divinité & les foibles mortels. Les loix civiles ont été changées peu à peu en des mysteres de Religion. Faut-il choisir une épouse , un mariage n'est valable qu'autant qu'il est approuvé par un Prêtre ; c'est lui qui a le droit d'unir pour

jamais deux personnes que l'autorité du Magistrat ne sauroit entierement séparer. Faut-il rendre des actions de grâces pour le gain d'une victoire , faut-il demander au Ciel la conservation des fruits de la terre, faut-il en obtenir quelque autre faveur, les Prêtres seuls ont ce droit tout-puissant. Le reste des hommes ne peut que joindre ses prières aux leurs ; mais si elles étoient seules , elles ne produiroient aucun effet , ou du moins seroit-il bien foible.

On est étonné de la puissance sans bornes que les Laïques ont accordée aux Prêtres & aux Ecclésiastiques , lorsqu'on considère sans prévention jusqu'où ils ont étendu leurs droits ; il n'est aucune matiere qu'ils n'ayent voulu rendre du ressort de la Religion. Si le Concile de Trente eût été reçu en France pour la discipline , un Prêtre auroit plus eu de pouvoir lui seul qu'un premier Ministre. Car, enfin ce dernier, quelque crédit qu'il ait, ne sauroit violer les loix fondamentales du Royaume ; mais l'autre , de son autorité privée eût pû soustraire un fils de famille au pouvoir paternel , le dispenser de l'obéissance que la nature & les loix civiles l'obligent d'observer. En Espagne , en Italie, en Portugal , & dans les autres

pays où le Concile de Trente est reçu sans restriction, les peres ne sont pas les maîtres du sort de leurs enfans, même dans l'âge le plus tendre. Dès qu'ils sont nubiles, ils peuvent impunément se marier ; un Prêtre les unit pour toujours avec la première fille qui les a séduits. Lorsque je considère les abus qui proviennent d'une coutume aussi pernicieuse au bien Public, je ne saurois assez approuver la sagesse des Chiamois, qui, bien loin de croire que le mariage soit une cérémonie qui ne puisse s'accomplir que par le secours d'un Prêtre, défendent aux Talopins de s'y trouver, sous quelque prétexte que ce soit. Je crois que la chose la plus utile qu'on peut faire en Europe, seroit d'y établir un usage aussi sensé ; celui de se passer du ministère des Ecclésiastiques dans bien d'autres actions purement civiles, ne seroit pas moins nécessaire. Je ne veux point cependant établir le Quakrisme ; & quoique je veuille borner le pouvoir & les droits des Prêtres, je suis bien éloigné de prétendre qu'il ne faille point qu'il y ait des personnes destinées au service divin, plus particulièrement que ne le sont tous les hommes en général ; mais je soutiens qu'il faut réduire leurs droits & leurs privi-

leges , & les limiter à des bornes très-étroites : sans cela , l'ambition se couvre du voile de la Religion , & ramene au culte divin les choses qui en sont les plus éloignées. Alors quoiqu'on condamne l'usage outré des Quarkes , on ne peut s'empêcher d'avouer qu'ils n'ont pas tort de dire, quand on leur demande s'ils n'ont point de Prêtres : *Non , mon ami , & nous nous en trouvons bien (1).*

Au reste , si les Ecclésiastiques modernes ressembloient aux Prêtres des anciens Gaulois par le crédit qu'ils ont sur l'esprit des peuples , il s'en faut bien qu'ils en profitent aussi sagement. Loin qu'il arrive souvent que *lorsque deux armées sont prêtes d'en venir aux mains, ils se jettent tout à coup au milieu des piques pour arrêter la fureur des combattans & leur faire mettre les armes bas :* on a vû souvent dans les tristes & misérables guerres de Religion les Prêtres exciter au carnage les soldats qui défendoient leurs opinions , & qui étoient assez fous & assez frénétiques de se faire égorger pour des dogmes qu'ils n'entendoient point , & dont bien souvent ils n'avoient qu'une notion très-imparfaite.

### 310 LETTRES CABALISTIQUES ,

La plus grande preuve que la folie des hommes augmente tous les jours, c'est la maniere dont ils se sont entre-tués dans ces derniers tems. Les Anciens n'ont jamais connu les guerres de Religion. On ne vit point chez les Egyptiens , chez les Grecs , chez les Romains les peuples se partager entr'eux pour savoir si l'on mangeroit du mouton dans le mois de Mars , ou des œufs & de la morue ; chez ces Nations le fils n'égorgea jamais son pere pour un pareil sujet. Un Auteur moderne a raison de dire que (1) *ces crimes & ces abominations étoient réservées à des devoirs précheurs de patience & d'humilité.* Quelle dévotion , juste Dieu ! que celle que produisit la journée de S. Barthelemi , & qui fit perir Henri IV. Poursuivons , studieux ben Kiber , l'exécution du projet que nous avons entrepris , & examinons encore les mœurs & les coutumes de quelques anciens peuples.

» Les Celtes & les Iberiens se firent  
 » long-tems la guerre au sujet de leur  
 » habitation ; mais ces peuples , s'étant  
 » enfin accordés , ils habiterent en com-  
 » mun le même pays , & s'alliant les uns

» aux autres par des mariages, ils prirent  
 » le nom des Celtiberiens, composé des  
 » deux autres. L'alliance de deux Na-  
 » tions si belliqueuses, & la bonté du  
 » ferroir qu'ils cultivoient, contribue-  
 » rent beaucoup à rendre les Celtiberiens  
 » fameux, & ce n'a été qu'après plu-  
 » sieurs combats, & au bout d'un très-  
 » long-tems qu'ils ont été vaincus par les  
 » Romains. On convient non-seulement  
 » que leur Cavalerie est excellente, mais  
 » encore que leur Infanterie est des plus  
 » fortes & des plus aguerries. Les Celti-  
 » beriens s'habillent tous d'un sayon noir  
 » & velu, dont la laine ressemble fort  
 » au poil de chevre. Quelques-uns por-  
 » tent de légers boucliers à la Gauloise,  
 » & les autres des boucliers creux &  
 » arrondis comme les nôtres. Ils ont  
 » tous des especes de bottes, faites de  
 » poil, & des casques de fer, ornés de pa-  
 » naches de couleur de pourpre. Leurs  
 » épées sont tranchantes de deux côtés,  
 » & d'une trempe admirable. Ils se ser-  
 » vent encore dans la mêlée de poignards  
 » qui n'ont qu'un pied de long. La ma-  
 » niere dont ils travaillent leurs armes,  
 » est fort particuliere; ils cachent sous  
 » terre des lames de fer, & ils les y  
 » laissent jusqu'à ce que la rouille ayant  
 » rongé les plus foibles parties de ce me-



312 LETTRES CABALISTIQUES,

» tal, il n'en reste que les plus dures & les  
» plus fermes. C'est de ce fer, ainsi épu-  
» ré, qu'ils fabriquent leurs excellentes  
» épées & tous leurs autres instrumens  
» de guerre. Ces armes sont si fortes,  
» qu'elles entament tout ce qu'elles ren-  
» contrent, & qu'il n'est ni bouclier, ni  
» casque, ni à plus forte raison aucun os  
» du corps humain qui puisse résister à  
» leur tranchant. Dès que la Cavalerie  
» des Celtiberiens a rompu les ennemis,  
» elle met pied à terre, & devenue Infan-  
» terie, elle fait des prodiges de valeur.  
» Ils observent une coutume étrange :  
» quoiqu'ils soient très-propres dans  
» leurs festins, ils ne laissent pas d'être  
» dans ceci d'une malpropreté extrême ;  
» ils se lavent tout le corps d'urine, ils  
» s'en frottent même les dents, estimant  
» que cette eau ne contribue pas peu à  
» la netteté du corps. Par rapport aux  
» mœurs, ils sont très-cruels à l'égard  
» des malfaiteurs & de leurs ennemis ;  
» mais ils sont pleins d'humanité pour  
» leurs hôtes. Ils accordent non-seule-  
» ment avec plaisir l'hospitalité aux étran-  
» gers qui voyagent dans leurs pays ;  
» mais ils souhaitent qu'ils descendent  
» chez eux. Ils se battent à qui les au-  
» ra, & ils regardent ceux à qui ils de-  
» meurent, comme des gens favorisés

» des Dieux. Ils se nourrissent de diffé-  
 » rentes sortes de viandes succulentes ,  
 » & leur boisson est du miel détrem pé  
 » dans du vin ; car leur pays leur fournit  
 » du miel en abondance, mais le vin leur  
 » est apporté d'ailleurs par des marchands  
 » étrangers. Les plus policés des peuples  
 » voisins sont les Vaccéens. Ces peuples  
 » partagent entr'eux chaque année le  
 » pays qu'ils habitent. Chacun ayant cul-  
 » tivé le morceau de terre qui lui est  
 » échu , rapporte en commun les fruits  
 » qu'il a recueillis. Ils en font une distri-  
 » bution égale , & l'on punit de mort  
 » ceux qui en détournent la moindre  
 » chose. «

Les Espagnols ressemblent beaucoup ,  
 dans ce qui regarde les armes , à leurs  
 ancêtres les Celtiberiens. *Leur Cavalerie*  
*est excellente* , ainsi que l'étoit la leur , &  
 jusqu'à la bataille de Rocroy, *leur Infan-*  
*serie fut des plus fortes & des plus ex-*  
*cellentes*. Malgré l'échec terrible qu'elle  
 reçut dans ce combat , elle est devenue  
 très-bonne , & depuis le regne de Phi-  
 lippe V. elle a toujours bien fait.

Quant à l'habillement , les Nobles  
 Espagnols & les bons bourgeois imi-  
 tent assez les usages des Celtiberiens ,

( 1 ) Diod. Liv. V. p. 190. Je me sers toujours  
 de la Traduction de l'Abbé Terrasson.

314 LETTRES CABALISTIQUES,  
& ils les suivoient encore plus exactement , avant qu'un Prince de la Maison de France eût monté sur le Trône ; sans Philippe II. & ses successeurs , les bottes étroites & serrées des Celtibériens faisoient une des parties essentielles de l'habillement Espagnol. S. Ignace se fit recasser une jambe qu'on lui avoit mal raccommodée , pour que sa bottine ne fit aucun mauvais plis. Quant à l'usage du poignard dans les combats , il est encore très-usité en Espagne , & il n'est aucun maîtres d'armes-qui n'en donne des leçons publiques.

La propreté que les Celtiberiens conservoient dans leurs festins , est dans le goût de celle qu'y observent les Espagnols. Les premiers se *lavoient le corps d'urine* , les seconds rotent à chaque instant. Les mêmes raisons fondonnent ces usages , c'étoit *la santé du corps*. Il reste à savoir si chez les peuples étrangers , la coutume de se laver avec de l'urine est plus choquante que celle de roter au nez des conyiés. Pour moi , studieux ben Kiber , je pense que ces deux coutumes doivent également paroître extraordinaire , & plutôt dignes des bêtes que des hommes.

Une difference très-considérable que je trouve entre les mœurs des Celtibériens.

riens & ceux des Espagnols modernes , c'est l'humanité des premiers envers les étrangers qui voyageoient dans leurs pays. Il s'en faut bien qu'aujourd'hui un homme trouve en Espagne des gens qui se battent à qui l'aura , & qui regardent ceux à qui il demeurera , comme favorisés du Ciel ; à peine rencontre-t'il la plupart du tems quelque misérable ventras (1) , dans lequel il n'y a qu'un misérable châlil. S'il veut boire , manger , il faut qu'il coure lui-même dans tout le bourg pour acheter ce dont il a besoin , & dans les grandes villes où il peut loger aux auberges , la seule qualité d'étranger l'expose à y être tyrannisé & écorché impunément par un hôte , aussi avide que mauvais cuisinier.

Les Espagnols ressembloient donc parfaitement aux Celtibériens par les défauts , & non point par les vertus ; ils ont , ainsi que les autres peuples modernes , conservé la plupart des mauvais usages & des coutumes insensées de ceux qui les ont précédés ; mais ils ont aboli celles qui étoient fondées sur la piété & la raison. Voilà , studieux ben Kiber , des marques évidentes que plus le monde vieillit , & plus les hommes devien-

## 316 LETTRES CABALISTIQUES;

ment fous & méchans. Aux preuves que je t'en ai données dans les Lettres que je t'ai déjà écrites sur les mœurs des peuples anciens & des modernes, j'en joindrai ici deux nouvelles, que je puis se dans la comparaison des Espagnols & des Celtiberiens. Ces premiers, comme je viens de le montrer, ne conservent point l'hospitalité des autres pour les étrangers; mais ils en ont la cruauté envers leurs ennemis. Toutes les histoires modernes nous apprennent qu'il n'est aucune Nation plus soumise dans l'adversité que l'Espagnole, & plus dure, plus sanguinaire lorsqu'elle est la maîtresse. Quelle cruauté n'a-t-elle pas commise en Flandre, & qu'elles actions monstrueuse & épouvantables n'a-t-elle pas faites dans la conquête du nouveau monde?

Au reste, les Celtiberiens cultivoient la terre en commun, & en partageoient les fruits de même; chacun étoit content, pourvu qu'il eût ce dont il avoit besoin. Les Espagnols ont abandonné leur ancienne demeure, ont dépeuplé leur patrie pour aller chercher au-delà des mers des trésors, bien moins précieux que ceux que la nature leur prodiguoit chez eux en abondance. Que ne fait pas faire la folie d'amasser de l'or!

Et par malheur pour le genre humain ,  
jamais les hommes n'ont été aussi tour-  
mentés de cette frénésie , qu'ils le sont  
aujourd'hui.

Je te salue , studieux ben Kiber , &  
te recommande toujours l'étude de la  
sagesse & le mépris des vaines richesses.

*Fin du troisieme Volume.*







AC.  
12





